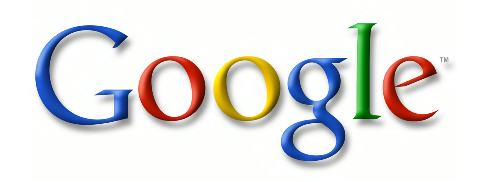
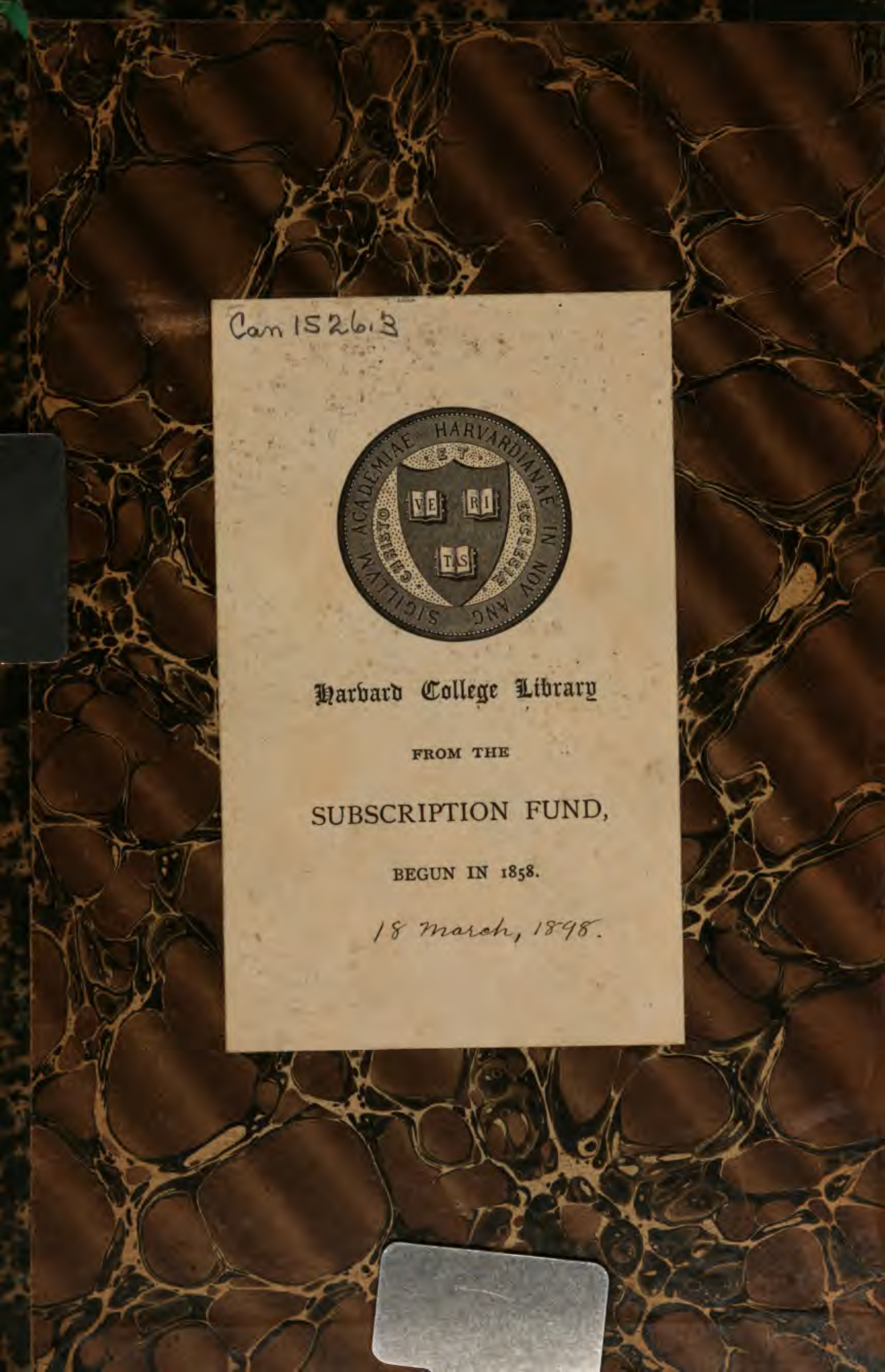
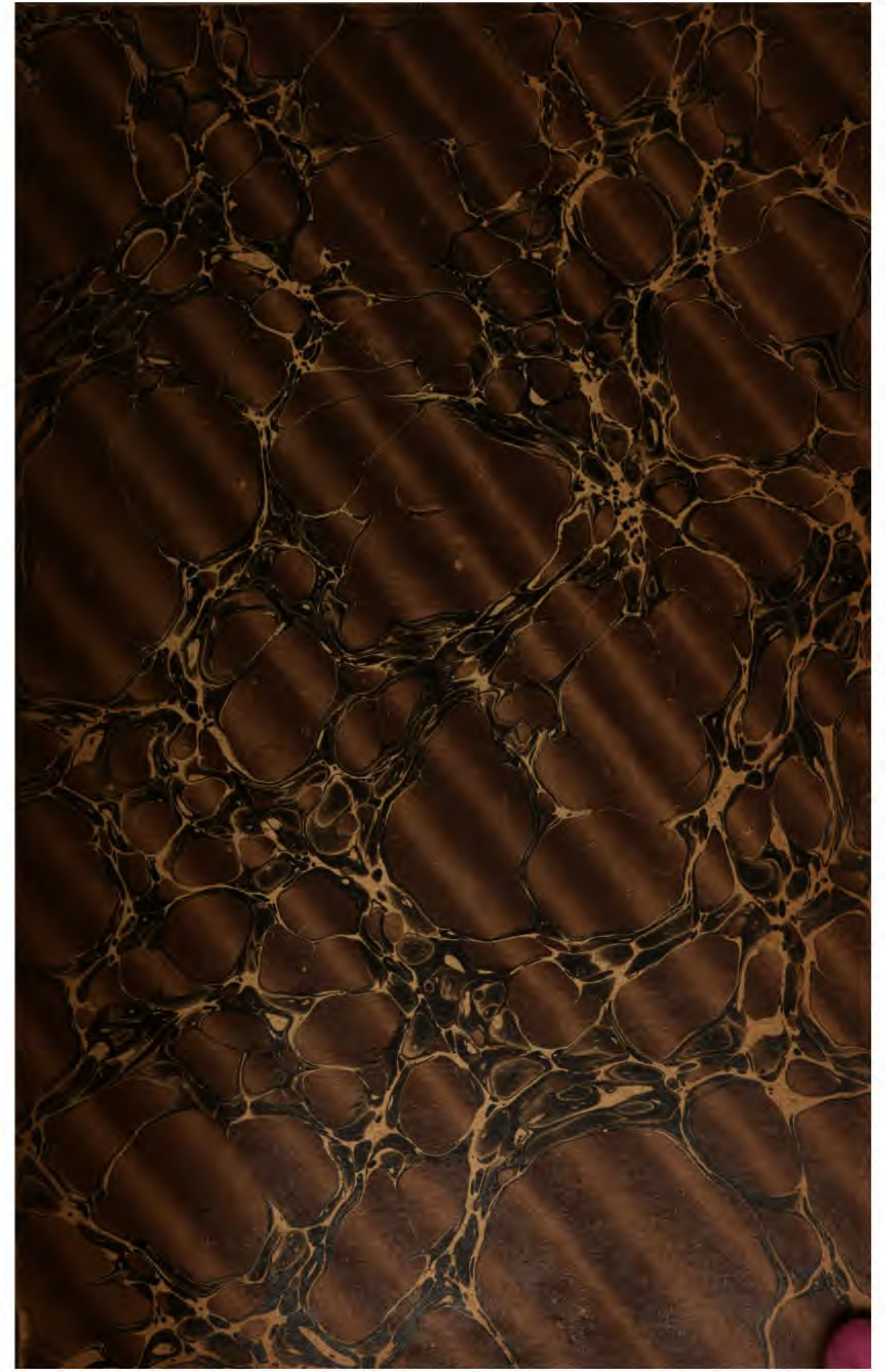





HARVARDIANAE
ET
VE RI TAS
CHRISTO
ECCLESIÆ
SIGILLVM ACADEMIAE IN NOV ANG



MONOGRAPHIE

DES

DÈNÈ-DINDJIÉ

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

MONOGRAPHIE

DES

DÈNÈ-DINDJIÉ

PAR

LE R. P. E. PETITOT

Missionnaire-Oblat de Marie Immaculée, Officier d'Académie,
Membre correspondant de l'Académie de Nancy,
de la Société d'Anthropologie
et Membre honoraire de la Société de Philologie et d'Ethnographie de Paris.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA,
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

1876

ESQUISSE

DE LA

LANGUE DES DÈNÈ-DINDJIÉ

I

« L'étude des langues a deux objets, a dit le savant baron F. de Brotonne [1], celui de communiquer les idées avec précision, et celui de démêler par les mots l'origine des peuples qui les parlent et l'ancienneté de leurs coutumes. »

De nos jours, plus que jamais, on s'intéresse vivement à la recherche de l'origine probable des Américains. Nombre de théories, plus brillantes et plus spécieuses les unes que les autres, ont été émises sur ce sujet, et nous n'avons pu encore parvenir à découvrir ce mystère. La raison en est que nous ne possédons pas, sur les langues parlées en Amérique, des données suffisantes pour nous servir de guide; mais il n'est pas moins vrai de dire avec le savant danois, que là est le fil qui nous conduira, à travers le labyrinthe des langues Peau-Rouge, jusqu'au berceau de l'humanité, le continent asiatique. Ils font donc une œuvre très-louable et digne de reconnaissance ceux qui consacrent leurs talents et leur fortune à rassembler tous les matériaux qui serviront à élucider cette question.

Libre aux hommes qui ne croient pas, de nier et l'unité primitive du langage et sa multiplication à Babel; libre à ceux qui veulent

---

1. *Histoire de la filiation et de la migration des peuples.*

diminuer la puissance divine pour ne voir en tout que des causes matérielles et aveugles, d'admettre la progression et le perfectionnement du langage, de nier que le premier homme ait possédé une langue autrement qu'en puissance, c'est-à-dire comme un *don* et une *faculté* innée en lui d'exprimer ses idées.

Nous n'avons pas à nous soumettre à ces théories qui ont contre elles la raison et une autorité que l'on ne saurait sans témérité révoquer en doute. Autant par conviction que pour l'honneur de Dieu et de l'humanité nous devons admettre que le langage est d'origine divine et non humaine, parce que le chapitre second de la Genèse ne nous montre dans l'homme ni embarras, ni besoin d'une longue réflexion, lorsqu'il le présente comme mis en demeure de nommer les êtres de la création. La parole, dit Ennemoser, jaillit de ses lèvres toute créée, lumineuse et exprimant les qualités essentielles des êtres qu'il devait spécifier et distinguer dans son langage. « *Omne enim quod vocavit* « *Adam animæ viventis ipsum est nomen ejus.* » Voilà la vérité pure et simple. Bien qu'elle prenne sa source dans l'ordre surnaturel (que les partisans du naturalisme appellent à tort *symbolisme*, puisqu'il est bien plus réel que l'ordre physique), cette vérité satisfait l'intelligence parce qu'elle porte avec elle ses preuves, ce que ne font jamais les hypothèses. En effet, les noms des animaux et des autres êtres, dit saint Thomas d'Aquin, doivent convenir à leur nature, et le premier homme dut posséder la connaissance de la nature des animaux et des autres êtres, puisque les noms qu'il leur donna sont leur véritable désignation, d'après la Bible.

Mais comme la connaissance est la possession d'une science et qu'elle exclut, par sa définition même, l'idée de la spéculation, du travail graduel qui se fait par la déduction ou la comparaison, nous sommes amenés à conclure que puisque Adam eut une connaissance générale de la nature des êtres, il la reçut par une infusion divine et qu'elle ne fut pas le fruit de son expérience; car il n'avait pas encore eu le temps d'acquérir cette science lorsqu'il nomma les animaux. Maintenant qui ne voit que cette connaissance infuse de la nature des êtres, requiert nécessairement une parole parfaite et innée, c'est-à-dire en acte, et non pas seulement la simple faculté du langage? Ceci revient à dire avec le poëte, d'une manière moins aride, mais aussi juste :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
« Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Donc, puisque la parole est l'expression de la pensée, nier que le premier homme ait parlé une langue toute formée en lui par intui-

tion, c'est nier qu'il ait pensé dès les premiers instants de son animation, c'est infliger à la raison et à l'intellect humains une humiliation qui nous révolte et que Dieu lui-même ne nous impose point. En coûte-t-il davantage de croire que le premier homme ait été créé parlant que d'admettre qu'il l'ait été pensant, c'est-à-dire raisonnable? Un linguiste distingué trouvait la chose bien difficile à croire parce que, dit-il dans son livre, on ne saurait dire que le créateur ait fabriqué des grammaires et des lexiques pour l'enseignement du premier couple.

Cette raison est mesquine. Les peuples sauvages ont-ils des dictionnaires et des grammaires? apprennent-ils par cœur les racines, les déclinaisons et les conjugaisons de leurs belles langues? Non. Toutefois un enfant sauvage de cinq à six ans possède mieux sa langue — et quelle langue inextricable! — que plus d'un académicien ne possède la sienne. Quel est donc l'instrument qui leur communique cette science? L'aptitude naturelle, une sorte d'intuition ou d'instinct du langage et la constance de la tradition orale reçue par l'organe des parents. Un sauvage apprend aussi naturellement à parler et à bien parler qu'à manger et à marcher.

Qu'on mette Dieu à la place des parents, et l'on comprendra comment le premier homme a pu apprendre sa langue en moins de temps qu'il n'est nécessaire à un enfant sauvage.

Mais il s'agit bien de tâtonnements semblables lorsqu'il est question de création. Quoi! celui qui a su faire la langue et l'oreille de l'homme n'aurait-il donc pu le faire parlant? Et nous, qui volontairement ou forcément admettons la création de l'homme doué d'intelligence et de sens exquis, pourrions-nous considérer comme un fait irraisonnable, inadmissible, la création de la parole? Il répugne à la perfection de Dieu que tous les êtres qu'il a créés ne l'aient été à l'état parfait; or il est de la perfection de l'homme raisonnable et pensant de parler sa pensée et de faire acte de sa raison; sans quoi l'une et l'autre ne seraient plus que des puissances endormies et illusoires. On voudrait faire du premier homme une sorte de muet, tandis que la Genèse mosaïque et celle de nos indiens disent qu'il parla dès le commencement. En effet, les traditions *déné-dindjié* placent le premier homme, qu'elles nomment *Kuñyañ* (le sensé), en présence des animaux, et elles les lui font dénommer avec cette même justesse d'expressions dont il est parlé dans la Bible.

Il nous paraît que les défenseurs du langage progressif oublient trop que l'homme est un être essentiellement sociable, et que la société se constitua dès l'origine du monde, comme nous l'apprennent non-seulement le Pentateuque (*Genèse,* ch. IV, v. 17); mais encore les ancien-

nes chronologies des Égyptiens, des Chaldéens et des Chinois. Or, on admet généralement que le premier homme fut doué de toutes les perfections corporelles, parce que, devant être le principe du genre humain, il devait être apte à engendrer aussitôt. Eh bien donc, par la même raison, on est nécessairement obligé d'admettre qu'Adam dut posséder également la connaissance intuitive des choses et une *langue innée*, moyen *sine qua non* de transmettre cette science, parce qu'il devait être le premier mentor de la société future, par l'instruction, la direction et le gouvernement de ses descendants.

Je dis une langue innée et non pas seulement la puissance ou faculté du langage, parce que le parfait précède toujours l'imparfait, parce que les choses qui n'ont qu'une faculté ou puissance ont toujours besoin pour être réduites en acte, d'un être agissant par lui-même. C'est ainsi que la semence, qui contient l'arbre en puissance, c'est-à-dire qui a la faculté de germer, ne le produira que tout autant qu'un agent intelligent la plàcera dans les conditions requises pour la végétation. C'est ainsi qu'une boule, qui a la faculté ou puissance de rouler, n'en fera jamais l'acte, si un agent animé et qui possède en lui-même le mouvement, ne le lui communique. N'est-ce pas de cette manière que les coryphées de l'art médical expliquent le mystère de la génération animale? Eh bien, celui de la génération intellectuelle qui s'opère par la parole lui est relativement comparable : Bien que les descendants du premier homme possédassent la *puissance* du langage, ils n'auraient jamais parlé, si celui qui en possédait la *science en acte* ne la leur eût communiquée par l'éducation. Mais lui a dû jouir de l'intuition du langage et non pas seulement de sa faculté. Cela coule de source.

Le fond de ce raisonnement nous est encore fourni par le disciple d'Albert le Grand.

A en croire certain philosophe, les beautés, la logique, l'enchaînement, l'ordre merveilleux qui se font remarquer dans les langues des peuples enfants, dans ces idiomes qui n'ont pas été touchés, remaniés et refondus par la main de l'homme ou par le mélange des races, comme l'ont été le français, l'anglais, l'italien, etc., seraient dus, non point à la suprême intelligence qui a créé celle de l'homme et a donné à chaque intellect un génie et une autonomie propres, mais à des causes accidentelles, aveugles, irrationnelles, déraisonnables même. De sorte que nous raisonnons et que nous parlons parce que nous sommes déraisonnables. Quelle logique! Après avoir longuement débattu l'origine du langage, voici comment ce linguiste conclut : « Il résulte de tout ce « qui est dit ci-dessus que le *hasard*, le *caprice*, l'*ignorance* et une foule « de circonstances tant locales que personnelles ont concouru à la *for-* « *mation originelle* des langues. »

Avec une seule phrase, un livre unique dans le monde et qui a des raisons contre tous les sophismes, renverse cet échafaudage laborieusement et pesamment élevé ; et cette phrase étonnante qui n'a pu émaner naturellement d'aucune intelligence humaine est celle-ci : « Au com-« mencement était la *Parole*; et la *Parole* était en Dieu; et Dieu était « lui-même cette *Parole*; et tout a été créé par Elle; et sans Elle rien « n'a été fait. » Donc, puisque l'homme est l'œuvre de cette Parole divine qui est en même temps vie, intelligence, raison et vérité souveraines, et qu'il est dit ailleurs qu'il fut fait à son image, avouons aussitôt que l'homme a dû être créé parlant, que la parole humaine et créée est comme l'écho et l'image de la parole créatrice, et que, du moment que le Verbe de Dieu, qui est aussi son Intelligence, se fut révélé et communiqué à l'homme pour illuminer son esprit, « *quæ illuminat om-« nem hominem venientem in hunc mundum*, » celui-ci a dû nécessairement parler et posséder, comme dans leur source, tous les arcanes du langage.

Ceci nous semble être le corollaire des raisons données plus haut. La comparaison de nos langues policées et philosophiques, avec les idiomes prétendus barbares et rudimentaires de l'Amérique du Nord, en est une nouvelle preuve.

Que voyons-nous dans les premières de ces langues que nous disons avoir fait progresser en les remaniant? Un mélange diffus et hétérogène, des termes empruntés à tous les idiomes, des tournures bizarres et étrangères, la perte presque totale de l'originalité primitive et de la science des mots, l'impossibilité de créer des termes nouveaux sans les puiser dans les langues mortes.

Examinez maintenant les idiomes parlés par les peuples-enfants des steppes glacés de l'Amérique du Nord. Vous y remarquerez une expression concise, juste, logique et philosophique, une terminologie originale et imagée, bien souvent renfermée dans un monosyllabe invariable qui dépeint dans les êtres celle de leurs qualités qui frappe le plus l'esprit ; et cela non pas seulement par onomatopée, mais bien par la valeur littérale et intrinsèque des consonnes; de telle sorte que, étant donnée une échelle-étalon de l'application de chacune des lettres à quelque ordre d'idées ou à quelque espèce d'êtres, on y observe constamment que les mêmes consonnes sont toujours affectées à représenter phonétiquement toutes les idées ou tous les êtres qui appartiennent aux classes auxquelles elles président.

Mais, ces langues logiques, les hommes qui les parlent ne les ont point ou presque point altérées, du moins systématiquement et en tant qu'idiomes. Quant aux dialectes, ils ont évidemment pris naissance sur le continent américain lui-même.

Singulier phénomène! malgré sa déchéance morale et intellectuelle, le sauvage trouve toujours, dans la constitution essentielle et intrinsèque de sa langue, un terme nouveau pour exprimer une chose nouvelle. Il a su nommer avec justesse, de prime abord et avec cette originalité qui l'accompagne en tout, les objets que le commerce des blancs lui a apportés. Un académicien se glorifierait de ces expressions. L'usage de ces objets, la *traite* des pelleteries, la connaissance et la pratique du christianisme lui ont fait créer, spontanément et avec appropriation parfaite, une foule de termes nouveaux et dont l'idée ne leur était point encore venue, parce que les objets qui la réveillèrent n'avaient pas encore frappé leurs sens. Mais, encore une fois, ces mots, l'Indien les trouve dans la substance de sa langue maternelle, aisément, sans contention d'esprit, sans avoir recours à des idiomes ou même à des dialectes étrangers. C'est l'œuvre de la nature, c'est le fruit d'une connaissance neuve, c'est l'acte ou jugement de la raison dont le créateur l'a doué; et non pas le produit sans nom du *hasard*, du *caprice* et encore moins de l'*ignorance*.

Ce dernier mode d'explication serait un phénomène d'aberration plus inconcevable que le phénomène ethnologique qu'a voulu expliquer Duponceau.

Une seconde et plus forte preuve de ce que j'ai affirmé, je la trouve dans l'immense différence qui existe entre la beauté, la rectitude et la logique des idiomes sauvages, et l'abjection actuelle des peuplades qui les parlent. Nous avons, en effet, sous les yeux cette contradiction flagrante: d'un côté, des langues rationnelles, riches en termes variés, j'allais dire philosophiques, et qui sont tout au moins l'expression d'une haute intelligence; de l'autre, des débris de peuples ignares, incapables d'idées fort élevées, de raisonner leur langue, de se rendre compte des mots qu'ils ont jusqu'ici employés. La beauté de la langue a donc survécu chez eux à la dégradation de l'intelligence; elle est comme l'image parfaite d'un bel homme décédé ou moribond; les lignes du portrait, le coloris de la peinture témoignent de ce que devait être le prototype; mais celui-ci a disparu ou va disparaître pour toujours. Ainsi en est-il de nos *Déné-dindjié*: les contradictions qui se font remarquer entre leur langage et leur intelligence sont là pour attester que tout chez eux dénote une immense ruine; mais que leur langue est la tradition la plus parfaite de leur passé, le portrait le plus fidèle de leur histoire, la preuve la plus convaincante de la divinité du langage.

II

On a divisé les langues : 1° en *monosyllabiques* ou isolantes ; 2° *touraniennes* ou agglutinées, ou encore juxtaposées ; 3° *polysynthétiques* ou encapsulées, ou encore incorporantes ; et enfin 4° en langues *inflectées*, qui se divisent en *aryennes* ou indo-européennes et en *araméennes* ou sémitiques.

Mais celui-là serait par trop exclusif ou animé d'un esprit par trop paradoxal qui, de cette classification appuyée sur des rapports généraux et motivée par le besoin d'ordre que réclame notre intelligence, voudrait faire des catégories génériques s'excluant foncièrement et contradictoirement l'une l'autre, comme l'idée de nuit exclut celle de jour ; ou bien des degrés et des stages que l'esprit humain aurait subis dans sa prétendue marche progressive vers une perfection idéale. Sans doute entre beaucoup de langues on peut observer des liens de filiation et de descendance ; mais il serait faux de nier qu'il n'y ait point eu parallélisme entre plusieurs d'entre elles. Ceux qui considèrent, et avec raison, le sanscrit comme racine par rapport au grec et au latin, admettent bien que ces trois langues, séparées d'une souche inconnue et plus ancienne encore, ont marché de pair sous certains rapports, et que toutes les formes grecques ou latines ne proviennent pas du sanscrit. Le germain ou celte modifié, le persan, ont moins de rapports avec lui, sinon dans les choses essentielles. Toutefois, le sanscrit, langue aryenne ou inflectée, présente en outre, d'après Klaproth [1], des similitudes de formes et de mots avec le phénicien ou araméen, l'étrusque, l'égyptien, l'éthiopien, toutes langues sémitiques ; avec le scythe ou goth, langue agglutinée ; avec le chinois et le japonais, langues isolantes ; et même avec le péruvien, langue incorporante.

On ne peut donc pas avancer qu'il serait aussi contradictoire de dire qu'une langue appartenant, par exemple, à la classification polysynthétique, offre des rapports avec les langues aryennes, qu'il le serait de parler d'une lumière ténébreuse ou d'une nuit lumineuse ; et cela je le prouve. Il y a une contradiction aussi parfaite entre l'idée de lumière et celle de ténèbre qu'entre l'idée d'être et celle de néant ; tandis qu'il ne répugne pas plus qu'une seule et unique langue possède deux ou plusieurs formes différentes entre elles, qu'il ne répugne

---

1. Mémoire sur les langues sémitiques, cité par le *Dictionnaire d'anthropologie* de Migne.

qu'un homme ait en même temps du sang européen et du sang africain dans les veines, c'est-à-dire qu'il soit métis, sambos ou mulâtre.

La contradiction existerait si, étant admis, par exemple, qu'une langue est essentiellement et entièrement agglutinée, on disait en même temps qu'elle est inflectée; parce que les deux qualités d'agglutination et d'inflection s'excluent l'une l'autre sur le même chef. Mais qu'y a-t-il de contradictoire à dire qu'un idiome possède à la fois des caractères propres aux langues monosyllabiques, inflectées, agglutinées et polysynthétiques? De Maistre n'a-t-il pas démontré qu'il existe un grand nombre de mots formés par incorporation dans le latin et dans le français? Ne voyons-nous pas une foule de mots en grec, en allemand, en anglais et même en notre belle langue, qui doivent leur formation au système qui régit les langues agglutinantes? Cependant le latin, le grec, le français, l'allemand, l'anglais sont des langues inflectées. Le chinois et même l'égyptien n'offrent-ils pas des exemples de réduplicatif comme les langues malaises et polynésiennes? Et pourtant le chinois est la langue monosyllabique par excellence.

Eh bien, les savants, devant lequels je m'incline et auxquels j'abandonne le soin de trancher la question en dernier ressort, ont dans le *dènè-dindjié* un idiome qui présente plusieurs phénomènes dignes d'étude et de comparaison. 1° Il n'offre pas le plus mince rapport de terminologie avec l'esquimau et l'algonquin, ses deux voisins du Nord et du Sud, à l'exception de deux mots qui ne sont étrangers aux *dènè-dindjié* que parce que les êtres qu'ils dépeignent leur sont entièrement inconnus. Je veux parler du nom du phoque (*natchok°*, mot esquimau), et de celui de l'esturgeon (*namew*, mot cris).

2° Le *dènè-dindjié* se divise en une multitude de dialectes répandus sur des milliers de lieues carrées, et dont je ne cite dans mon dictionnaire qu'une dizaine. Trois de ces dialectes s'y trouvent au complet, à savoir : le dialecte méridional ou Montagnais (*Dènè*), le septentrional ou Loucheux (*Dindjié*), et le médiant ou Slavo-Peau de lièvre (*Dènè, dinè, dunè*). Dans ces langues, les différences portent sur les mots dérivés et sur ceux qui sont formés par polysynthétisme, mode de formation linguistique que je crois, pour cette raison, récent et particulier à l'Amérique. Les corrélations reposent, au contraire, dans les mots monosyllabiques ou disyllabiques, c'est-à-dire dans les noms des objets qui ont dû frapper primitivement l'esprit des *Dènè-dindjié*.

Même en ces derniers mots, les variantes consistent dans la mutation des voyelles, tandis que les consonnes demeurent invariables, comme dans les dialectes araméens ou sémitiques; ou bien ils sont soumis à ces mutations entre lettres du même organe, dont nous parlerons au chapitre de l'alphabet.

3° Enfin le *déné-dindjié* revêt des formes multiples et possède des caractères propres aux quatre classifications de langues dont il a été parlé plus haut. Nous allons en faire la comparaison.

Comme les langues *monosyllabiques*, le chinois entre autres, le *Dènè-dindjié* n'a ni genre ni pluriel, et il exprime ce nombre par les adverbes tous, beaucoup. *Dènè*, un homme; *dènè-l'an*, les hommes, beaucoup d'hommes; *dènè orelyon èkʔa daédi*, les hommes disent ainsi. Les pronoms personnels subjectifs n'existent pas davantage. Ils sont remplacés par une lettre, par une aspiration, même par une sorte de hiatus qui indiquent la personne qui fait l'action.

Les pronoms possessifs et les pronoms complétifs sont les mêmes; ils n'ont ni genre, ni nombre, et signifient simplement me, te, le, nôtre, vôtre, leur.

Le *déné-dindjié* renferme un très-grand nombre de racines monosyllabiques invariables, qui, au moyen des éléments pronominaux dont je viens de parler, se convertissent en verbes simples, sans aucune flexion terminale, ou bien s'allient par juxtaposition à d'autres racines pour former des mots composés. Ex. *ϼash*, cicatrice; *esϼash*, je ronge; *sha-ϼash*, bouche cicatrisée; *déϼash*, rongeur; *lés-ϼash*, couteau à raser, à gratter, *tsel-ϼashi*, démangeaison, etc.

Quelque considérable que soit le nombre des monosyllabes, il n'est tel que parce que plusieurs d'entre-eux sont écrits par nous dans une orthographe qui indique, autant que faire se peut, la divergence de prononciation de mots qu'en français nous écririons tous de la même manière. C'est ainsi que *tsa* signifie en *déné*: castor, couvre-chef, cache à viande, sec ; *tsé* : femme, mal, bouton, clou, immondice, pus, pleurs, démon, péché, rebut, aperture ; *tsi* : porc-épic, vermillon, neige poudrante, glace en aiguilles ; *tso* : lichen, cônique, verge, etc. Tout dépend de l'accent ou esprit que l'on donne aux consonnes et du ton qui accompagne la prononciation. Par exemple, *sha*, prononcé sur un ton élevé, signifie *longtemps*, tandis qu'il veut dire *martre* lorsqu'on le prononce sur un ton plus bas.

Cette pauvreté fournirait matière aux quiproquos les plus bizarres si les *Dènè-Dindjié* cultivaient les jeux de mots. *Sé tsalé* signifie en même temps ma fille et mon crapeau ; *sé linyé* ma fille et mon chien ; *sé tchuṇé* mon fils et mon oiseau ; *sé klèlé* mon batte-feu et mon bas-ventre, etc., etc. Pour éviter l'amphibologie qui naîtrait de cette similitude de termes, les *Dènè-dindjié* disent *sé liṇyé* en parlant de leur fille, et *sé liṇyé-l'iṇ* (mon chien-chien), ou *sè ttsiṇ l'iṇ* (moi-à chien), en parlant de leur caniche. *Bœr* veut dire également : estomac, viande et ventre ; *tchan* : ventre et pluie ; *sa* : soleil, lune, mois, montre, ours, bien,

bon, pour moi ; ϱ'*a* : bâton, oie du Canada, cartes à jouer, fardeau, crépuscule, poil, etc., etc.

Plusieurs de ces monosyllabes sont les mêmes en chinois, si l'on tient compte toutefois de la flexion vocale. Ainsi, *chesh, chiu, chi, chié, chia* (*F*), *chow* (*P*), qui signifient également *montagne, élévation*, en *dènè-dindjié*, se disent : *chan*, *chou* en chinois, et *chong* en moqui (Nouveau Mexique).

Té, téyé, ti, tié, tiyé (terre), en *dènè-dindjié*, se disent : *ti, tien* en chinois ; *tta* en coréen ; *ttati* en japonais ; *ti* en tagal ; *tamo* en Tête-Plate, et *tana* en malais de Batan.

Kuņé, kϱuņi, k'iņé (maison, demeure, pavillon, tente), en *dènè-dindjié*, se rendent par : *kung, ki, kiosk* en chinois ; *kiouk* en Yokoulta ou Tête-longue ; *ko*, *koué* en dahoméen ; *kaïnga* en maori. = *koņ, kϱoņ, koņsh* est un petit intérieur en *dènè-dindjié*, tel que carquois, fourreau, gaîne.

Moņ, émoņ, émaņ (mère), en *dènè-dindjié*, s'expriment par : *ma* en chinois ; *omi* en coréen ; *ama* en malais, *omm* en arabe.

Shay, sha, chey, cha (sable), en *dènè-dindjié*, se rendent par *cha* en chinois.

K'é, k'ié, kϱey, signifient pieds, souliers, en *dènè-dindjié*. *Kioh* en chinois et *siki* en malais, ont la même signification.

Bœr, bœd, pœ, bo, vœt veulent dire ventre en *dènè-dindjié*, comme en coréen *pok* ; en malais *prut* ; en tagal *budek*, et en maori *ko pu*.

Éné ! énéņ ! ñaheņ ! veulent dire ô mère ! en *dènè-dindjié* ; comme *iné* en malais, *ina* en tagal et en suluk, et *inahan* en bissayan.

Yé, yi, yu, zjé, niyé, signifient demeure, contenant, intérieur, vêtement en *dènè-dindjié*, comme *iyé* en japonais, *yi-kien-yu* en chinois.

Del, tel, édèlé, ta, veulent dire sang en *dènè-dindjié*, comme *dara* en malais et *daru* en tagal.

Éta, œndé en *dènè-dindjié*, *ta* en malais et *mata* en tagal, signifient également œil.

Oga, koka, kuké (oie) en *dènè-dindjié*, se rendent par *ga*, en japonais, *ngo* en chinots, *gansa* en malais, *kèyu* en coréen, etc.

Je cite ces corrélations de termes pour accompagner celles bien plus capitales que j'ai dit exister dans la grammaire. D'ailleurs Klaproth, cité par Migne, dit que c'est de la comparaison des mots et des formes que résulte le rapport le plus essentiel des langues, et non des pures simili-

tudes de formes grammaticales. On sait que les deux opinions sont également soutenables pourvu qu'on établisse, dans les mots comparés, *synonymie* de signification en même temps que *homophonie.*

Un très-grand nombre de verbes *dènè-dindjiè* ont la forme la plus simple qui se puisse concevoir. Elle consiste à juxtaposer sans aucun lien le pronom personnel à un mot, à un adjectif ou à un adverbe. Ex. : être content:

s'inniyé :	moi-content.	*nuχ'inniyé :*	nous-contents.
n'inniyé:	toi-content.	*nuχ'inniyé :*	vous-contents.
l'inniyé:	lui-content.	*ub'inniyé :*	eux-contents.

dènè-nniyé : homme (on)-content.

Et notez que *sinniyé*, etc. n'exprime pas le contentement tel que nous concevons cette idée en français. Rigoureusement il faudrait traduire *ma-pensée-dans.* Dans d'autres tribus, on dit *ma-pensée-sur* (*s'innik'é*) ; d'autres disent *s'inni suṇtitawè* (ma pensée gaiement demeure, ou se meut en tournant).

Le passé se forme par l'addition de la particule *ni*, qui n'a aucune signification pris isolément, ou par l'affixe *i* qui en a encore moins. Le futur, par la particule *wali* ou *ali.*

Des adverbes tels que *yukpozin*, *yéeṇ* (venir) et *koïtli*, *tthè* (bruit entendu), s'emploient également avec toutes les personnes et à tous les temps, sans avoir d'équivalents en français. Ainsi on dit *dènè yukpozin* (homme-venir), pour quelqu'un vient ; *dènè koïtli* (homme-entendre), pour on entend quelqu'un, *ézil' tthè* (on crie-bruit) pour on entend une clameur, etc.

Les racines verbales (lesquelles forment toujours la terminaison des verbes) peuvent se dégager des éléments personnels, s'isoler en quelque sorte en perdant toute leur individualité, afin de s'unir à des mots auxquels elles la communiquent à titre de modifications adjectives. Ex. : *elkkèsh*, ça détonne, détonner ; *t'el-kkedhi*, bâton-détonnant (fusil) ; *nezun*, il est bon, *dziné-zun*, jour bon (beau-jour) ; *delzen*, il est noir; *sas-zen*, ours noir, *dekay*, il est blanc ; *dènè-kay*, homme blanc, etc. Toutefois les monosyllables adjectifs *kkèdh*, *zun*, *zen*, *kay*, ne peuvent exister séparés du mot qu'ils qualifient. Les noms ont la faculté de précéder le verbe comme affixes modificatifs et de prendre alors la valeur d'adverbes.

En terminant ces rapprochements du *dènè-dindjié* avec les langues monosyllabiques et isolantes, auxquelles il participe beaucoup, comme on le voit, je dois citer une forme verbale très-commune en Loucheux. Elle fait son présent comme *sinniyé*, par la juxta-position du pronom complétif à une racine verbale, son passé par l'affixation

de la voyelle *i*, et son futur par celle de la particule *t'è*, *t'ey* ou *t'i*. Ex : *și-"yin*, moi-jouer, moi-content; *i-și"yin*, ai-moi-content ; *t'èy-și-"yin*, serai-moi-content. Toutefois les particules *i* et *t'ey* ne sont point des auxiliaires et n'ont aucune signification prises isolément; ce sont des mots intraduisibles. Cette forme est inconnue dans les autres dialectes.

Enfin, un grand nombre de noms propres dènè-dindjié ont la plus grande ressemblance avec les noms chinois. Ils se forment comme eux de monosyllabes juxtaposés sans aucun lien entre eux. Tels sont les noms *Si-tà-jen*, *Ki-yin*, *Tsa-tchon-ya*, *Si-ta-ka-ya*, *Tchun-ya*, *Kko-jya*, *Kkạa-'on-kha*, *Nin-kon*, *Kkwi*, *Bœr-t'u*, *Ya-yun*, *Tsa-'tsi*, *Klo-kwa*, *Ta-t'al'*, *Lyen*, *ϱa-tchi*, *Vœ-lun*, *Tdka-"iq*, etc.

Les langues touraniennes connues également sous les noms de langues ouralo-altaïques, tartares, mongoles, se divisent en idiomes ougro-finois, samoiède, turc ou tartare, mongol et tongouse-mandchou. Voyons quels sont les caractères du *Dènè-Dindjié* qui conviennent à cette famille.

Comme les langues *touraniennes*, le *dènè-dindjié* présente un grand nombre de mots formés sans aucun lien, par agglutination, en conservant leur individualité respective. V. g. de *t'a* eau, vague, et de *l'er* fumée, nous avons *t'a-'léré* eau-fumée, c'est-à-dire brouillard ; de *ya* ciel, de *tsén* crasse, et de l'emphatique *un*, nous obtenons *ya-un-tsen* tempête ; de *dzìné* jour et de *nalϱi* fondant, nous formons *ϱel-dzini* glace faible, récente, c'est-à-dire celle qui fond durant le jour ; de *tsan-tsané* métal et du même adjectif *nalϱi*, nous avons *tsan-lχèni* plomb, métal fondant ; la racine *la*, bout, extrémité, ajoutée au mot homme, *dènè*, forme *dèn-inla* (main, homme-bout) ; liée au mot maison *yé*, elle fait celui de toiture, de faîte, *yé-ola*, (maison-bout) ; ajoutée au mot montagne, *chiw*, elle signifie sommet, cime, *chiw-la*, (mont bout) ; enfin jointe au mot eau, *t'a*, elle veut dire embouchure, *t'a-tla*, (eau-bout), etc.

La construction du *dènè-dindjié* est constamment inverse et rétrograde à l'instar des langues touraniennes ; mais les mots n'y sont pas soumis au genre de suffixation qui existe en Esquimau, quoique tous ceux qui expriment des rapports entre les membres d'une phrase soient *postpositionnels* et non prépositionnels. Les postpositions y sont fort nombreuses, mais ne se lient pas aux pronoms et aux noms comme suffixes, parce que ceux-ci conservent leur originalité propre. Ils en sont distincts et séparés, et toutefois on ne peut retrancher une postposition sans changer totalement la signification du verbe.

Les exemples de ce mode de construction sont d'autant plus abondants qu'on peut dire qu'ils constituent le fond de la langue *dènè-din-*

djié. V. g. sur terre : *nni-okkè* (terre-sur) ; dans ta maison : *né-kuṇé yé* (toi maison dans) ; viens avec moi : *s'el' annèttè* (moi avec fais) ; le bateau arrive ici : *ttsi djiaṇ yukϱoziṇ* (bateau ici venir) ; je l'ai abandonné : *bé-ϱa t'iya* (lui-de je suis parti) ; pourquoi es-tu arrivé sans moi ? *Ella-kϱa sé-édiṇ nni-niṇya?* (quoi-pour moi-sans terre-toi-venu?). *Nni*, qui signifie terre, est ici employé comme affixe pour représenter l'idée d'accostage, d'arrivée, de même que la particule *t'*, citée plus haut, exprime l'idée du départ, parce qu'elle vient du mot *t'uṇlu*, chemin, sentier. Je t'ai écrit avec de l'encre, *édiṇklé-t'u χel né-ttsen édê-yiklé* (noircissante-eau avec toi-à j'ai noirci). Le pronom *je* n'est exprimé ici que par une forte aspiration sur l'*e*, que je surmonte d'un accent circonflexe.

Un autre caractère touranien du *dènè-dindjié*, c'est qu'il est soumis à la loi de l'*harmonie des voyelles.* C'est le dialecte *dindjié* qui nous en offre les exemples les plus fréquents. En vertu de cette loi, comme on le sait, toutes les voyelles du même ordre s'attirent et se réclament ; l'oreille, frappée du charme phonetique de la cadence qui en résulte, guide elle-même la voix à repousser toute vocalisation qui ne serait pas euphonique. Dans ces langues, la vocalisation peut donc être considérée comme une sorte de flexion grammaticale, ce qui a lieu également dans les langues sémitiques ou araméennes.

En voici des exemples. Ils sont d'autant plus curieux qu'ils se présentent dans un idiome dont un dialecte ou deux sont seuls passibles de cette loi, d'une manière presque aussi constante que dans le turc; tandis que les autres dialectes ne demandent la transmutation des voyelles que dans certains verbes et d'un temps à un autre seulement.

Je le retire : *vœϱa yé tiñéṣétchet*......	Voyelle	dominante,	*é.*
Je l'ai retiré : *vœϱa yé tiñiṣitchit*.....	—	—	*i.*
Je vais le retirer : *vœϱa yé tœteyṣœtcha.*	—	—	*œ.*
Je le redresse : *ttchi djidhitchi.*......	—	—	*i.*
Je l'ai redressé : *ttchi djédhéythéy*....	—	—	*é.*
Je vais le redresser : *ttchi t'adheytha*..	—	—	*a.*
Je souffre : *nal'nday*................	—	—	*a.*
J'ai souffert : *nédhil'ndjék*...........	—	—	*é.*
Je vais souffrir : *nt'al'nday*.........	—	—	*a.*
Je suis solide : *onénéyṣœttchat.*......	—	—	*é.*
J'étais solide : *oniniṣittchat*.........	—	—	*i.*
Je serai solide : *ol'ènèyṣœttchat*......	—	—	*è.*

Je l'écarte : *'an vœ nil'tchit*..........	Voyelle dominante.		*i.*
Je l'ai écarté : *'an vœ nel'tchet*.......	—	—	*é.*
Je l'écarterai : *'an vœ t'altcha*.......	—	—	*a.*
Je ferme : *kitè tininil'chi*............	—	—	*i.*
J'ai fermé : *k'ité ténénélnén*.........	—	—	*é.*
Je vais fermer : *kité t'œténalshœl'*	—	—	*œ*

Enfin, une corrélation du peau-de-lièvre, dialecte *dènè*, avec l'ostiak et le vogoule, cité par la *Revue de Philologie*, consiste en ce que nos Indiens donnent le nom de *ϱoē*, qui signifie doigt, aux affluents des grands cours d'eau. Ainsi ils appellent les doigts de leurs mains ou de leurs pieds *inla-ϱoē*, *ék'é-ϱoē*, et les petites rivières, *ϱoē*, *enϱoē*, *koϱoē*, les confluents *k'édinϱoē*, *kϱayèϱoē*, comme si l'on disait : ils se joignent comme les doigts, ils doigtent.

Avec les langues *araméennes* ou sémitiques, le *dènè-dindjié* présente les rapports suivants :

1° Dans les mots racines, les consonnes sont préfixes et caractérisent l'idiome, tandis que la vocalisation change d'un dialecte à l'autre. Exemple :

Lièvre, lapin : *k'a* en montagnais, *k'è* en loucheux, *k'o* dans l'Alaska et à l'ouest des Montagnes-Rocheuses.

Terre : *nni* en montagnais, *nno* idem (en composition), *nné* en peau-de-lièvre, *nœn* en flanc-de-chien, *nan* en loucheux.

Sur, dessus : *kkè* en montagnais, *kka*, *kko* en peau de lièvre, *kki*, *kkié* en loucheux.

Bout, extrémité : *la*, *lan* en montagnais, *lli*, *lon* en peau de lièvre, *llé*, *llén* en loucheux.

Castor : *tsa* en montagnais, *tsé* et *tsi* en loucheux, *tso* dans les Montagnes Rocheuses, *tsu* à Alaska.

2° Les formes verbales sont peu nombreuses ; on peut même dire que toutes les conjugaisons se réduisent en une seule, celle du verbe substantif *être*, comme modèle ; mais les verbes se distribuent en transitifs et intransitifs, réflectifs, itératifs, intensitifs, causatifs, réduplicatifs, postpositifs, locomotifs, etc.

Toute la différence de l'intransitif au transitif consiste en ce que ce dernier mode a, de plus que le premier, l'addition d'un *l* aux pronoms subjectifs. Le réflectif demande le pronom réfléchi *édé* ; l'itératif se fait précéder de l'affixe *na*, de nouveau ; l'intensitif, de l'emphatique *u*, *uné* ; le réduplicatif, des affixes *añna* ou *na-na*, *nané*, *nani* ; l'impulsif, de l'affixe *t'é* ; le postpositif exige que les pronoms complétifs soient suivis des postpositions vers, contre, pour, sans, faute de, de, malgré, en faveur

de, etc. etc. Ex. : de *tsaʔ*, pleur : ***ne-tsaʔ***, tu pleures ; ***nel-tsaʔ***, tu le fais pleurer ; *èdè-ʔaṇ nètsaʔ*, tu pleures sur toi-même ; *na-nè-tsaʔ*, tu pleures de nouveau ; ***uné-tsaʔ***, tu pleures sans cesse ; ***t'èné-tsaʔ***, tu pleures en partant ; ***t'i-nè-tsaʔ***, tu pleures en sortant ; ***bé-kkè netsaʔ***, tu pleures sur lui, etc.

3° Les verbes ont trois nombres : singulier, duel et pluriel ; mais les pronoms n'en ont que deux et les adjectifs n'en ont point.

4° Les cas ne peuvent se produire qu'à l'aide des postpositions. Le génitif ne se forme que par une inversion, comme les génitifs anglais, et le vocatif ne s'emploie guère que pour les noms de parenté. Mais il existe une *flexion possessive* pour les noms.

5° Ce langage est très-pauvre en particules conjonctives, tandis qu'il est riche en adverbes et en postpositions. Les prépositions n'existent pas. Si je conserve ce mot, c'est afin d'être mieux compris des personnes qui ne sont pas encore initiées aux langues sauvages.

La période n'existe pas non plus, le langage étant coupé par petites phrases dans lesquelles les conjonctions *et*, *alors* se montrent fréquemment, comme dans la phraséologie biblique.

6° Les synonymes abondent ainsi que dans l'arabe ; mais, comme dans cette langue, les mots changent un peu d'acception d'un dialecte ou d'une contrée à un autre dialecte ou à une autre contrée. Ainsi *tchoṇ*, *tchąṇ*, qui signifient pluie, eau tombante en montagnais et en peau de lièvre, signifient simplement eau en loucheux, *tchioṇ*. *Tsu*, qui signifie castor dans l'Alaska, veut dire martre dans les montagnes Rocheuses ; tandis que *tsi*, qui veut dire porc-épic en montagnais, signifie castor en loucheux. *Dèkiè*, qui désigne une variété de poisson blanc, en montagnais, signifie l'Inconnu dans les montagnes Rocheuses : *kiè*. *Kolloṇè*, qui veut dire animal, renne, en peau de lièvre, est restreint au seul élan en Esclave. Les Porteurs nomment *kkʔay* le bouleau qui, dans tous les autres dialectes, s'appelle *kkʔi*, tandis qu'ils donnent au saule le nom de l'aune, *kkʔè* ; à leur tour, les Loucheux d'Alaska appellent *kkèk* le bouleau et *kkʔo* l'aune.

7. Enfin les consonnes s'y classent par catégories ayant entre elles une affinité telle que toutes celles qui jouissent de cette parenté sont susceptibles de conversion ou de permutation.

Voici maintenant quelques similitudes de mots entre le *dènè* et les langues araméennes :

Tog, signifie ***montagne, élévation*** dans les langues orientales, et ***en haut*** en dènè-dindjié.

Sèh, petit de tout animal pur, en hébreux ; ***sé***, petit enfant, en ***dènè*** ; ***siè***, ***tsiè***, ***tsig***, petit d'un ruminant.

Hébel, vanité. faiblesse en hébreu : *dèlèè*. *tèfèè* faible, mince, en *dènè* (racine *bel*).

Béden, ventre en hébreu ; *bed*, *ber*, *pœt*, *rœt*, ventre en *dènè-dindjié*.

Samech, soleil en hébreu ; *sin*, soleil en assyrien ; *su*, *suga* en malais ; *sa*, soleil en *dènè* ; *sié* en *dindjié*.

Zoar, un point. un petit objet en hébreu : *zanè*, *zié*, idem en *dènè*.

Tag, *dag*, poisson en hébreu, en syriaque ; *ttaé*, poisson bleu en *dènè* ; *un-tagé*, *on-da*, *un-tayé*, brochet en *dènè* i. e. celui qui a l'habitude (*un*) d'être au-dessus (*tagé*) de l'eau). On sait que le brochet aime à se chauffer au soleil.

Le *dènè-dindjié* offre même quelques points de ressemblance avec les langues *aryiennes*, et voici en quoi ils consistent :

Ses verbes simples ont la même aptitude que les langues *inflectées* à combiner étroitement le radical avec les eléments personnels de la forme, de manière à ce que ceux-ci et celui-là perdent toute individualité distincte. La seule différence qui existe sur ce point entre le *dènè-dindjié* et les langues inflectées, consiste en ce que dans ces dernières la flexion se fait dans la terminaison du verbe, qui reçoit les suffixes pronominaux, au lieu que dans le *dènè-dindjié* la terminaison des verbes est la racine verbale elle-même, laquelle est presque toujours invariable, tandis que la flexion formelle se trouve au commencement du verbe par le moyen des créments personnels.

Exemple : boire, *bibo*, en latin ; *esdan* et *éton*, en dènè ; et *elldjil'*, en dindjié.

	LATIN.	MONTAGNAIS.	PEAUX DE LIÈVRE.	LOUCHEUX.
	—	—	—	—
Je bois	bi-bo	es-dan	ê-ton	ell-djil'
Tu bois	bib-is	né-dan	né-ton	ñan-djil'
Il boit	bib-it	é-dan	é-ton	an-djil'
Nous buvons	bib-imus	i-dan	i-ton	â-djil'
Vous buvez	bib-itis	u-dan	â-ton	ô-djil'
Ils boivent	bib-unt	daè-dan	k'é-ton	k'a-djil'
Boire	bib-ere	zé-dan	tsé-ton	tsa-djil'

L'ordre est renversé, comme on le voit, mais le procédé est le même ; les pronoms subjectifs n'existent point en dehors du verbe, ils s'incorporent avec lui. Ici la racine les suit, en latin elle les précède.

2° Comme le grec, le *dènè-dindjié* possède une particule privative ; c'est tantôt *u*, tantôt *è*, *a*, *o* ou *du* initials qui participent à cette faculté. Ces voyelles placées devant les mots équivalent à la particule française *in*, comme dans *inséparables*.

V. g. J'ai peur, *nelldjét* ; je suis intrépide, *é-nelldjét*. Je suis rassa-

sié, *énidjia*; je suis insatiable, *é énidjia; à utawiyêtê atti*. J'ai perdu le sentier, *g'é ó-tsécha; t'ugullu à tchiṣindjig*. Je suis assis, *shita*; je me tiens debout, *é shita*. Je suis, *esli*; je n'existe pas, *u-esli*.

3° Comme dans le grec et le sanscrit, les V. *dènè-dindjié* entendre, écouter et résonner ont la même racine. ou plutôt sont le même verbe. V. g. *wérékkwoṇ*, sonore, retentissant; *uwékkwoṇ*, j'entends, je comprends; *duldhul*, sonore; *udhulthan*, écoutez, entendez; *tthè*, écho; *tèédhi*, sonore; *nni édadhidhi*, écho (la terre entend ou résonne); *édhil-tthè*, j'entends. Entendre se dit donc *résonner*, *retentir*, dans cette langue. Ne serait-ce pas la même racine que le sanscrit *s'rudhi* ou le grec κλυθι, écoutez, dont parle Max Müller. Faites silence! écoutez! se dit en Montagnais *tuldhi!*

De même aussi, le mot latin *antrum*, caverne, et le sanscrit, *an*, *ontar*, signifiant entre, en, dedans, d'après le même auteur, présentent homophonie et synonymie avec *aṇ*, *aṇϱè*, *oṇ*, *oṇi*, *an* qui veulent dire également antre, caverne, terrier en *dènè-dindjié*. Précédés de ϱ ou de *k*, racine qui exprime contractibilité, nous obtenons l'idée de petite cavité, d'intérieur, de réduit : *kaṇsh, koṇ*, carquois, *kϱoṇ*, matrice, *kuṇe*, loge, tente. C'est ainsi que, d'après l'auteur déjà cité, des racines précédentes on a fait les mots *entrailles*, *entera* en grec, *antra* en sanscrit.

4° Un autre rapport de nos verbes simples avec le grec, c'est la faculté qu'ils ont de changer de signification en se faisant précéder des affixes *na*, *ana*, de nouveau; *aṇna*, en revenant; *ϱata*, deçi delà; *kata*, difficilement; *"aṇ*, *oṇ"an*, *"oṇnè*, qui marquent le rejet; *unè*, qui marque l'habitude; *naṇ*, *noṇ*, *uṇ*, *oṇ*, qui expriment la perfection, etc.

Enfin quelques mots *dènè-dindjié* ont beaucoup d'affinité avec certains termes de langues inflectées, tels sont :

Mên, mois, en déné, qui se dit aussi de même en grec μὴν.

Kakos, cygne, en déné, qui se dit κύκνος en grec, *kouk* en arabe et *kouka* en syriaque.

Éyunné, *yénnénè*, femme épouse, en déné, qui se dit γυνή en grec (les lettres *g* et *y* sont convertibles en déné).

Sas, ours, en déné; *rksas*, ours, en sanscrit.

Étuni, *atchen*, étranger, en déné et en dindjié; εθνος, peuple, en grec, *ethnicus*, payen, en latin.

Tϱa, *tϱagè*, *tϱiégé*, trois, en *déné-dindjié*, et τρεῖς, τρία, en grec; *ter*, en latin; *tri*, en sanscrit, en celtique, en persan; *thri*, en anglais, etc.

Klo, herbe, en déné, et χλόα, herbe, en grec.

Kϱa, il faut, il importe, il convient, en déné, et χρὴ qui a la même signification en grec.

Kota, préposition *dénè*, qui marque mouvement de haut en bas, et κάτα en grec, qui a la même signification.
Dèssi, je dis, en déné, et *dixi*, j'ai dit, en latin.
Adi, il a dit, en déné et en français; etc., etc.

Je ne prétends pas que ces rapprochements divers soient des preuves de la communauté d'une origine immédiate; mais assurément ils militent en faveur d'une origine primitive entre nos peuplades américaines, les Asiatiques et les Européens, et par conséquent ils établissent l'unité de la race humaine.

J'en viens enfin aux langues *polysynthétiques* ou américaines. On a dit qu'elles consistent à réunir plusieurs idées en un seul et long mot, ayant la valeur d'une phrase,

Il est certain que le *dènè-dindjié* présente un grand nombre de verbes formés par ce procédé de synthétisation qui semble gouverner les idiomes algique, esquimau et bien d'autres encore. Prenons, par exemple, le verbe *aimer*. Je t'aime, se dit en montagnais *né·ϱaṇ yéṇi-ϱest'aṇ*. C'est un composé de plusieurs mots particules ayant chacun un sens propre, une qualification déterminée, et qui expriment une idée complexe. Analysons :

Nè, te ou toi, pronom complétif de la seconde personne du singulier.
Oϱaṇ, à, vers, postposition, ici éminemment liée au pronom et ne pouvant être retranchée du verbe sans que le sens de celui-ci n'en soit modifié.
Yéni, locution adverbiale, composée elle-même de *yé*, dedans, et de *inni*, pensée, c'est-à-dire ce que contient ma pensée, ou bien *en pensée*.
ϱa ou *k'a*, racine qui marque la traction, v. g. *ϱast'i*, j'attire, *ϱaslé*, j'arrache.
É, particule euphonique servant à lier à la racine verbale le pronom personnel qui est :
S (pour *si*), je ou moi, sujet du verbe.
T'i, racine verbale qui marque la force tractive, d'où résulte *est'i*, je m'efforce, verbe actif dans sa forme simple et qui se décompose ainsi : *t*, racine marquant la surrection; ϱ, racine exprimant la traction; *i*, voyelle qui caractérise la force soit mentale, soit nerveuse.
Aṇ, particule qui marque la perfection par l'habitude, et spécifie aussi le passé.

En prononçant ce long mot : *né-ϱaṇ yéṇi-ϱest'aṇ*, nous avons donc en réalité toute une phrase qui exprime la pensée suivante : « Vers toi

« ma pensée est attirée fortement, habituellement et parfaitement, » ou bien « je m'efforce vers toi en pensée » N'est-ce pas là un des effets de l'amour. Où pourrait-on trouver une plus grande convenance de termes?

Autre exemple. *Est'èl'unittinen* : nous avons pitié les uns des autres. Si ce verbe, qui équivaut à toute une phrase, n'était pas formé en vertu du principe d'incorporation synthétique, on devrait dire *nuuni-est'è-èl'é-nitti* (nous malheureux nous considérons mutuellement), car en analysant cette phrase nous avons en effet :

Est'è, mot qui signifie malheur, malheureux, pitoyable. Il est formé du crément très-antique *es*, que les Montagnais ont perdu sauf dans les verbes simples, mais dont l'usage est constant parmi les Indiens des Montagnes-Rocheuses, et de la racine *t'é*, *t'i*, *t'ié*, *t'iw*, qui est emphatique et marque la valeur, l'intensité, la grandeur, le poids, la souffrance ; de là *it'ini*, *nt'i-djów*, la mort, la maladie, le serpent; *dert'i*, cher, coûteux; *int'i*, pesant ; *nalt'ié*, souffrant; *naçél'è*, brisé, cassé, etc.

L' pour *él'è*, l'un envers l'autre, l'un l'autre. C'est l'élément du mutuel réciproque.

U, particule qui exprime la durée de l'acte et son habitude.

Nitti, verbe *voir* à la 1re personne du pluriel. *Tti* seul est racine et marque la vision. *N* est une lettre copulative s'alliant avec *i* qui est ici l'élément pronominal subjectif de la 1re personne plurielle.

Nén, cheville qui finit la phrase. Elle ne se retrouve pas dans d'autres dialectes.

Autre exemple. Je lui donne à boire: *bédha náureskoay* En décomposant; *bé*, pronom qui est à la fois possessif et personnel complétif; il est intraduisible en français, rendons-le ici par *sa*; *sha*, bouche, au génitif *bédha*, sa bouche; *na*, qui exprime, comme le grec *ana*, la réitération; *u*, qui marque la continuité de l'acte; *re* pour *de*, particule copulative s'alliant avec la consonne s qui représente ici la 1re personne du singulier qui fait l'action; *koay*, racine invariable qui convient à tout récipient contenant un liquide; v. g. *deskoay*, je porte un vase plein. Le nom de l'eau n'est nullement exprimé dans cette phrase qu'on peut traduire par : (à) sa bouche encore et longtemps je porte un vase rempli d'un liquide.

Voilà autant d'exemples du langage polysynthétique propre aux Dènè-dindjié comme aux Algonquins, aux Esquimaux, etc.

Il y a pourtant des différences que je dois signaler entre la construction montagnaise et celle des langues polysynthétiques que je

viens de nommer. 1° C'est que dans celles-ci les mots s'incorporent par la suffixation, un suffixe étant ajouté à un autre. En *dènè-dindjié*, au contraire, à moins que le verbe n'ait une flexion terminale propre à chaque temps et indépendante du système synthétique, cette terminaison est invariable, et l'incorporation se fait par des affixes médiants ou initials.

2° En *dènè-dindjié* les affixes ne se mutilent pas et conservent toute leur individualité, ce qui nous permet de scinder ces longs mots en plusieurs membres, comme serait *nè-ȥan yéni-ȥest'an, est'è l'u-niltinèn, bé-dha na-ureskȥay*. Par le fait ce sont des phrases et non des mots. D'ailleurs, plus on monte vers le nord et plus le langage polysynthétique devient lâche et susceptible de démembrement.

Je m'abstiens maintenant de tirer en cette matière des conclusions restrictives et trop particulières. Je ne suis point un savant ; il me serait donc téméraire de conclure que le *dènè-dindjié* tire son origine première de telle ou telle famille de langues. La question serait bien plus facile à résoudre si le *dènè-dindjié* ne présentait que les caractères tranchés et homogènes d'une seule des grandes catégories reconnues ; mais il n'en est rien. Il se compose des éléments grammaticaux les plus hétérogènes, qui accusent au moins un mélange sinon d'idiomes, du moins de procédés dans la formation et l'agencement des mots.

On a dit avec vérité « que les mêmes familles d'hommes parlent les « mêmes familles de langues, parce que celles-ci sont des variétés du « langage, attribut de l'humanité, comme les hommes sont des varié- « tés de l'humanité. » Si donc on peut avancer qu'en vertu de ses éléments polysynthétiques, le *dènè-dindjié* est une langue qui s'est constituée en Amérique, parce que le procédé d'encapsulation est propre aux Américains, je crois avoir prouvé aussi qu'il tire son origine première de l'Asie, parce qu'il présente un grand nombre d'autres éléments particuliers aux langues asiatiques ou qui sont sorties de l'Asie.

C'est donc à cette conclusion générale que j'en demeure. Elle concorde avec l'enseignement de la Bible et suffira, je l'espère, pour détruire l'erreur de l'*autochtonie absolue* des Américains. Etant prouvé qu'une ou deux grandes familles de Peaux-Rouges septentrionaux ont immigré en Amérique, par l'Asie, il suffira de chercher des affinités linguistiques entre cette famille et d'autres Peaux-Rouges méridionaux pour établir parfaitement que la variété américaine tire en grande partie son origine de l'Asie.

Eh bien, ces affinités j'ai eu l'occasion de les constater, en 1865, entre la langue *dènè-dindjié* et celle de la nation des Apaches, tribu des *Na-*

bajos, par la lecture d'un ouvrage américain [1]. J'y trouvai des fragments de vocabulaires indiens dus à des religieux espagnols et cités par l'auteur, auquel je fis l'emprunt des mots nabajos qui suivent.

Les Nabajos sont, comme on le sait, une des quatre tribus apaches qui habitent les villages indiens nommés Pueblos dans le Nouveau-Mexique. Par la comparaison que j'en fais il me paraît que leur langue est identiquement la même que le *dènè-dindjié* et constitue seulement un dialecte différent, uni à certains mots inconnus aux *Dènès*, et qui proviennent sans doute du mélange des *Nabajos* avec les peuplades Peaux-Rouges parmi lesquelles ils sont enclavés.

Si j'osais émettre une opinion, je dirais même que les *Nabajos* et les *Tanos*, nation à laquelle ils se rattachent, sont aussi étrangers au reste des Apaches, les *Piros*, les *Tègwas* et les *Kuères*, avec les *Zuni* et les *Moqui*, que les *Sarcis*, autre tribu dènè de la haute Saskatchewan, sont étrangers à la nation des Pieds-Noirs, qui les a adoptés, et dont ils ont pris les habitudes.

Les *Nabajos* du Nouveau-Mexique et les *Sarcis* des prairies de l'ouest, qui leur servent de trait-d'union avec le corps de la nation des *Dènè* et des *Dindjié*, seraient donc comme les avant-coureurs, les sentinelles avancées de cette grande famille vers le sud. Mais qui sait si les nations du Mexique et du Pérou n'ont pas aussi une grande affinité avec nos *Dènè* et nos *Dindjié*, puisque les *Nabajos* ont été considérés comme des *Aztèques* ou Mexicains par plusieurs ethnologues?

Le fait est qu'ayant eu l'occasion de converser dernièrement à Nancy, avec un savant linguiste de Lima, don G. Pachéco Zégarra, érudit dans la langue des Incas, le *Quichoa*, nous fûmes frappés tous les deux de voir que le *quichoa* et le *dènè-dindjié* ont exactement le même alphabet très compliqué, riche de 60 à 65 sons qui requierraient autant de signes phonétiques. Les lettres doubles, les clapantes, les gutturales, les palatales, les dentales y sont si identiquement les mêmes, que nous demeurâmes convaincus que là seulement ne devaient pas se borner les rapports entre ces deux langues. J'ai eu le regret de n'avoir pu m'aboucher assez longtemps avec ce savant pour que nous ayions pu constater d'autres corrélations.

Je termine par un tableau comparatif du *nabajo* avec le *dènè* et le *dindjié*.

---

1. New-Mexico and his people, by W. W. H. Davis, attorney. New-York, 1857. On pense que les *Panis* du Colorado et les *Pawnies* de l'Arkansas appartiennent aussi à la famille *Apache*.

	NABAJO.	DÉNÈ (de divers dialectes).	DINDJIÉ.
Cinq	ichla	la-kkè. = inl'a (une main)	inl'adh gwenllé.
Chien	kli	kli. = l'iṇ. = tl'iṇ	l'éṇ.
Cheval	kli-cha	kli-tchô. = l'iṇ-tchôρ	l'éṇ tchρô.
Blanc	lakki	l'é-kka (terre blanche)	dékkay.
Deux	nachê (prononcez à l'espagnole)	nakhé	nakρéṇ.
Trois	tʔa	tρa. = tρaρé. = tρané	tʔiég.
Un	thlay	iṇl'ay. = iṇl'aρé.	iṇl'ég.
Quatre	tin	diṇ-yi. = diné. = tiṇgi	tan. = tan-kρè.
Dix	neznan	onernan. = korennon	—
Herbe	klôs	klô. = tlô	klô.
Eau	tu. = tuaρ	t'u. = t'a. = t'i.	t'ioṇ.
Vêtement	ek	"i. = "è. = "iè.	"ik. = "ig.
Pantalon	klaj-ék	kla-"ié	klé"-ig.
Homme	tana	dènè. = tènè. = danè. = dunè.	dindjié.
Grand, gros	cha	chô. = tchô. = cha. = tcha.	tchʔô. = tschié.
Chandelle	ékka-chu	ékkash-kρaṇné	ékkè-tchokkan.
Selle	kli bé gel	l'iṇ-tchô béʔélé.	l'eṇ-tchρô ρdha.
Noir	klazin	déklézé. = dékley	tiñéshœkléj.
Jaune	klitso	délthoʔé. = dékfwo	tœtso. = tœtho.
O mon ami!	sé kis!	sé gén! = akion!	ʂi k'i! (ô mon fils)
Comment t'appelles-tu?	ta tolgé?	étla ulyé?	ta vaño?

MONOGRAPHIE

DES DÈNÈ-DINDJIÉ[1]

I

J'appelle du nom composé de ***Dènè-Dindjié*** une grande famille d'Américains à peau rouge qui peuplent les deux versants des Montagnes-Rocheuses et les plaines qui leur font suite, entre le 54° de latit. nord et la mer Glaciale, du sud au nord, la baie d'Hudson et les montagnes des Cascades, près du Pacifique, de l'est à l'ouest.

Dans ce périmètre déjà si vaste ne sont pas compris les Sarcis de la Saskatchewan qui appartiennent à la même famille.

Les *Dènè-Dindjié* peuplent donc plus de la moitié du territoire anglais du Nord-ouest, les trois quarts de la Colombie britannique et du nouveau territoire américain d'Alaska.

Le voyageur Samuel Hearne a parlé le premier des ***Dènè-Dindjié*** qu'il nomme Indiens septentrionaux (*Northern Indians*). Sir Alex. Mackenzie, Franklin, Hâles et Richardson leur donnent le nom de ***Tinnèh*** en même temps que celui de ***Chippewayans*** et d'***Athabaskans***. Les premiers franco-canadiens qui explorèrent le territoire du Nord-ouest les appelèrent ***Montagnais-du-Nord,*** à cause de la similitude de leur caractère doux et paisible avec les ***Montagnais*** du Saguenay; mais ceux-ci appartiennent à la grande famille algique.

---

1. J'ai donné, il y a à peu près dix ans, quelques appréciations de la famille *Dènè* qui ont paru dans les « ***Missions catholiques,*** » sous le titre d'***Etude de la nation Montagnaise.*** J'y renvoie le lecteur qui désirerait en savoir plus long sur le compte de ces indiens. Une monographie ne peut être qu'une esquisse; mais on pourrait remplir un livre de détails intéressants sur les Dènè-Dindjié.

Le nom propre des indiens qui nous occupent est celui d'*homme*, qui se traduit, sans désignation de nombre, par les mots *dènè, tènè, danè, dunè, dinè, adènè, adœna, dnaïnè, dindjié, dindjitch*, selon les tribus et les dialectes. Ces mots, qui sont identiques au nom d'homme en bas-breton *dèn*, en gaëlique *dœñœ*, en nabajo *tana*, en tagal *tano* et peut-être même en maori *tangata*, signifient ce qui est terre, terrien ou terrestre, de la particule *de*, ce qui est, et de la racine *nné, nni, nœn, nan*, terre.

En réunissant le mot *dènè*, qui convient aux *Chippewayans*, tribu la plus méridionale, à celui de *dindjié* que se donnent les *Loucheux*, tribu la plus septentrionale, j'ai renfermé sous un nom composé, que je crois bien approprié, l'entière nation encore si peu connue des Peaux-Rouges hyperboréens de l'Amérique.

Les *Loucheux* dont il est ici question sont les indiens que Alex. Mackenzie nomma Querelleurs et que Richardson crut avoir désignés sous leur vrai nom en les appelant *Kutchin*[1]. Ni l'un ni l'autre ne les considéraient comme appartenant à la même grande famille que les Montagnais proprement dits ou Chippewayans.

Ce dernier mot, ou plutôt *Tchipwayanawok*, est le nom sous lequel les *Dènè-Dindjié* sont connus de leurs voisins du sud, les Cris et les Sauteux. Il signifie, d'après Mgr Taché, peaux pointues, de *wayan*, peau et *tchipwa* pointu; *wok* étant le signe du pluriel. Cette étymologie est d'autant plus plausible que les *Dindjié* portent encore pour vêtement une blouse étroite en peau de renne ou d'élan, munie d'une queue par devant et par derrière, à la manière du *Poncho* des Chiliens. Les Peaux de Lièvre m'ont dit que tel était aussi leur vêtement avant la fusion opérée entre les tribus par le commerce et la religion. Il est donc probable que ce costume était originairement celui des *Dènè* les plus méridionaux et les plus voisins des Algonquins. Les Kollouches du Paci-

1. Le mot *kuttchin* (et non pas *kutchin*) est impropre, parce que c'est un nom verbal générique signifiant habitants, peuple, nation, gens. Les *Dindjié* ne l'appliquent pas seulement à eux-mêmes, mais encore à tous les hommes; tandis qu'ils restreignent le titre de *dindjié* (homme) à leur seule nation ou tribu.

Il en est de même des mots *ottinė, gottinė, eittanė*, synonymes de *kuttchin*, mais dans des dialectes plus méridionaux. Ce sont des substantifs verbaux formés du verbe *ostti, ôtti, gôtti* ou *kwîttchin* (selon les dialectes), qui peut se rendre littéralement par le verbe anglais faire (*to do*). Par extension on l'emploie pour demeurer, habiter; ainsi un Esclave dira : *djian ostti illé* (ici je fais non) c'est-à-dire : je n'habite pas ici. Un Peau de Lièvre dira *ènê"i sé gôtti* (je vole moi il fait) pour exprimer : il m'a porté à voler. Enfin un Loucheux traduira cette même phrase : je n'habite pas ici, par : *nidzjen kwittchin kρwa*. Mais ces mots n'ont jamais été les noms propres des tribus qui les emploient.

fique, qui sont aussi de race *Dènè*, portent également ces queues. C'est sans doute cette particularité qui porta certains Indiens occidentaux à raconter à La Peyrouse qu'il existait dans l'est, sur le continent, des hommes munis d'un appendice caudal. Ces pointes d'habit se nomment en effet *tché* (queue) en *dènè* et en *dindjié*. Elles sont décorées de franges comme le *Talles* des Juifs, auquel ressemble fort le vêtement des Dènè, des Mexicains et des Chiliens.

Les Esquimaux, voisins des Loucheux dans le nord, donnent à toute la famille *Dènè-Dindjié* le nom injurieux d'*Irkρélëit*, c'est-à-dire larves de vermine. Ils en ont le plus grand mépris, autant à cause de la timidité de leur caractère, que de ce préjugé de nationalité qui porte chaque peuple, surtout les plus barbares, à haïr ou à dédaigner ses voisins.

II

La famille *Dènè-Dindjié* se divise en une multitude de peuplades ou tribus, que les Européens trouvèrent toutes en guerre les unes contre les autres, se haïssant, se pillant, se déchirant mutuellement, bien qu'elles se reconnussent pour sœurs.

Ces inimitiés intestines, cette décentralisation volontaire expliquent, plus que l'indifférence, l'apathie, les obstacles naturels, la routine et les défauts héréditaires, l'extrême division qui existe dans la langue des *Dènè-Dindjié*. Chaque petite peuplade possède un dialecte particulier, si différent de son voisin, qu'il leur est souvent impossible de s'entendre autrement que par signes.

Un fait singulier qui se présente au milieu de cette diffusion elle-même, c'est que des tribus séparées par des centaines et même par un millier de lieues, offrent quelquefois dans leur langage plus de similitudes que n'on ont des tribus limitrophes entre elles. Ainsi on retrouve chez les Peaux de Lièvre de l'Anderson, près de la mer Glaciale, un grand nombre de formes verbales et de mots usités au lac de l'Isle à la Crosse et parmi les *Sèkkanais* de la Rivière à la Paix. Ainsi encore, plus on s'approche du Pacifique, en descendant le fleuve Youkon, dans l'Alaska, et plus la langue des *Dindjié* présente d'analogies avec le dialecte d'Athabaskaw ou avec celui de la rivière des Liards. De telle sorte que les amis du merveilleux auraient beau jeu pour admettre qu'il y a eu sur le continent Américain lui-même une seconde diffusion du langage.

Ce que nous pouvons constater, c'est que les dialectes *Dènè-Dindjié* ont dû se former en Amérique; c'est qu'il est encore impossible d'assi-

gner à laquelle de ces langues revient la priorité d'antiquité sur les autres et le nom de langue souche; c'est que la distribution des tribus et des dialectes dans la contrée, prouve qu'il s'est opéré dans leur marche une sorte de rayonnement en éventail du nord-ouest vers le sud, le sud-est, l'est et le nord-est. Je regrette vivement d'avoir à contredire ici ce que j'avais essayé de prouver il y a dix ans, c'est-à-dire la non-immigration asiatique; mais je ne possédais pas alors les connaissances que j'ai acquises depuis, et le respect que je dois à la vérité me fait un devoir de revenir sur cette question. Il en sera parlé en son lieu.

Les *Dènè-Dindjié* qui habitent le territoire du Nord-ouest se partagent en treize ou quatorze tribus qui appartiennent à l'un des quatre groupes Montagnais, Montagnards, Esclaves et Loucheux. Cette division en groupes est purement conventionnelle de ma part; elle a trait seulement au langage, sans avoir aucun égard aux mœurs et aux coutumes qui sont à peu près les mêmes, ni à un gouvernement qui n'existe pas. Je me contente donc d'énumérer ici les tribus *Dènè-Dindjié* en suivant une marche ascensionnelle, c'est-à-dire du sud au nord.

Le groupe des Montagnais comprend :

1° Les *Chippewayans* proprement dits : *Thi-lan-ottinè* (gens ou habitants du bout de la tête), ils habitent sur les bords des lacs Ile à la Crosse, Froid et du Cœur.

2° Les *Athabaskans : Kkpest'aylé kkè ottinè* (gens ou habitants du plancher des trembles), ils chassent autour du lac Athabaskaw et le long de la rivière des Esclaves.

3° Les *Mangeurs de Cariboux* ou *Ethen-eldèli*, ils habitent à l'est des grands lacs Caribou et Athabaskaw, dans les steppes qui s'étendent jusqu'à la baie d'Hudson.

4° Les *Couteaux Jaunes*, les Cuivres de Franklin : *T'atsan ottinè* (gens du cuivre), qui fréquentent les steppes situés à l'est et au nord-est du grand lac des Esclaves.

Au groupe des Montagnards ou *Dènè* des Montagnes-Rocheuses appartiennent :

5° Les *Castors*, *Tsa-ttinè* (habitants parmi les Castors), avec

6° Les *Sarcis*, qui s'en sont séparés. Les premiers chassent le long de la rivière à la Paix; les seconds dans la Haute-Saskatchewan contre la chaîne des Montagnes-Rocheuses.

7° Les *Sékanais*, *Thè-kka-nè* (ceux qui habitent sur la montagne). La majeure partie avoisine les postes de traite du Fraser; un petit nombre seulement fréquentent le haut des rivières la Paix et des Liards, où ils ont acquis une grande réputation de sauvagerie.

8° Les *Na"annès* (habitants de l'Occident) ou *Noh'hannè* de Richard-

son. Il n'en existe également qu'un petit noyau sur le versant oriental des montagnes.

9° Les *Mauvais-Monde* ou *Ettcha-ottiné* (ceux qui agissent contrairement). Ils fréquentent la chaîne des Pics dans les parages de l'ancien fort Halkett, et sont très-peu connus. Richardson les nomme *Dtcha-ta-uttiné*. Enfin

10° Les *Esba-t'a-ottiné* ou habitants parmi les Argali [1]. Ce sont les *Sheep-people* de Franklin et les *Amba-ta-ut' tiné* de Richardson. Ils habitent les hautes montagnes comprises entre la rivière du Courant-Fort et celle des *Na"annés*.

Dans le groupe des Esclaves je range :

11° Les *Etchaṗè-ottiné* (ceux qui habitent à l'abri). Ce sont les *Tsilla-ta-ut' tiné* de Richardson et les *Strong-bows* de Franklin. Ils chassent le long de la rivière des Liards.

12° Les Esclaves proprement dits, qui se divisent en gens de la rivière au Foin, du lac la Truite, de la montagne la Corne, de la fourche du Mackenzie et du fort Norman. Je m'abstiens de donner leurs noms sauvages afin d'abréger. Le nom d'Esclaves leur a été donné par leurs voisins du sud, les Cris, à cause de leur timidité.

13° Les *Plats-côtés-de-chien* ou Flancs de chien : *L'in-tchanṗè*. Ils habitent entre le lac des Esclaves et celui des Ours, à l'orient du Mackenzie, et jusque sur les bords de la rivière du Cuivre. Ils se subdivisent en *Plats-côtés-de-chien* du fort Raë, *T'akfwel-ottiné*, et *Tlsé-ottiné*. Les anglais nomment ces sauvages *Dog-ribs*.

14° Les *Peaux de Lièvre*. Ils peuplent le Bas-Mackenzie, depuis le fort Norman jusqu'à la mer Glaciale, et se divisent en cinq tribus, les *Nni-ottiné* ou gens de la mousse, qui habitent le long du déversoir du grand lac des Ours; les *K'a-t'a-gottiné* (gens parmi les lièvres), le long du fleuve; les *K'a-tchô-gottiné* (gens parmi les gros lièvres), qui chassent dans l'intérieur entre le Mackenzie et la mer Glaciale; les *Sa-tchô t'u gottiné* (gens du grand lac des Ours), dont le nom indique le territoire; et enfin les *Bâtards-Loucheux* ou *Nné-la-gottiné* (gens du bout du monde), les plus proches voisins des Esquimaux dans le nord du continent.

Les Peaux de Lièvre sont les *Hare-Indians* des explorateurs anglais et les *Ka-cho-'dtinné* de Richardson.

15° Les *Eta-gottiné* ou gens de la montagne. Ils habitent les vallées des Montagnes-Rocheuses entre les *Esba-t'a-ottiné* et les Loucheux. Richardson les nomme *Dahâ-dtinné*.

---

1. Sorte d'antilope des Montagnes-Rocheuses (*Aploura montana*).

On ne doit pas s'étonner de la difficulté que le savant docteur a paru éprouver pour exprimer et pour écrire les noms de ces tribus, car il avoue lui-même, après Hâles, Isbister, et tous les voyageurs anglais qui ont parcouru ce pays, que « les sons du langage 'Tinné peuvent « difficilement être rendus par l'alphabet anglais, et qu'un grand « nombre d'entre eux sont d'une prononciation *absol iment impossib'e* à « un Anglais. »

Au groupe des Loucheux ou *Dindjié*, appartiennent treize tribus qui, depuis le fleuve Anderson à l'est, s'étendent dans le territoire d'Alaska jusque vers les rives du Pacifique où, comme dans le Mackenzie, ils sont circonscrits par la famille Esquimaude.

Ces treize tribus sont : 1° les *Kwitcha-Kuttchin* ou habitants des steppes de l'Océan glacial, entre l'Anderson et le Mackenzie ; 2° les *Nakotchpô-ondjig Kuttchin*, ou gens du Mackenzie ; 3° les *T'ètllet-Kuttchin* ou habitants de la rivière Peel ; 4° les *Dakkadhè* (louches), nommés aussi *Tdha-kkè Kuttchin* (gens des montagnes) et *Klo-vèn-Kuttchin* (gens du bord des prairies). Ils habitent les montagnes Rocheuses entre le Mackenzie et l'Alaska ; 5° les *Vœn* ou *Zjen Kuttchin* (gens des lacs ou des rats). Leur territoire est la rivière Porc-Épic. 6° les *Han-kuttchin* (gens de la rivière). Même territoire ; 7° les *Artez-Kuttchin* ; 8° les *Kutchiá-Kuttchin* (gens géants), qui habitent le Haut-Youkon ; 9° les *Tchandjœri Kuttchin*, qui chassent le long de la rivière Noire ; 10° les gens des buttes ou *Tanan Kuttchin* (gens des montagnes), le long de la rivière *Tanana* ; 11° les *T'èttchiè-Dhidiè*, ou peuple assis dans l'eau ; 12° les *Intsi-Dindjitch*, ou hommes de fer, et enfin 13° les *Tsœs-tsieg Kuttchin*, qui peuplent le Bas-Youkon.

III

Le type *dènè-dindjié* est tout différent de celui des Esquimaux, mais il trouve de nombreux points de ressemblance parmi les Sioux. Plusieurs portraits de *Dakotah* qui enrichissent les galeries du beau musée d'anthropologie de Paris sont en tous points des figures montagnaises, peaux de lièvres, ou castors. Les traits du *Dindjié* ou Loucheux se rapprocheraient d'avantage tantôt du type *Nabajo*, dont j'ai vu des portraits fidèles, tantôt du type indou. Enfin les figures d'Almées égyptiennes qui se trouvent également dans la galerie d'anthropologie du Jardin des Plantes m'ont rappelé trait pour trait des visages de femmes Flanc-de-chien, Esclaves et Peaux de Lièvre.

Sans doute, pour avoir ici une description rigoureuse du type de nos

sauvages, il faudrait les dépeindre tribu par tribu, car chacune d'elles offre des caractères qui la distinguent de ses sœurs; toutefois, comme je ne puis m'étendre beaucoup sur ce sujet et que je préfère consacrer mon papier à discuter la question d'origine, je me contente de crayonner une esquisse du type général de la nation.

Les *Dènè-Dindjié* ont la tête allongée, pointue par en bas, surélevée par en haut. Sa plus grande largeur est aux pommettes. Le front est assez élevé, mais il est fuyant, conique, déprimé sur les tempes et porte dans le haut une protubérance arrondie. L'arcade sourcilière est nette, mais très-haute et fortement accentuée. Elle laisse voir un œil grand, noir, ardent et brillant d'un éclat tout ophidien. La paupière supérieure est lourde, un peu oblique et prend souvent des aspects singulièrement soupçonneux et méfiants. Le nez est généralement aquilin vu de profil, large et un peu épaté vu de face ; le pavillon des narines est fortement indiqué, surtout chez les Loucheux, dont le nez est aussi plus proéminent et plus recourbé. Ceci tient en partie aux os de cygnes ou aux autres ornements qu'ils portaient dans la cloison nasale, comme les naturels de la Nouvelle Galles du Sud, les Esquimaux, les Sauteux et les sauvages de Panama. Ils ont abandonné cet usage depuis peu. Leur bouche est large, garnie de dents petites, serrées et du plus bel émail. La lèvre supérieure dépasse l'inférieure et est légèrement retroussée, surtout chez les habitants des montagnes, dont le faciès rappelle assez celui des oiseaux rapaces. Le menton est pointu et en galoche chez les uns, fuyant chez les autres.

A ces caractères, qui conviennent presque tous au type araméen, si l'on joint des cheveux d'un noir d'ébène, durs, luisants, aussi courts chez la femme que chez l'homme, et qui tombent en longues mèches sur les yeux et sur les épaules, on aura un portrait complet de ces Peaux-Rouges.

Je ne fais point ici mention de leur teint, car il est très-varié, même dans la même tribu. Toutefois ceux d'entre eux qui ont la peau la plus blanche n'atteignent jamais à ce blanc mat et rosé de l'Européen ; elle a toujours une teinte bistrée et paraît être fort épaisse quoiqu'elle soit fine, très-lisse et dénuée de poils. Leurs chairs ne sont pas molles et flasques comme celles de l'Européen, mais fermes, dures et tendues.

Les *Dènè-Dindjié* sont généralement de haute stature et bien proportionnés; ils ont la poitrine bombée, et ne sont jamais enclins à l'obésité. On ne rencontre parmi eux ni bossus, ni boiteux, ni de ces êtres frêles et rachitiques si communs au sein de notre civilisation raffinée. Cependant leur développement est assez tardif et ne commence guère avant l'âge de quinze à seize ans. Avant l'arrivée des Européens ils ne connaissaient d'autres maladies que les rhumatismes, l'ophthalmie

et la surdité ; mais le strabisme se rencontre fréquemment dans la nation *Dindjié*, ce qui lui a valu des Canadiens le nom peu français de Loucheux. Les Flancs-de-chien et certaines petites tribus de montagnards présentent le singulier phénomène d'un bégaiement général et héréditaire.

IV

D'un tempéramment bilioso-lympathique, nos indiens sont les Peaux-Rouges qui offrent le plus de bonnes qualités unies aux défauts de la sauvagerie. Celle-ci les avait rendus menteurs, orgueilleux, ignorants, malpropres, imprévoyants, sans affection du moins effective, sans reconnaissance, peu hospitaliers, avares, durs pour la femme, le vieillard et les faibles, aveugles et trop indulgents pour leurs enfants; poltrons, paresseux, lâches, irréfléchis, égoïstes et fraudeurs. Voilà un lot qui leur était commun avec tous les sauvages; voilà le résultat de leur genre de vie forcé et insolite, de leur manque d'éducation première. Mais combien d'autres vices inhérents à la sauvagerie leur sont inconnus !

Ils sont humains vis-à-vis de leurs semblables et doux de caractère; ils évitent de s'injurier, de se maltraiter; ne contredisent personne en face et suivent les lois de la nature; ils sont fidèles à observer celles des coutumes de leurs ancêtres qui sont bonnes; ils sont prudents et réservés vis-à-vis des étrangers, sobres et ennemis des boissons fortes, infatigables et patients dans la souffrance. Ils ignorent le vol, la colère et le meurtre. C'est précisément ce grand fond d'honnêteté qui les rend quêteurs, pusillanimes et serviles. Avec les personnes qui ont mérité leur confiance, ils sont candides et ouverts. Ils aiment à s'instruire et questionnent sur toutes choses comme les enfants. De plus, ils sont naturellement religieux, ont peu de superstitions et n'y mettent aucun entêtement. Enfin, comparés aux nations qui les entourent, ils peuvent être considérés comme un peuple relativement moral.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces qualités, que l'on trouve difficilement chez d'autres sauvages, la raison de la grande facilité et je dirai même de la joie avec lesquelles les *Dènè-Dindjié* ont accepté et portent encore le joug de l'Evangile. Richardson, en dépit de ses préventions de sectaire, a dû confesser et écrire que les missionnaires catholiques et français ou franco-canadiens du Nord-ouest possèdent toute la confiance de ces Indiens, et qu'il ne serait pas facile à des prédicants protestants de s'implanter parmi eux. En effet, la presque totalité des *Dènè-dindjié* est chrétienne et catholique.

Au reste, nos Peaux-Rouges sont de grands enfants toute leur vie durant. Ce n'est pas qu'ils soient dénués d'intelligence et de raison ; tout au contraire, ils ont de la sagacité, de la pénétration et possèdent à un haut degré ce talent, tout particulier aux enfants, d'apprécier de prime abord dans un homme ses travers et ses qualités, de mettre en évidence les défauts et le ridicule d'un chacun, et de se livrer à la critique par un feu roulant de quolibets et de plaisanteries. A la vérité, la raillerie est bien souvent l'arme du lâche ou tout au moins du faible; mais nos Indiens se la permettent sans malice, et dans leur bouche elle ne manque pas de sel attique. S'ils savaient peindre, les Montagnais surtout seraient de bons caricaturistes.

Les *Dènè-Dindjié* ne sont donc pas dépourvus d'esprit, et ils savent raisonner sur toutes choses ; mais leur sphère est bornée, leur esprit et leur raison n'ont pas été exercés, ils manquent de puissance comparative, et leurs raisonnements sont empreints d'une originalité bizarre qui tourne quelquefois au burlesque. Leur intelligence est évidemment dans les langes de l'enfance ; leurs facultés sont comme endormies ou retenues par un obstacle qui n'est autre que cet état forcé et anormal que nous nommons la sauvagerie. Chez eux, la raison ne s'élève jamais qu'à l'induction ; leurs jugements demeurent puérils, et, par une conséquence naturelle, ce n'est pas le raisonnement qui a pouvoir sur eux et qui est de nature à les convaincre.

Ils possèdent à un degré éminent les puissances sensitives, les besoins, les instincts qui nous sont communs avec les bêtes, tels que ceux de la conservation et de la reproduction, la mémoire des lieux, la force de la coutume, de la routine et l'amour des enfants. J'en dirai autant de la facilité pour les langues. Leur vue est comparable à celle de l'aigle ; leur odorat est parfait ; mais les sens du goût, du toucher et de l'ouïe sont comme oblitérés par les privations, la souffrance et la rigueur du climat.

Leurs facultés perceptives sont également affaiblies ou dépravées par le dévergondage de l'imagination, la peur ou la superstition. Il n'y a pas d'idiots parmi eux, ni, à proprement parler, de fous ; mais il y a beaucoup d'hallucinés et de monomanes. Ce que dit le voyageur anglais Pallas de la surexcitabilité des Samoïèdes, des Tongouses et autres nations du nord de l'Asie, peut être entiérement appliqué à nos *Dènè-Dindjié*. Quelle qu'en soit la cause, cette surexcitabilité nerveuse trouble tellement leur organisme qu'elle leur fait perdre ce contrôle d'eux-mêmes que les Peaux-Rouges possèdent si bien ; mais ce qu'il y a de pire, c'est que cette affection morbide de leur imagination affecte sympathiquement tous leurs voisins. Nous avons vu nombre de cas de ces folies passagères par contagion dans toutes les tribus et à toutes les

latitudes. Les femmes payennes y sont surtout sujettes. En certains cas, l'hallucination d'un ou de deux visionnaires gagna tellement la tribu entière, qu'elle la porta aux actes les plus extravagants

Chaque année, pendant l'été, la peur se communique également à eux d'une manière épidémique et déraisonnable. Ils vivent alors dans des transes continuelles et dans la crainte d'un ennemi imaginaire, qui les poursuit sans cesse et qu'ils croient voir de partout, bien qu'il n'existe nulle part.

Je dois attribuer à cette affection morbide et sympathique les actes de cannibalisme qui ont eu lieu malheureusement dans presque toutes les tribus avant leur conversion. Les tortures de la faim et la crainte excessive de la mort rendaient ces Indiens si insensés que, loin de songer à se mettre en quête de nourriture, ils se jetaient les uns sur les autres et s'entr'égorgeaient sans pitié, au mépris des plus légitimes affections de la nature. Les Montagnais ont moins d'excès à se reprocher en ce genre que les autres tribus, parce qu'ils vivent solitaires, famille par famille. Leur vie est triste et leur caractère morose est ami de la réflexion.

Les *Dènè-Dindjié* n'ont aucune idée ou n'ont que des idées fausses de tout ce que nous appelons beauté, bonté, ordre, temps, quantité, qualité, amour, gratitude, etc. Jamais ils ne considèrent la beauté en s'épousant, et la bonté d'une femme ne consiste point pour eux dans la pureté de vie qu'elle aura pu mener avant son mariage. Qu'elle soit soumise, habile à travailler et laborieuse, féconde, joufflue et bien portante, tout le reste importe peu.

Un garçon et une fille, si laids soient-ils, trouveront toujours un conjoint, s'ils sont capables de travailler et de nourrir une famille. Ceci est peut-être plus judicieux que nous ne pensons.

Nos sauvages ignorent leur âge, et au bout de trois ou quatre ans ils perdent le compte de celui de leurs enfants. Ils pensent qu'il leur importe davantage de se rappeler combien leur doit le commis-traitant du fort-de-traite voisin; et je puis assurer que ce compte ils ne le perdent jamais. La main leur sert d'étalon du calcul et donne la mesure de sa limite. Quand ils ont compté les cinq doigts d'une main, ils recommencent sur l'autre jusqu'à ce que les dix doigts soient épuisés. Ne leur en demandez pas davantage. Leurs idées des nombres sont tellement bornées et leur habitude de l'exagération et du mensonge telle, que lorsqu'ils voient arriver cinq à six personnes, ils s'exclament qu'une grande foule approche; et quand une tribu de 3 à 400 âmes se trouve réunie, ils se rengorgent avec orgueil, en prétendant que le nombre de leurs compatriotes égale celui des maringouins qui bourdonnent sous la feuillée. Mais lorsque leur intérêt y est engagé, ils

savent bien diminuer les nombres. S'agit-il, par exemple, de rendre compte de leur chasse ou de leur pêche ? on peut être assuré qu'ils auront pris une vingtaine de poissons lorsqu'ils diront qu'ils n'ont rien capturé, ou bien qu'il y en a une centaine lorsqu'ils osent avancer qu'ils en ont pris quelques-uns.

Ils ne reconnaissent aux êtres d'autres qualités que celles qui tombent sous les sens, telles que la couleur, la dimension, la pesanteur, la force, etc. Ils sont incapables d'apprécier la beauté d'une œuvre d'art. Présentez leur un objet merveilleusement travaillé, ils le soulèveront, et s'il est grand, s'il est pesant : « Oh ! oh ! s'écrieront-ils, ce n'est pas peu de chose. C'est bien lourd, c'est bien gros ! » Mais est-il mignon ou léger, il ne saurait mériter leur admiration. D'autres fois ils essayeront de l'érailler, de l'écorner, et s'ils ne peuvent y parvenir, nouveau cri d'étonnement : « Oh ! oh ! c'est bien dur ! » N'espérez pas autre chose. Souvent nous nous disons qu'un cuissot de renne bien représenté par la peinture, ferait plus d'impression sur eux que le tableau le plus artistique.

Leur mesure du temps ne dépasse pas le laps d'une année. Ils connaissent un grand nombre de saisons, qu'ils caractérisent par les différents états de la neige ou de la terre, et ils divisent l'année en douze mois ou lunes, qui ont chacun leur nom. On les trouvera dans mon dictionnaire au mot *mois*. Ce cycle de douze lunes est également propre, d'après le dire des voyageurs, aux Kalmouks, aux Tartares orientaux, aux Mongols, aux Finnois et aux Japonais. Les Esquimaux et les Algonquins le connaissent aussi et donnent aux mois à peu près les mêmes noms que nos *Dènè-Dindjié*. Plusieurs ont des noms d'animaux tels que l'aigle, la grenouille, l'oie, l'antilope, le poisson, le renne, etc.

Un fait singulier, c'est que le mot mois, qui se traduit aussi bien par *sa* (lune), que par *ni* ou *nan* (terre, état de la terre) en Montagnais et en Loucheux, s'appelle *mén* en Peau de Lièvre. Ce mot est une racine simple dont on peut faire une préposition en le faisant précéder de la particule indéfinie *ko; komen* signifie durant, pendant, comme *men* veut dire durée, période. Or ce mot est identique au même substantif mois en grec (μὴν) et offre beaucoup de rapport avec le mot lune en anglais (*moon*), lequel provient, dit Müller, de l'anglo saxon *môna*. Lune se dit aussi *ména* en gothique et il est du genre masculin. *Sa*, lune, offre aussi de l'analogie avec le mot chaldéen *sèra*.

Les *Dènè-Dindjié* comptent les jours d'un coucher de soleil à l'autre, parce qu'ils disent, et avec raison, que la nuit a précédé le jour. Telle était la croyance acceptée chez tous les anciens peuples, les Hébreux,

3

les Egyptiens, les Romains, les Gaulois et même parmi toutes les nations celtiques sans exception, au dire d'un auteur anglais.

Ils font commencer l'année au mois de mars avec l'équinoxe du printemps; en cela ils se trouvent d'accord avec les Hébreux, les Grecs et les Tlascaliens.

Enfin ils ont dans leur vocabulaire les noms d'un petit nombre de constellations qui leur servent à s'orienter dans leurs pénibles et fréquents voyages.

V

Un fait singulier et qui devra donner une haute idée de la douceur des *Dènè-Dindjié*, c'est que, bien qu'ils soient dépourvus de toute espèce de gouvernement, de juges et de lois, on ne rencontre maintenant chez eux aucune espèce de crimes passibles de la vindicte humaine; mais seulement les faiblesses inhérentes à notre nature. La peine du talion, le droit de représailles, cette sorte de loi de Lynch reconnue de toute justice et équité par les autres familles Peaux Rouges, n'existent pas même chez les Dènè-Dindjié. Il y a des exceptions; mais elles confirment la généralité du fait.

Les chefs que se donnent certaines tribus, ou plutôt que leur donne la Compagnie d'Hudson, n'ont absolument d'autre apanage que de régler l'ordonnance des chasses et les voyages dans les forts de traite, de pérorer du matin au soir et de faire force largesses à ceux qu'ils nomment pompeusement leur *queue*, leurs *pieds* (*s'étchélékwié*, *s'esk'énén*, *sék'èné*). En Hébreu, le même mot signifie aussi *pieds* et *gens de pieds*.

Jusqu'à ce que les sauvages connussent et pratiquassent la vraie religion (dont ils s'acquittent généralement en bons et fervents chrétiens), il y avait parmi eux trois sortes d'êtres misérables au delà de toute expression : la femme, le vieillard et l'enfant, surtout l'enfant orphelin. Si vous voulez prêter à rire, parlez d'amour conjugal aux *Dènè-Dindjié*. Ce sentiment, nous avons dû le créer et nous le voyons poindre peu à peu. Ils n'auraient jamais pu s'imaginer qu'il fût nécessaire au bonheur de l'homme, et, encore moins, utile au salut de leur âme. Se faire redouter et obéir servilement, régner en despote sur celle qu'ils nommaient leur esclave, disposer de leur progéniture comme bon leur semblait, en lui accordant ou en lui ravissant une existence dont ils se croyaient les maîtres : telle était leur idée du mariage et de ses devoirs. Ce sauvage n'aimait donc pas et aime encore fort peu. Il peut maintenant, par vertu, ne point haïr sa compagne, ne point la jeter hors de sa tente dans un moment de colère ou d'aveugle jalousie — car il est très-jaloux, — ne plus l'assommer

à coups de tête de hache, ni lui couper le nez pour s'en venger; mais l'entourer de ce respect, de cette affection, de ces attentions fraternelles qui font le bonheur de tant de peuples civilisés, il en est incapable, et sa moitié ne s'y attend nullement. Et cependant, par une contradiction singulière, si, dans une tribu, il appelle sa femme *sé"a*, mon esclave, il la nomme ailleurs dans un langage vraiment biblique *sé dèzé*, ma sœur. Ainsi, Abraham donnait ce doux nom de sœur à son épouse; ainsi le grand prêtre Jonathan écrivant au roi Ptolémée Philadelphe, saluait en même temps la reine Arsinoë, qu'il appelle la sœur du roi.

La bigamie, la polygamie et même un communisme relatif étaient choses fréquentes chez les *Dènè-Dindjié* sans qu'ils en fussent plus heureux. Ce que l'individu mâle y gagnait en libertinage et en tyrannie, la malheureuse femme, la famille et la société le perdaient entièrement. Hélas! elles y ont tout perdu, car Dieu sait combien d'années vivront encore les restes infortunés de ce peuple! La religion seule a pu reconstituer chez eux la famille, relever la femme de sa longue abjection, en lui apprenant qu'elle est douée d'une âme comme son indifférent et insensible mari. Seule elle a pu empêcher le meurtre des enfants du sexe féminin, qui bien souvent étaient voués à l'abandon ou à la dent du loup, à titre d'êtres inutiles et embarrassants. Ainsi le pratiquèrent jadis les Grecs et les Romains; ainsi en agissent encore les Malgaches et les Chinois. Cette dureté de cœur est le partage du paganisme et du matérialisme. Il y a 1800 ans saint Paul s'écriait en parlant des payens : *gentes sine affectu!*

Si l'on me demande maintenant la raison de l'asservissement de la femme, chez les Dènè-Dindjié, je serai contraint de renvoyer à l'histoire de tous les peuples, qui lui assigne, pour unique et originelle cause, la chute de la première femme et la subjection de l'homme à tous les maux et à la mort, par la faute de la femme. Les *Dènè* et les *Dindjié* n'ont pas oublié cette antique tradition que nient tant d'esprits-forts modernes.

Jusqu'à notre arrivée, les sauvages s'unirent en mariage sans aucune formalité. D'ordinaire la femme était troquée par son père contre une couverture, un fusil, ou mieux encore contre un ou deux chiens. Quand le mari dégoûté rejetait son épouse il lui reprenait tout ce qu'il lui avait donné, mais il n'avait pas le droit de demander au père offensé l'objet qui avait servi comme de sceau au marché. Toutefois, de mariage proprement dit, il n'en existait pas chez nos Indiens, car on ne peut appeler de ce nom une union à l'éprouvette, sans aucune espèce de contrat même implicite.

Nos *Dènè-Dindjié* n'avaient aucune espèce de culte ni même de reli-

gion, si on en excepte des pratiques ou prescriptions de leurs ancêtres ayant parmi eux force de loi. Un grand nombre sont excellentes parce qu'elles émanent sinon de la loi mosaïque du moins de la loi naturelle. Nous les énumérerons en traitant de l'origine de cette nation. Elles se nomment *aul"i*, *gofwen* et *chonon*.

A ces prescriptions ils joignaient ce que l'on a appelé *nagwalisme* et *todémisme* ou adoration de la bête, forme de *fétichisme* la plus abjecte et la plus matérielle qui se puisse trouver, puisqu'elle fait de l'animal un dieu ou un suppôt de la divinité, et de Dieu un animal ou un incarnation brutale. Ils appellent leurs fétiches *elkiusi*, *elloné*, *allon"on*, selon les dialectes. Ces mots, qui ont un certain rapport avec le nom de Dieu : *el*, *elloïm*, *élloï*, *élli* en hébreu, *illus* en assyrien, et *allah* en arabe, signifient également l'animal et le dieu. Nous retrouvons ici une similitude d'idée entre les *Déné* et les Grecs qui formèrent le nom de Dieu, θεὸς, du verbe courir, θεῖν; car les racines *ell*, *etl*, marquent en dènè la fluidité, le mouvement perpétuel, l'écoulement des eaux, la course des animaux et des esprits, l'éternité et l'absence de limites. Les Esclaves donnent le nom d'*elloné* à l'élan, les Peaux de lièvre au renne, les Montagnards au castor; tous, par conséquent, à l'animal par excellence dont ils se sustentent et qui devient ainsi cause efficiente de leur vie.

Le culte dit *Nagwalisme*, si on peut appliquer le nom de culte à quelques vaines pratiques, consiste : 1° à porter sur soi une relique de l'animal-génie qui s'est révélé à l'indien dans le rêve; 2° à se livrer à quelque pratique secrète dans le but de plaire à l'animal, parce que l'animal lui-même l'aura prescrite en rêve à l'individu qu'il veut bien posséder; 3° à s'abstenir avec le plus grand soin d'injurier, de traquer, de tuer et surtout de manger la chair du *nagwal* qui s'appelle alors *èté*, *ata*, *"ay*, *"a*, *"ey* selon les dialectes. C'est tout simplement le *tabou* des Polynésiens. Presque tous les sauvages, même baptisés, ont conservé de la répugnance pour leur ancien tabou. Ils ne le vénèrent plus, ils le considèrent même comme mauvais, mais ils continuent à s'en abstenir à ce titre, et nous ne les violentons pas. Le temps effacera ces craintes puériles.

Au reste le fétichisme des *Déné-Dindjié* ne diffère pas de celui des Esquimaux, des Algonquins, des Sioux, des Pieds noirs et des autres nations de l'Amérique du nord. Il s'allie, comme chez celles-ci, à des vestiges d'anciens cultes, particulièrement au sabéisme. Sous quelque rapport qu'on envisage ces peuples, on n'aperçoit que des débris et des ruines. Rien n'y est suivi, coordonné de manière à présenter en eux une société complète, ayant une autonomie propre, une religion

établie et raisonnée, une forme quelconque de gouvernement. Tout y est tronqué, mélangé, diffus et difforme.

Avec le fétichisme et malgré le fétichisme, nos *Dènè-Dindjié* ont la connaissance primordiale d'un Être bon qui se trouve placé au-dessus de tous les êtres. Il a une foule de noms que l'on trouvera dans mon dictionnaire. Le plus ordinaire, dans les trois principaux dialectes, est *Bèttsen nu-unli* (celui par qui la terre existe), *Nnutsé* (fait-terre ou créateur) et *Tit'ié* (père des hommes).

Les Peaux de Lièvre et les Loucheux disent leur dieu trine. Cette triade se compose du père, de la mère et du fils. Le père est assis au zénith, la mère au nadir, et le fils parcourt le ciel de l'un à l'autre. Un jour, en s'y promenant, il aperçut la terre; alors étant retourné vers son père, il lui dit en chantant (et ce chant est soigneusement conservé intact par les Peaux de Lièvre) : — « O mon père assis en haut, allume « donc le feu céleste, car sur cette petite île (la terre, que les sauvages « croient être une île ronde), mes beaux frères sont depuis longtemps « bien malheureux. Vois-le donc, ô mon père! Alors descends vers « nous, mon père, te dit l'homme qui fait pitié[1]. »

On a dit avec raison qu'un dieu-trine n'a pu être naturellement connu des païens[2]. Mais lorsqu'il s'y joint une tradition aussi formelle, et une foi aussi claire dans l'attente et dans la venue d'un rédempteur, il n'y a plus à hésiter : ou bien les *Dènès* ont conservé très-pure l'antique croyance, ou bien ils ont reçu la connaissance de l'Évangile à une époque que nous ignorons et qui est déjà loin, bien loin de nous. Toutefois aucun culte n'est rendu à ce créateur.

Sur la demande que je fis à ma narratrice Peau de Lièvre, la vieille jongleuse K'atchôti, si les *Dènès* avaient vu ce feu céleste et s'ils avaient ouï dire que le fils de Dieu fût descendu sur terre. « Oui, me répondit-« elle, longtemps avant la venue des blancs, ma mère me disait qu'une « étoile avait paru dans l'ouest-sud-ouest et que plusieurs de notre « nation s'y étaient transportés. Depuis ce temps-là nous nous sommes « tous séparés. Les Montagnais ont gagné dans le sud; leurs flèches « sont petites et mal faites. Les Loucheux se sont dirigés vers le nord;

1. Voici les paroles de ce chant en Peaux de Lièvre : « *Sét'a tayitay, yèta « odéyinkpon, tédi nnu yazé kke tchaëk'é k'ét'édatti lonnié kka-néunt'a. Ek'u « sép'a ni-nondja, sét'a, nendi dènè ét'unéttinén.* » Comme les anciens peuples, les tribus du bas Mackenzie ont consacré les passages les plus remarquables de leurs traditions par des formules chantées et comme stéréotypées, tant elles sont immuables.

2. Eusèbe (de Preparat. évang. liv. X, ch. I, et liv. XIII, ch. X) prouve en effet, dit Migne, que ce que dit Platon de Dieu et de son Verbe, et ce que dit Trimégiste : « *Monas genuit monadem et in se reflexit ardorem,* » ils l'ont tout emprunté de Moïse et des croyances hébraïques.

« leurs femmes sont maladroites; mais nous, nous les hommes véri-
« tables, nous sommes demeurés dans les Montagnes-Rocheuses, et il
« y a fort peu de temps que nous sommes arrivés sur les bords du
« Mackenzie. »

Ce récit, dont je garantis la véracité, m'a éloigné de mon sujet. J'y reviens.

Indépendamment de la triade créatrice et des animaux-génies ou *Elloṇé*, les Dènè-Dindjiè reconnaissent un Esprit mauvais qui porte aussi plusieurs noms. Mon dictionnaire les fournissant, sous la rubrique *démon*, je m'abstiens de les donner ici. Les plus vulgaires sont *yédariyé-slini* (puissant-mauvais); *éttsoṇé* (loutre, esprit-mauvais); *édzé* (cœur); *yat'énoṇtay* (venu du ciel, ou qui a traversé le ciel); *éttséṇi* (esprit); *"oṇné-ttsen* (rejeté, repoussé). Les Indiens en ont grand'peur et en font l'objet de leur magie noire, car ils distinguent plusieurs sortes de magie. La plus inoffensive est la curative, c'est-à-dire celle qui est employée en cas de maladie. Son nom est *elkkézin tsédjien* (on chante l'un sur l'autre). La seconde est inquisitive, et se fait dans le dessein de recouvrer les objets perdus, de savoir ce qu'est devenue une personne absente, de hâter l'arrivée des barques. On l'appelle *inkkọaṇzé*, c'est-à-dire l'ombre, la silhouette. La troisième est opérative et n'a pour but que la gloire de faire des prestiges. Les Indiens avouent qu'elle n'est qu'un jeu, et pourtant ils la nomment la médecine forte, *inkkọaṇzé tta natser* (i. e. l'ombre qui est forte). La quatrième est maléfactive. C'est le sort ou maléfice de nos sorciers du moyen âge. On l'appelle *naṇlyéli* (ce qui se jette, ce qui tombe), et *iṇkkọaṇzé dènè kkè olté* (l'ombre qui tue l'homme). Les Peaux de Lièvre et les Loucheux lui donnent le nom du démon lui-même, le déchu, le rejeté (*yat'è nontay*), ou encore celui de *thi, kfwi*, qui signifie *tête*.

Enfin, ces mêmes Indiens ont une cinquième espèce de magie appelée *ék'è-tayillé* ou *tayétliṇ* (le jeune homme bondissant ou lié). Ils la pratiquent dans le double but de se procurer un grand nombre d'animaux à la chasse et de causer la mort de leurs ennemis. A cet effet, ils lient étroitement l'un d'entre eux, le suspendent dans la loge par la tête et par les pieds et le balancent d'un côté et d'autre.

Les sorciers esquimaux et sauteux se font également lier avant de se livrer à leurs prestiges. Il paraît que de tout temps cette pratique a été en usage et que les Hébreux eux-mêmes reconnaissaient que l'Esprit, soit bon, soit mauvais, a coutume de lier ceux qu'il possède, car saint Paul, pour exprimer que l'Esprit-Saint le pousse vers la ville déicide, écrit ces paroles : « *Et nunc ecce alligatus ego Spiritu vado in Jerusalem.* » La fable nous dit aussi qu'il fallait lier Protée pour l'obliger à rendre des oracles.

Il n'y a point de religion sans prêtres. Le *fétichisme*, *nagwalisme* ou *chamanisme* des Dènè-Dindjié, comme on voudra l'appeler, bien qu'il soit le degré le plus bas, le plus abject, mais aussi le plus primitif de toutes les croyances, a également ses initiateurs. Ce sont les jongleurs ou chamans, qui se nomment *dènè inkkƥanzé*, *inkkçoné* (ombres, silhouettes); *nat'é* (rêveurs), *nako"i* (voyants); et en dindjié, *tœzjien* (magiciens, du mot *schian* magie).

Toutes leurs fonctions se réduisent à chanter et à rêver, ce qu'ont toujours fait les magiciens de tous les pays, surtout les Orientaux et tous les Sémites. Les Juifs eux-mêmes ne considèrent-ils pas le rêve comme la soixantième partie de la prophétie et comme un avis de Dieu?

Les *Dènè-Dindjié* attachent au chant accompagné du son du tambour, d'insufflations, d'attouchements et de passes une puissance magique incomparable. Les anciens, quelque doctes et civilisés qu'ils fussent, ne le croyaient-ils pas également? « *Carmina vel cœlo possunt deducere lunam* » chantait le cygne de Mantoue. (Bucol. Eglog. VIII.)

Par le chant, nos *Dènè-Dindjié* prétendent donc guérir, vaincre, charmer, tuer, prophétiser, ressusciter, converser avec les éléments et les animaux, quoique en réalité ils n'opèrent rien de tout cela et se repaissent d'illusions et d'hallucinations toute leur vie durant.

Quelque vraie qu'elle ait pu être jadis et dans son principe, la magie, il faut bien l'avouer, a beaucoup perdu de son prestige, et tout ce qu'on peut affirmer de la puissance de nos prétendus sorciers sauvages, c'est que, de leur propre aveu, ce sont des fourbes et des menteurs, qu'un simple prestidigitateur de province jetterait dans la stupéfaction.

N'importe, le *chamanisme*, tel que nous le retrouvons chez nos *Dènè-Dindjié*, existe identiquement le même parmi une foule de peuples américains et asiatiques, chez les Esquimaux, dans toute la grande famille ougro-finnoise, dans l'Indoustan, en Syrie, en Afrique, etc. A peu de divergences près, le fétichisme a été l'erreur de tous les peuples, parce qu'il a commencé dans le paradis terrestre, le jour même où l'esprit des ténèbres se fit serpent, la bête la plus vile et la plus méprisable; et où l'homme, par faiblesse pour sa femme, crut à ce faux dieu, à ce dieu-animal, à cette bête, au lieu de croire et d'obéir au seul et véritable Dieu, le Dieu pur esprit, lumière et vérité.

Que le démon continue à se manifester réellement et visiblement aux chamans; qu'il obsède même l'esprit et l'imagination de certains chretiens afin de reconquérir son empire, non-seulement nous le croyons, mais nous en avons eu des preuves évidentes. Toutefois c'est dans le rêve, dans l'exaltation d'une démence passagère, voulue et acceptée, et partant coupable, que ces manifestations ont lieu. Tout est là. L'Esprit

qui se livre à l'homme sous la forme du *fétiche*, c'est ce qu'au moyen âge on appelait *incube* ou *succube*. Il a une existence illusoire en ce sens qu'il ne s'impose que dans le songe seulement. C'est une *ombre*, une silhouette, une image, un suppôt; car *inkkρanzé* veut dire tout cela, comme le mot εἴδωλον, d'où est venu idole, idolâtre et idolâtrie, le signifie aussi. Mais cette nature fantastique du fétiche, ce caractère d'ombre, d'image reconnu par les jongleurs de toutes les nations, les Indiens n'ont pas la sottise de les nier comme le font nos matérialistes. Ils avouent que leur *todem*, leur *powakan*, leur *manitou*, leur *élloné* ne leur procure que des jouissances illusoires, tout au plus des satisfactions désavouables. Jusque-là, ils sont dans le vrai. Le mal est que non-seulement ils se prêtent à ces révélations de la bête par le songe, mais qu'ils s'attribuent même une puissance dans l'ordre physique, une sorte de divinité (*yédariyé*) et la prophétie, que le fétiche ne leur communique pas plus que l'ancien serpent ne rendit Adam clairvoyant et semblable à Dieu. Et c'est en cela qu'ils s'avouent menteurs et que leur dieu l'est en effet. C'est là en quoi consiste la différence entre la magie et la vraie religion. Tout est illusoire et mensonger dans l'une, tout est réel dans l'autre. « Les théraphins n'ont dit que des vanités, « et les devins n'ont vu que le mensonge, » disait le prophète Zacharie aux fétichistes de son temps et de son pays.

Voilà comment s'exerce sur nos Indiens la puissance magique du démon. Il arrive assez bien à ses fins en prenant l'homme par des rêves, comme l'araignée prend des mouches, avec une frêle toile, sans qu'il lui soit nécessaire de recourir à des prestiges. Qu'il réserve ces grands moyens pour des hommes d'une intelligence supérieure, soit; mais je ne l'ai jamais vu en user parmi nos sauvages. Il en vient à bout par des moyens plus simples et plus puérils. Chez les *Dènè-Dindjié*, comme chez les Phéniciens, il est toujours et avant tout *Béelzébub*, c'est-à-dire le prince des mouches. Et c'est pourquoi l'homme est plus inexcusable de se laisser leurrer par un tel dieu et de se donner à lui. Otez ce caractère à l'esprit mauvais et il cesse d'être l'esprit menteur; et on pourrait reprocher à Dieu de ne point donner à l'homme assez d'intelligence ni de force, pour distinguer et repousser des instigations qui outrepasseraient l'humaine nature. S'il peut produire quelques effets physiques, tout au plus, par des efforts extraordinaires et avec la permission de Dieu, peut-il singer les œuvres du Créateur? Voyez la différence qui existe entre la pensée toute puissante, sublime et créatrice du Dieu de Moïse, de notre Dieu, et cette ridicule et puérile puissance des faux-dieux de l'Olympe de Brahma, avouée par ses prêtres eux-mêmes. Au bout d'une année et par la plus profonde méditation, faite en considérant attentivement leur nombril, ils vinrent à bout de créer... quoi? une

vache ! Les traditions de nos *Dindjié* ont plus d'esprit que les Védahs.

Dans la jonglerie maléfactive, les prétendus magiciens *Dènè* et *Dindjié* se dépouillent de leurs vêtements, entourent leur tête et toutes leurs articulations de liens et de franges en poil de porc-épic, animal très-colère, placent des cornes sur leur front, quelquefois une queue à leur dos; et, se tenant accroupis dans la posture d'un animal, ils chantent, hurlent, roulent les yeux, maudissent, commandent à leur fétiche, et se démènent d'une manière hideuse et bestiale. Les Sioux et les Algonquins en usent également de même et ornent leur front de cornes de bison. Nous pouvons croire que c'est là une vieille pratique des partisans du chamanisme, car nous voyons dans le livre des Rois, que le devin Sédécias, voulant prévaloir contre le prophète Michée devant l'impie Achab, il se fit des cornes de fer dont il surmonta sa tête. Les franges (*thal'*, *elttsay*) de nos Jongleurs n'offrent-elles pas aussi des rapports avec les *thephillins* et les *phylactères*, dont les Juifs s'entouraient la tête et les doigts avant de prier, et que Notre-Seigner leur reprochait comme une addition coupable ou puérile à la loi de Moïse?

On ferait un livre bien intéressant de l'étude approfondie des *Dènè-Dindjié*; mais nous devons nous contenter d'ébaucher chaque trait de leur caractère.

VI

Outre la blouse de peau blanche ou jaune (*"i*, *"iè*, *"ig*) à queues décorées de franges et de breloques métalliques, qui fut le costume primitif des *Dènè-Dindjié* et que portent encore les Loucheux, ceux-ci ainsi que les Peaux de Lièvre y joignent un pantalon de même matière et aussi richement orné (*kla-"i*), qui est cousu avec la chaussure. Il est porté par les femmes comme par les hommes. Les tribus plus méridionales remplacent le pantalon par les cuissards ou mitasses (*shel'*), que des jarretières retiennent aux jambes, et par un pagne oblong d'une étoffe quelconque.

La robe des femmes est très-courte et décorée d'une profusion de franges, de houppes de laine, de verroteries et de breloques sonores. La chaussure générale est le mocassin (*k'é*), ou soulier de peau molle qui emprisonne et dessine le pied comme un gant le fait de la main. Durant l'hiver, le renne, le castor et le lièvre arctique sont mis à contribution pour fournir à l'habitant du désert des vêtements aussi chauds que légers et commodes.

Le tatouage se réduit chez eux à quelques petits traits parallèles que les femmes portent sur le menton, aux commissures de la bouche ou sur les pommettes. Les hommes sont rarement tatoués, mais ils se peignent de vermillon les joues, le menton, le front et le nez. Cependant les Montagnais ont depuis longtemps abandonné tous ces singuliers usages, et se vêtissent même à l'européenne comme les tribus du Mackenzie. Les peuplades qui habitent les Montagnes-Rocheuses sont demeurées les plus sauvages; toutefois, l'usage de se percer le septum pour y porter des ornements en os est tombé en désuétude parmi elles comme chez les Loucheux et les Peaux de Lièvre. Mais les Babines et les Kollouches ont conservé cet apanage de la sauvagerie.

Le port d'une large tonsure que nous voyons passé en coutume chez les Esquimaux et, je crois, chez les Botocudos du Brésil, est aussi une mode montagnaise. Jadis, hommes et femmes partagaient leurs cheveux sur le front, pour les laisser pendre de chaque côté du visage. De nos jours, il n'y a plus que les vieillards qui ont conservé cette mode nazaréenne. Les jeunes gens se modèlent en tout, pour la coupe de leur chevelure comme pour celle de leurs habits, sur les métis franco-canadiens qui desservent les postes de commerce anglais.

Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les *Dènè-Dindjié* habitent sous des tentes de peaux d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, côniques ou demi-sphériques. Ils les nomment *nanbali*, *nonpalé*, *nivia*, *nijyè*, *ètchiédé*, suivant les dialectes. Ces loges ou *boucanières* circulaires reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des cerceaux plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus plus apathiques ou plus endurcies à la rigueur du climat, se contentent de cahuttes en branches de sapin décorées pompeusement du titre de maisons proprement dites (*kpuni kowa*).

Dans la hutte comme dans la loge, quelques menus rameaux de sapin recouverts de vieilles robes de renne, de bison ou d'élan, forment à la fois la table, l'atelier, le siége et le lit du sauvage. Il s'y assied jambes croisées et y repose sur la dure, côte-à-côte avec tous les membres de sa famille, les visiteurs, les intrus et une meute de chiens de trait, effrontés, tapageurs et gloutons. C'est sur cette terre glacée, à peine cachée par des haillons, sous ce ciel arctique dont rien ne lui dérobe la vue, qu'il est venu au monde, qu'il a préparé sa couche nuptiale et qu'il rendra son dernier soupir, sans regret et presque avec indifférence. Ainsi le sauvage jouit de la faculté de dormir toujours à la belle étoile, même dans sa maison, et d'être chez lui partout où il plante sa tente. Il ne s'inquiète ni de questions territoriales, ni de cote mobilière, ni de droits de chasse et de pêche, ni de

loyer, ni d'impôts sur les portes et fenêtres. Nul souci pour lui de payer le grand air qu'il respire, l'eau cristalline qui forme sa boisson, le bois dont il se chauffe et qu'il brûle par grands bûchers, les animaux qu'il tue et dont il se nourrit. Il va où il veut, il campe où bon lui semble, et mange quand il peut, mais toujours de bon appétit. En somme, lorsqu'il a des principes religieux pour le consoler dans ses peines, et de la morale, le *Dènè* est l'être le plus heureux qui soit sous le soleil, parce qu'il n'a aucune attache sur terre. Toute sa fortune consiste dans une tente, un fusil, un chaudron, un gobelet et un traîneau pour transporter son ménage. Vous ne l'entendrez jamais se plaindre que le sol est pour son dos une couche trop dure, que le climat du cercle polaire est trop rigoureux, que son long hiver de neuf mois est intolérable, que son pays est stérile, sa nourriture trop frugale et trop monotone. Il n'est point de nabab plus fortuné que lui. Ne le plaignez pas car vous l'humilieriez singulièrement. Il se redresserait avec fierté et vous jetterait ces paroles sanglantes : « Mon « beau-frère, je ne suis pas si malheureux que toi. Songe que c'est « moi qui chasse pour toi et qui pourvois à ta subsistance. »

La femme sauvage n'a pas plus de sensiblerie que son mari. Féconde comme une Irlandaise, patiente comme une esclave, elle travaille jusqu'au dernier moment de son terme et met au jour son fruit où que ce soit qu'elle se trouve, sans le secours d'aucun aide, sans cris, sans défaillances. Elle donne elle-même au nouveau-né les premiers soins que son état exige, puis elle l'allaitera pendant trois ou quatre ans, sans que sa sollicitude de nourrice l'empêche de vaquer aux soins du ménage, de tanner les peaux, de préparer les fourrures, de désosser et de boucaner la venaison, de piler les os pour en extraire la moëlle, de coudre, de laver et de raccommoder sans cesse.

Le lavage est une importation toute récente et européenne. Le *Dènè* et le *Dindjié* ne se lavaient jamais autrefois ; mais ils se nettoyaient les mains et le visage avec de la graisse ou avec un morceau de chair de poisson, ce qui vaut encore mieux. Aujourd'hui même, ils portent une chemise, quand ils en ont, jusqu'à ce qu'elle tombe en pièces ; et lorsqu'ils veulent s'endimancher, ils en mettent deux ou trois pardessus la sale, sans prendre le soin de tirer celle-ci. La vermine les dévore autant que la saleté les couvre. C'est là une plaie qu'il nous sera difficile de guérir.

Le sauvage est positif en toutes choses, sauf en ce qui a trait au monde invisible et à l'existence à venir. Pour cela, comme nous l'avons vu, l'infidèle se repaît de fantômes. Quant à la poésie, il en ignore et le nom et la chose. S'il est admirateur de la belle nature, c'est ce que je n'oserais certifier, car j'en ai rarement vu s'extasier sur la

beauté d'un paysage; mais avant toute chose, il pense à vivre commodément, et choisit d'ordinaire, pour y planter sa tente, un lieu où l'eau et le bois mort abondent. Ce ne peut être naturellement un site enchanteur. Si le bois sec devient rare, l'Indien n'hésite pas un instant, il sacrifie la beauté à la nécessité en mettant le feu à la forêt. L'incendie gagnera du terrain, il ravagera la contrée sur un parcours de plusieurs lieues. Peu lui importe. « Quel beau pays ! s'écriera-t-il quelques an« nées après, on le traverse sans que les branches vous crèvent les « yeux, et nous y avons de quoi nous chauffer pendant longtemps. »

Les animaux qui forment la nourriture de nos *Dènè-Dindjié* sont le renne des déserts, le grand renne des bois ou caribou, l'orignal ou élan d'Amérique, le bison, le bœuf musqué ou ovibos, l'argali ou antilochèvre des Montagnes-Rocheuses, le bighorn ou mouflon des montagnes, le castor et l'ondatra ou rat-musqué. On voit que la liste est bien fournie.

Ils chassent le renne de plusieurs manières : à courre, c'est-à-dire en le poursuivant à pied et à la raquette dans la neige, sur les grands lacs, dans les bois et les steppes ; au lacet dont ils garnissent de vastes enceintes palissadées vers lesquelles ils pourchassent cet animal au pied léger, lequel vit toujours par grands troupeaux. Ce mode de chasse est identique à celui que les Cris et les Assiniboines emploient pour capturer le bison ou buffalo, et les *Yakamas* de la Colombie britannique pour forcer le chevreuil. Certaines peuplades africaines le mettent aussi en usage pour se rendre maîtres de l'antilope et du zèbre, d'après le grand voyageur Liwingstone. L'esprit inventif de l'homme lui suscite de partout les mêmes moyens pour parvenir aux mêmes fins.

En été et en automme, les *Dènè-Dindjié* guettent le renne à certains détroits que l'animal a l'habitude de traverser en bandes, dans ses migrations périodiques de l'Océan glacial à l'intérieur, et *vice-versâ*. Lorsqu'un troupeau s'est jeté à la nage, il est aussitôt entouré et massacré par tous les bras et par toutes les mains, voire même par celles des enfants et des femmes. C'est une boucherie qui jette l'abondance dans une tribu pour plus d'un mois. Mais que de gaspillages ont lieu dans ces occasions opimes ! Les Dènè nomment le renne *étié*, *èthen*, *èkfweṇ*, c'est-à-dire viande, nourriture, pâture.

Le mouton et la chèvre se chassent à l'affût, et il en de même du castor et de l'orignal. Ces deux derniers animaux ont l'oreille si délicate, et ils sont si rusés que l'Indien a besoin de toute son adresse pour ne pas leur donner l'alarme. Un castor et un élan manqués sont ordinairement perdus pour le chasseur.

Celui-ci dépèce lui-même les animaux qu'il a tués, à moins qu'ils

ne se trouvent en trop grand nombre ; mais c'est ordinairement à la femme et aux enfants qu'est dévolu le soin de venir chercher en traîneau, pour les conduire au camp, les grasses dépouilles des rois de la forêt. Ce n'est que justice. Pendant l'absence du père de famille, ses fils, s'ils sont trop jeunes pour chasser, ne seront cependant pas demeurés inactifs. Ils auront creusé avec grand labeur et pendant une journée, des puits dans une croûte de glace de trois à neuf pieds d'épaisseur, afin d'y tendre des filets ou des lignes de pêche. Ou bien ils seront allés disposer dans les bois des lacets pour prendre le lapin sauvage, le ptarmigan tiqueté et la gélinotte blanche comme la neige ; ils y auront fabriqué des trappes à martres, à renards ou à gloutons, dont les dépouilles, troquées dans les postes de commerce de la riche compagnie d'Hudson, procureront à l'habitant du désert des armes, des munitions, du fil à rets, des ustensiles et des vêtements.

Nul n'est oisif dans cette pauvre et froide demeure du *Dènè*, sauf le chasseur lui-même, quand il rentre de sa pénible tournée, si elle a été fructueuse. Il a fait son devoir, et maintenant il se dédommage par le repos, le sommeil et une nourriture substantielle, d'un jeûne et d'une marche forcés de plusieurs jours, dans une contrée dépourvue de sentiers et ensevelie neuf mois durant sous la glace et les frimas.

L'abondance règne-t-elle au logis, notre homme passe son temps dans sa hutte, mangeant, fumant et dormant tour à tour, jusqu'à ce que, les provisions étant épuisées, la faim le force à se mettre de nouveau en quête de sa subsistance. Mais il arrive bien souvent que les pistes manquent, que le poisson fuit les rets, que les lièvres mangent les lacets destinés à les étrangler, que d'autres causes réduisent à la famine l'imprévoyant sauvage. Qui de nous ne se croirait perdu dans une telle extrémité et au milieu de ces neiges ? L'Indien, lui, ne s'en effraye pas ; il ira gratter les rochers, y ramassera un lichen noir et recoquillé, du genre *Gyrophora*, et, avec ce cryptogame bouilli, procurera à ses enfants une gélatine douce et nourrissante. J'ai nommé le *thé-tsiṇ* ou *tripe de roche*. S'il est trop paresseux pour se donner tant de mouvements, il fera râcler les peaux de sa tente, ou la robe de cuir de sa femme, dont il tirera une autre gélatine nommée *elt'aṇl'-tsiṇ* qui prolongera sa vie. Rien ne l'épouvante, car il est blasé sur le danger à force de jouer sans cesse avec la mort.

Les Indiens ne consomment jamais tout le produit de leurs chasses ; les flancs et les croupes des animaux tués sont désossés, découpés, exposés à la fumée sur un *boucan*, puis séchés au soleil, si on est en été. C'est ce qu'on appelle de la viande boucanée (*ékp̨ané*). Elle est sèche, cassante et se mange aussi bien crue que cuite. Cette viande

ainsi préparée est attachée par paquets de cinq *pelus*[1], et troquée dans les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson, contre des munitions de chasse et du tabac. La langue, la graisse et les nerfs des animaux tués à la chasse sont égalements des objets de commerce. Mais les sauvages ne peuvent se procurer des vêtements et des colifichets de toute sorte que par l'échange des pelleteries; et c'est pourquoi aux fonctions de chasseur et de pêcheur, l'Indien ajoute aussi celle de trappeur.

La traite des fourrures nécessite de la part des *Dènè-Dindjié* des voyages fréquents vers les forts-de-traite. Ils s'y rendent par petites troupes à différentes époques, mais ils n'y affluent guère qu'au printemps et en automne, c'est-à-dire lors du départ et de l'arrivage des *barges* ou bateaux de la Compagnie d'Hudson. A ces deux époques, toutes les tribus les moins éloignées se réunissent autour de leurs forts respectifs, où elles arrivent en flotilles de pirogues (*ttsi, ella, ttşi*), ou en radeaux (*Xèdhi, Xèni, Xaon̩*). Dans les autres temps de l'année, les sauvages s'y rendent sur la glace. Les longues raquettes, dont leurs pieds sont chaussés, leurs fournissent alors le moyen de tracer, par leur empreinte dans la neige, ces sentiers (*t'un̩lu, t'in̩lu, ghé*) si longs et si tortueux qui serpentent à travers les forêts, sur les lacs congelés, dans les steppes arides, et qui sont les seules routes que possède la contrée.

Comment l'Indien peut-il se diriger au milieu de ce dédale inextricable des bois? Quelle boussole le guide? A quels poteaux reconnaît-il sa route? Voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en parcourant ces sentiers d'un pied et demi de large, qui, après avoir franchi tant d'obstacles, arrivent si droit au but. Mais le sauvage est aussi à l'aise dans la forêt que l'Européen dans sa ville natale. Il connaît chaque prairie, chaque bouquet de sapins; il a donné un nom à toutes les lagunes et à tous les ruisseaux. La direction des bancs de neige, les couches de lichen et de mousse qui recouvrent le tronc des arbres, l'inclinaison de ceux-ci, l'aire du vent, le cours des astres, voilà son compas et sa boussole. Une entaille pratiquée sur les arbres, une branche cassée, un brin de sapin planté dans la neige, voilà autant de balises qui lui montrent sa route, si le vent vient à combler les empreintes que ses raquettes ont laissées après lui.

---

1. On appelle *pelu* la peau du castor avec son poil. C'est la monnaie étalon du pays dont la valeur est de 2 shillings (2 fr. 50). On appelle *pelu-en-viande* le castor dépouillé de sa peau. Sa valeur est la moitié de l'autre qu'on nomme *pelu-en-poil*. *Pelu* est un vieux mot français, remplacé aujourd'hui par l'adjectif *velu*. (*Note de l'auteur.*)

Dans les tribus *Dènè-Dindjié* qui ont conservé l'usage antique et général aux Peaux-Rouges, les morts sont déposés *en cache* dans un coffre très-grossier et à claire-voie, fait de petits troncs d'arbres encochés, et élevé de trois à sept pieds au-dessus du sol. Les vêtements, les armes et les ustensiles du défunt sont ensevelis avec lui, à la mode tartare; son canot d'écorce est renversé sur la tombe ou bien lancé au gré du courant. Tous les objets ayant appartenu au défunt et qui ne peuvent être cachés avec lui sont sacrifiés. On les brûle, on les jette à l'eau ou bien on les suspend dans les arbres; car ils sont *eln'ári*, *étay*, c'est-à-dire anathème. Nouvelle espèce de tabou dont l'usage se retrouve mainte part ailleurs. De nos jours, ces sauvages imitent les Européens et enterrent leurs morts.

L'usage des masques, si répandu sur les deux continents américains, était d'un fréquent usage chez les *Dènè-Dindjié*, autant dans les jeux qui ont pour but d'imiter les actions des géants appelés *otchôpé*, *kfwi-dételli* (têtes rasées), *dzé-tchpó* (grands-cœurs) ou *tchi-tchpó* (grosses-têtes), que dans les funérailles où on en recouvrait la face du cadavre. Cet usage tout égyptien est entièrement tombé en désuétude. On chercherait vainement un de ces masques dans toute la vallée du Mackenzie; mais plusieurs de mes confrères en ont vu dans le territoire d'Alaska et dans la Colombie britannique.

Les *Dènè-Dindjié* surmontent les tombes de leurs morts de longues perches auxquelles sont suspendues des banderolles de diverses couleurs. Leur but secret est d'amuser l'âme du défunt et de la retenir dans la cache (*tssa*) avec le cadavre. Cet usage se retrouve en Chine, d'après le récit des voyageurs.

Dans certaines tribus, un an après la mort de quelqu'un on se réunissait autour de la cache, on l'ouvrait pour contempler une dernière fois les restes hideux et défigurés du défunt; puis, après s'être lamenté et avoir entonné le chant des morts, on festinait en silence sur la pelouse. J'ai encore vu cette pratique en honneur au grand lac des Ours et parmi les *Flancs-de-Chien*, éloignés des forts de traite et de nos résidences.

Les *Dènè-Dindjié*, comme tous les sauvages, sont très-sensibles à la musique. Leurs chants, vocalisés chez les Montagnais, accompagnés de paroles chez les Peaux de Lièvres et les Loucheux, ne sont pas dépourvus d'harmonie et de rhythme. Ils sont supérieurs aux glapissements des Cris et aux sempiternels *hè! yan, yan, hè!* des Esquimaux. Ils ont un rhythme pour l'amour, et un autre pour la guerre et la magie; un troisième pour le jeu, un quatrième pour la danse et un cinquième pour le deuil et la douleur. Nonobstant cette divergence de motifs et de sentiments, tous ces chants sont sur le mode *mineur* comme les

hymnes des Grecs. J'ai même remarqué que nos Indiens ont une très-grande difficulté à attaquer la tierce majeure. Sitôt que nous cessons de les accompagner, soit de la voix, soit d'un instrument, ils bémolisent toutes les notes et donnent aux airs les plus gais un ton des plus lamentables.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE DES DÈNÈ-DINDJIÉ

Par la comparaison que j'ai faite, dans l'avant-propos de cet ouvrage, de la langue des *Dènè-Dindjié* avec celles de peuples qui habitent le continent Asiatique, d'une part; et par les affinités que la briève esquisse qui précède a dû faire ressortir entre nos sauvages et ces mêmes peuples, d'autre part, je crois avoir donné quelques indications probables de l'origine asiatique des *Dènè-Dindjié*.

En recueillant de la bouche même de nos sauvages le récit de leurs traditions et de leurs coutumes, je n'étais guidé que par un goût naturel très-prononcé pour les études ethnologiques, spécialement pour celles qui concernent les Américains. J'étais si dépourvu de tout esprit de système, de controverse ou de contradiction, que je soutins même, il y a dix ou douze ans, l'autochthonie des Peaux-Rouges. Si j'ai dû désavouer ensuite ce que j'en dis alors, c'est que ces dix années d'expérience et de recherches consciencieuses m'ont instruit en cette matière, et ont produit en moi la conviction contraire. On peut donc recevoir avec confiance le résumé que je fais ici de toutes les preuves qui militent en faveur de l'*origine Asiatique des Dènè-Dindjié*, parce que je n'ai aucun intérêt personnel à les avancer, et qu'en ce faisant je m'expose moins à l'approbation qu'à la critique de certaines gens.

Au reste, sur ce chapitre, comme sur tous les autres que j'ai parcourus, je crois n'avoir pas à me reprocher de généraliser. Je n'assimile point les Dènè-Dindjié à tel ou tel peuple en particulier. Je me contente de mettre en relief les points de ressemblance qu'ils offrent avec plusieurs peuples asiatiques, ou dont l'Asie fut incontestablement

le berceau; laissant au lecteur le soin de juger de la convenance ou de la disconvenance de ces rapprochements.

Trois chefs concourent à établir l'origine asiatique des *Dènè-Dindjié* : 1° leur propre témoignage; 2° des légendes et des coutumes analogues soit à celles qui sont actuellement en usage dans l'Asie, soit à celles des Anciens; 3° enfin, des traditions et des observances identiques à celles des Israélites, parmi lesquelles on pourra peut-être distinguer quelques vestiges d'idées chrétiennes, probablement importées d'Asie.

I

TÉMOIGNAGE ORAL DES DÈNÈ-DINDJIÉ EN FAVEUR DE LEUR ORIGINE ASIATIQUE.

Dès l'année 1863, les Indiens Couteaux Jaunes du grand lac des Esclaves, que je questionnai relativement à leur provenance, me répondirent : « Voici tout ce que nous savons de notre origine : Au « commencement il existait un géant si grand que sa tête balayait la « voute du ciel; on l'appelait pour cette raison *Yakkè-elt'ini*. Il habi« tait dans l'ouest et nous barra l'entrée de cette terre déserte. Mais « on lui donna la chasse; il fut tué, renversé; et son cadavre étant « tombé en travers de deux terres, il s'y pétrifia et servit de pont sur « lequel eurent lieu les migrations périodiques des rennes. Sa tête est « sur notre île[1] et ses pieds sur la terre occidentale. »

J'aurais pu dès lors admettre comme un fait reconnu par ces Indiens même, la réalité d'une ancienne émigration asiatique en Amérique, par la voie du détroit de Behring ou des îles Aléoutiennes. Mais je voulais une preuve plus péremptoire, et ne trouvant pas assez convaincant ce que disent les navigateurs de l'étroitesse du canal qui sépare l'Amérique russe du Kamtstchatka, ni de l'identité des couches du terrain sur l'une et l'autre rive, d'où l'on déduit la preuve d'une rupture entre les deux continents, je n'hésitai pas à soutenir l'hypothèse de l'autochthonie des Dènès en Amérique.

Quelques années après, je lisais dans un petit ouvrage publié par Mgr l'évêque de Saint-Boniface[2], que ce vénérable prélat avait trouvé

---

1. Les Peaux-Rouges parlent toujours de la terre comme d'une île; tous les continents sont des îles pour eux.

2. *Esquisse du nord-ouest de l'Amérique*, par Mgr Al. Taché, présentement archevêque.

chez les Chippewayans du lac Athabaskaw, une tradition ayant trait à leur origine. Elle est identique à celle des Couteaux Jaunes. Je commençai donc à croire qu'il y avait plus qu'une fable puérile sous l'apologue du géant pétrifié.

Parvenu chez les Peaux de Lièvre du Cercle arctique, je trouvai qu'ils donnent aux Montagnes-Rocheuses le nom d'Épine-dorsale de la terre « *Ti-gonaṇ-kkwènè.* » Voilà encore mon géant, me disais-je. Enfin en 1874, me trouvant à sept cent lieues de là vers le sud, chez les *Thi-laṇ ottiné* (habitants du bout de la tête), qui chassent sur les bords des lacs Froid et du Cœur, sous le 54° de latitude N., j'entendis de nouveau de leur bouche, à propos de l'étymologie de leur singulier nom, la même tradition. On y ajoutait seulement cette particularité significative que lors de la chute du géant, sa tête était venue atteindre le lac Froid, tandis que ses pieds reposaient bien loin dans le nord-nord-ouest. Il me fut alors bien aisé de comprendre le sens de l'apologue, car ces *Dènè*, habitant au bout de la tête du géant, sont la peuplade la plus méridionale qu'il existe de cette famille Peau-Rouge sur le versant oriental des Montagnes-Rocheuses, c'est-à-dire qui soit parvenue dans le sud après avoir traversé cette cordillère.

Le géant symbolise donc le peuple *Dènè-Dindjié* tout entier, et les migrations du renne sont le flot des hordes qui se pressèrent et se succédèrent d'Asie en Amérique. Il me semble que ce n'est point là une opinion hasardée. En tout cas elle vaut mieux qu'une hypothèse. Mais elle s'étaye d'autres traditions.

Sir Alex. Mackenzie, premier explorateur européen du beau fleuve qui porte son nom, nous dit que les Chippewayans de son temps reconnaissaient être venus d'un grand continent occidental, sur lequel ils avaient toujours conservé une marche de l'ouest à l'est; qu'ils prétendaient avoir habité en esclavage au milieu d'une nation très-méchante; que pour se soustraire à son joug ils avaient dû traverser un lac fort long et fort étroit, très-plat et parsemé d'îles; qu'ils le longèrent durant l'hiver et abordèrent à une rivière, sur les bords de laquelle ils trouvèrent un métal brillant (la rivière du Cuivre); mais qu'ensuite ce métal s'enfonça à six pieds sous terre en punition d'un crime [1].

Je n'ai connu cette relation du chevalier Mackenzie que longtemps après avoir recueilli les traditions des Peaux de Lièvre et des Loucheux, qui concordent en tout avec elle. Mais les Chippewayans ou Montagnais, par l'effet de leurs occupations distrayantes, des idées nouvellement acquises et d'un plus long contact avec les blancs, ont

1. *A journey from Montreal to the Glacial and Pacific Océans,* by sir Alex. Mackenzie. London, 1789-93.

perdu complètement le souvenir de ces faits, mieux conservés par les tribus plus voisines du détroit. Il ne leur reste que l'apologue du géant, qui en est comme le résumé.

Sir John Franklin [1] en dit plus encore que Mackenzie, car il assure que de son temps (1820), les tribus des Montagnes-Rocheuses qui fréquentent le fort des Liards, disaient être venues par eau, d'une contrée verdoyante et occidentale, où il y avait abondance de gros fruits, des arbres singuliers et beaucoup d'animaux, dont l'un, semblable à l'homme, grimaçait et se perchait sur les arbres. Je cite ces auteurs sans prendre la responsabilité de ce qu'ils avancent; toutefois je dois faire remarquer que cette connaissance du singe, qu'ont quelques-uns de nos *Dènè*, concorde parfaitement avec ce que m'en dirent en 1868 les Esquimaux du Bas-Mackenzie.

C'est chez les Peaux de Lièvre et les Loucheux que le souvenir de l'existence des *Dènè-Dindjié* sur un continent occidental, et de leur émigration en Amérique, s'est conservé le plus vivace. Voici le résumé de la tradition que j'ai recueillie de leur bouche. « Ils habitaient jadis bien loin dans l'occident, au-delà de la mer et au milieu d'une nation fort puissante, chez laquelle les magiciens avaient le pouvoir de se transformer en chiens ou en loups durant la nuit, tandis qu'ils redevenaient hommes pendant le jour. Ces ennemis avaient pris des femmes parmi les *Dènès*, mais ces créatures ne participaient en rien aux pratiques occultes de leurs maris. Eux seuls tenaient à la fois et de l'homme et du chien. Ils persécutaient les *Dènès*, à l'orient desquels s'étendait leur territoire, et des guerres incessantes avaient lieu entre les deux peuples. Ces ennemis, les Peaux de Lièvre les nomment *Kfwi-dètèlè* (têtes pelées), car ils se rasaient la tête et portaient perruque. Ils n'étaient pas plus grands que les hommes de la nation *Dènè* mais ils étaient terriblement féroces et anthropophages. Les Montagnais chez qui le souvenir de ces ennemis s'est effacé, n'en ont conservé que le nom d'*Eyounné* c'est-à-dire les fantômes. »

Les Loucheux nous les dépeignent comme très-vaillants mais immoraux et allant presque nus. A la guerre ils portaient des casques de bois, des boucliers en peau très-dure suspendus à l'épaule, et un vêtement recouvert d'écailles (cuirasses). Leurs armes, disent-ils, étaient des couteaux tranchants liés au bout d'une perche (lances).

Loucheux et Peaux de Lièvre s'accordent à dire que dans le pays qu'ils habitaient primitivement, de concert avec ces hommes sanguinaires, se trouvaient des lynx énormes (*nonta χo, na"ay*), de grands ru-

1. *Narrative of a journey to the shores of the polar sea*, by sir John Franklin B. R. N. London, 1819-22.

minants (*éti rakotchô*), des pachydermes monstrueux et invulnérables (*ti-kokρontay-tchô*), des sauriens gigantesques et ovipares (*éρé-kotsi*), des serpents d'une beauté et d'une grandeur telles que dès qu'on les avait aperçus on en était fasciné (*natuwi, gu-tuwé-tchô*) ; enfin des animaux grimaciers qui perchaient sur les arbres et qui marchaient debout comme l'homme (*kuṇ"è*).

« Telle était la position des *Dènè-Dindjié* dans ce pays, lorsque tout à coup, continue la tradition, il se fit un mouvement dans la terre; elle changea de côté en pirouettant sur elle-même. Alors leurs ennemis se trouvèrent à l'occident du même continent, tandis qu'ils se virent placés à l'orient. Ils se prirent aussitôt à fuir en se dirigeant toujours vers l'est, tandis que les *Têtes-rasées* les poursuivaient. D'abord ils habitèrent au bord d'une grande mer occidentale d'où ils passèrent sur le continent américain qu'ils trouvèrent, disent-ils, complétement désert (*ék'u tédi nènè kkè bé kkè dènè ullé*). D'étape en étape ils parvinrent en très-grand nombre jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, dans les vallées desquelles ils demeurèrent longtemps cachés, ignorant encore qu'un immense cours d'eau très-poissonneux existait par delà les monts, dans la vallée orientale. Durant cette période, qu'ils m'ont représentée comme très-pénible, à cause de leur extrême pénurie de nourriture, de la stérilité du sol, et de leur grande multitude, « quelque chose de « semblable à de très-petits morceaux de viande tombait du ciel tous « les matins, disent-ils (*yaṇè ttseṇ agwini laguṇtté bœ nétcha illé hèni « t'aṇ-dél'a*). Beaucoup de monde accourait pour ramasser cette sub- « stance, et c'est grâce à elle que nous vécûmes. Nous l'appelons *bœ « ttassi yaṇ tta-ellay* (une sorte de petite chose pleine de viande), parce « qu'il n'en tombait qu'une mesure pour chacun (*inl'ègé bétta-cllay la « zoṇ dènè ρa t'a-nadeṇwè*). »

« A cette époque, continue le récit de mes Peaux de Lièvre, nous ne « formions qu'une nation. Loucheux, Montagnais, Castors, etc., vi- « vaient tous ensemble. Ceci est dans un passé bien éloigné. Alors « tout à coup dans la direction du sud-ouest on découvrit une étoile « brûlante et flamboyante (*fweṇ llèrè kollé*). D'abord on s'épouvanta, « puis on se rappela le chant et la tradition des Anciens [1]. Un « jeune homme voulut aller vers l'étoile. Plusieurs d'entre nous le « suivirent aussi. Nous ne les revîmes plus. Alors tous les *Dènè* « se séparèrent et chaque tribu s'en fut de son côté, parce qu'ils « étaient mauvais. Mais quant à nous, qui sommes de bonnes gens, « nous demeurâmes dans la montagne. C'est pour cela qu'on dit en-

1. J'ai cité l'un et l'autre à la page 37.

« core d'un brave homme, par manière de proverbe : *tchin-t'a-gottinè* « *yadintté* : il pratique les observances comme un habitant des « bois [1]. »

« Un jour un vieillard nommé *Tchanè zèlè* (le vieux chauve), entreprit un voyage dans l'est et parvint jusqu'au bord d'un grand cours d'eau, qui fut nommé *Naotcha* (terre ou rive géante) [2]. Il y tendit un filet, y prit une quantité de poissons et s'en retourna tout joyeux pour raconter sa découverte à ses compatriotes. Un grand nombre d'entre nous se rendit alors sur les bords du fleuve et s'enfonça même dans les déserts qui bordent le grand lac des Ours et la mer Glaciale. Mais les autres demeurèrent dans les Montagnes-Rocheuses. »

« Ce même *Tchanè zèlè* fit une autre découverte. Le long de la rivière *L'é-kota-la-délin*, affluent du Mackenzie, il aperçut une substance dure et rouge, semblable à la fiente de l'ours noir frugivore; c'est pourquoi il l'appela *sa-tsonnè* (fumées d'ours). » C'était du fer oligiste. Jusqu'alors les *Dènè* s'étaient servis d'armes et d'outils de pierre; toutefois ils devaient connaître le métal, car leur tradition dit que jusqu'à la trouvaille du vieillard, ils n'en avaient point vu sur le nouveau continent. De ce fer ils se fabriquèrent des aiguillettes ou alènes de la longueur du petit doigt, qu'ils vendaient pour dix peaux d'orignal aux *Esba-t'a-ottinè* de la rivière des Liards.

« Enfin, longtemps, après les Européens arrivèrent et les tirèrent de l'extrême misère où ils se trouvaient. » Tel est le sommaire du récit des Peaux de Lièvre relativement à leur origine.

Dans cette tradition nous ne voyons pas le moindre fait fabuleux, à l'exception de la nature semi-canine, semi-humaine des *Têtes-pelées*. C'est de l'histoire toute pure, voire même le fait de cette viande miraculeuse, qui pourrait bien être une réminiscence traditionnelle de la *manne*.

Maintenant voici le même récit présenté sous forme d'apologue et accompagné de chant, sans doute afin que le souvenir s'en gravât mieux dans la mémoire des enfants. Tous les peuples anciens en ont agi de la sorte. Cette méthode a du bon. Malheureusement lorsque le fait historique tombe dans l'oubli et qu'il ne reste plus que des paraboles et des chants, il n'est pas facile d'en tirer des inductions irréfragables.

---

1. Cette épithète de *Tchin-t'a-gottinè* est le nom même que se donnent certaines tribus Kollouches de la Colombie britannique, les *Tchin-kki-ttanè*. Nous avons dans cette étymologie la confirmation de la partie de ce récit qui concerne la marche des Peaux de Lièvre de l'ouest à l'est. (*N. de l'aut.*)

2. Nom *dénè* du fleuve Mackenzie.

« Le castor et le porc-épic demeuraient jadis bien loin dans l'ouest, « de l'autre côté du fleuve et des montagnes. Or, le castor, animal « aquatique et qui par conséquent sait nager, traversa la mer à la « nage et vint camper de ce côté, au bord de l'eau. Cette grosse mon- « tagne que l'on nomme *tsa-χô-épèli* (le gros castor nageur) fut son « logis. C'est là qu'il demeura.

« Mais sur la rive occidentale le porc-épic pleurait après le castor, « car il s'ennuyait loin de lui. *Mè né nèné ttsen ni-awotté, s'uré!* (Puissé- « je dans ton pays aborder par eau, ô ma sœur!) répétait-il en pleu- « rant. Mais il ne savait pas nager comme sa sœur Castor.

« De son côté, Castor, sa sœur, pleurait sans cesse sur la rive orien- « tale en chantant :

« *Ta nné yé wôttèri yénéfwéné,*	(Et moi, en cet autre lieu où fut ma demeure,)
« *S'uré, mé "anna s'ak'élé!*	(O ma sœur, puisses-tu me reconduire par terre!)

« D'abord ils demeuraient ensemble et puis il se forma de l'eau « entre eux, un grand lac peut-être, un fleuve peut-être, nous l'igno- « rons; alors tout à coup il s'étendit comme une mer entre les deux « sœurs, il n'y eut plus de passage possible, et c'est pourquoi le porc- « épic sur la terre occidentale, et le castor sur la rive orientale de- « meurèrent à se désoler. »

Je me permettrai de revenir sur la tradition des Peaux de Lièvre qui attribue aux *Têtes-rasées* le pouvoir de se métamorphoser en chiens. Elle concorde avec une autre croyance de ces mêmes *Dènè* en une nation d'hommes-chiens qui habiterait dans le nord-ouest, sur le continent Asiatique. Les Loucheux, les Flancs-de-chien et les Esclaves la partagent également. Ils nomment ce peuple *Tl'in-ak'éni, l'èn-akfœy*, ce qui veut dire à la fois Pieds de chien et Fils de chien; et prétendent que les hommes y ont l'arrière-train d'un chien enté sur un torse humain, mais que leurs femmes, qui sont fort belles, sont conformées comme les créatures ordinaires; toutefois leurs enfants mâles ressemblent à leurs pères. Ils ont les aptitudes et les mœurs grossières de la gent canine, rôdent de nuit comme les chiens sauvages et habitent une contrée silencieuse sur laquelle planent des ténèbres épaisses. L'histoire de « l'homme qui a voyagé parmi les *Tl'in-ak'éni* ou *BéoniXon-gottiné* (ceux qui habitent dans les ténèbres) », est très-connue dans tout le Bas-Mackenzie ainsi qu'au grand lac des Ours. Il est même une tribu, celle des *Plats-côtés de chien* ou Flancs-de-chien, qui se trouve comme stigmatisée parmi les *Dènè*, par la communauté d'origine que lui prê

tent les Peaux de Lièvre et les Couteaux Jaunes avec les Hommes-chiens. A leur dire, cette tribu serait une peuplade métisse qui proviendrait de l'union monstrueuse d'une femme *Dènè* avec un homme-chien.

Le voyageur Samuel Hearne, le premier Européen qui ait pénétré sur le territoire des *Dènè* par la baie d'Hudson, rapporte que la tradition des *Dènè* de Churchill (baie d'Hudson), les fait descendre d'une femme créée seule dans la compagnie d'un jeune homme-chien. Après qu'elle eût eu des rapports avec lui, le grand génie qui balaye le ciel de sa tête (*Yakkè- elt'ini*, déjà nommé,) tua le chien, en dispersa les membres et en créa tout ce qui a vie sur terre, qu'il donna pour nourriture à la femme et à ses enfants [1].

Cette croyance presque générale chez les tribus *Dènè* est, à mon avis, un indice très-plausible que cette famille est le produit du mélange de deux nations ennemies entre elles; car nous voyons que les fils, nés de cette union forcée et tyrannique, ont été élevés par leurs mères dans la haine de leurs ancêtres paternels, qu'elles comparent au chien, l'animal le plus vil et le plus méprisable aux yeux des *Dènè*. C'est pour échapper à cette nation impie et sans doute immorale qu'ils quittèrent le pays dans lequel ils vivaient en esclavage et abordèrent en Amérique.

La tristesse de la région ténébreuse sise au nord-ouest, ils la connaîtraient donc pour l'avoir expérimentée. Elle conviendrait aux steppes des peuplades tartares de la haute Asie; et les rapports frappants que l'on a observés entre les Américains du nord et les tribus asiatiques auraient une confirmation dans l'apologue des deux sœurs, symbolisées par le porc-épic et le castor, séparés fortuitement par une mer et mis dans l'impossibilité de se rejoindre désormais. Les anciens connaissaient la mélancolie de ces régions hyperboréennes, et Virgile les dépeignait aussi comme ensevelies dans une éternelle nuit :

« Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox,
« Semper et obtenta densantur nocte tenebræ. »
(*Georg.*, ch. I, v. 245).

Mais une chose bien faite pour dérouter les ethnologues qui admettent l'autochthonie des Américains, c'est que cette croyance en un peu-

1. *A journey from Prince of Walles fort to the Northern Ocean*. London, 1769-1772.

ple semi-homme semi-chien, se trouve répandue en Arabie, en Egypte, en Abyssinie, en Chine et en Tartarie.

Ce n'a pas été sans le plus grand étonnement que j'ai retrouvé dernièrement, dans un auteur américain qui est demeuré trois ans en Éthiopie, des détails presque identiques à ceux que me fournirent les *Dènè* du Mackenzie. D'après ce voyageur [1], la croyance en une nation d'hommes-chiens est répandue depuis l'Egypte jusqu'au Nil blanc, y compris l'Abyssinie et le Kordofan. Il dit même qu'elle est connue en Arabie, d'*où elle dérive probablement*. Ceci est à noter. Les Abyssiniens nomment ce peuple *Béni-Kelb* (fils de chiens). Ils assurent que les mâles sont à moitié chiens, tandis que les femelles sont de belles créatures humaines, mais très-portées à la lasciveté, et ayant beaucoup d'inclination à captiver les voyageurs. Cette particularité est également relatée dans les traditions *Dènè-Dindjié*. Le même auteur nous dit qu'il existe en Abyssinie une grande variété de versions, touchant le pays habité par cette singulière race. Les uns désignent le *Fertit*, au sud du Darfour, comme la patrie des hommes-chiens; les autres la placent au sud-ouest de l'Abyssinie, tandis que d'autres enfin indiquent le centre de l'Afrique comme le séjour de ces monstres. Voilà ce que dit M. Parkyns.

On pourrait donc être tenté de croire que les *Dènè-Dindjié* tirent leur origine des régions qui avoisinent l'Arabie ou l'Egypte, et qu'ils en ont rapporté cette singulière croyance, si on ne la trouvait également répandue en Chine, en Tartarie et au Thibet, au dire d'autres voyageurs. La seule différence qui existe entre toutes ces légendes, c'est que les Chinois placent au nord-est et au-delà des mers cette race fantastique que nos *Dènè-Dindjié* disent habiter le nord-ouest. Néanmoins, nous pouvons suivre dans sa marche cette bizarre tradition, depuis l'Arabie ou l'Egypte, jusque dans l'Amérique du nord, à travers l'Asie centrale et le Céleste Empire. Qui sait même si cette croyance ne fut pas transportée dans toutes ces contrées par les hordes tartares. On sait, en effet, que les Scythes ou Mogols, nation nomade, mais fort nombreuse et dont la puissance menaça et fit trembler l'Europe, séjournèrent longtemps dans les steppes de la mer Caspienne, qu'ils eurent de fréquents rapports avec les Sarrazins ou Arabes, les Syriens, les Ismaéliens de Perse ou Assassins, les Grecs et les Egyptiens. On n'ignore pas que, sous la conduite de *Koublaï-Khan*, ils conquirent au XIIe siècle l'empire chinois, le Pégu, la Birmanie, la Corée, après avoir balayé toute l'Asie; que leur chef, devenu le premier em-

---

1. *Life in Abyssinia*, by M. Mansfield Parkyns, 1854, t. II, p. 236,

pereur tartare de la Chine, fut le monarque le plus puissant du monde, et qu'il vit sous son sceptre tout le continent asiatique, depuis et y compris les steppes de la Russie jusqu'aux limites orientales du Kamstchatka, sans compter les îles de la Sonde. Enfin on connaît le sort de la flotte qu'il envoya à la conquête du Japon, et l'hypothèse qui a été émise du peuplement d'une partie de l'Amérique par les naufragés de cette expédition navale. Cette opinion revêt un certain caractère de probabilité, lorsqu'on se rappelle que la nation mongole avait reçu la foi chrétienne du temps de saint Louis, que son empereur avait auprès de lui des missionnaires catholiques, et qu'elle comptait, parmi les divers peuples qu'elle s'était assimilés, des Juifs, des Musulmans et des Bouddhistes.

Il n'est donc pas étonnant que le baron De Hammer et le savant Klaproth lui-même, aient retrouvé dans l'empire chinois les principaux traits des physionomies assyrienne, chaldéenne et même égyptienne, unis aux types tartare et chinois,

Eh bien, c'est justement ce que nous observons parmi nos *Dènè-Dindjié*, et de plus le type Loucheux offre une grande ressemblance avec le type Hindou.

Enfin je trouve deux nouveaux traits de la conformité et de l'unité d'origine de la fable des hommes-chiens, en quelque contrée qu'on la rencontre, en ce que les *Dènè-Dindjié*, lorsqu'ils parlent de cette race sans se servir de paraboles ou apologues, la représentent comme se rasant la tête et portant de faux cheveux, fait qui convient aussi bien aux Egyptiens qu'aux Arabes, aux Assyriens et aux Chinois. De plus, nous trouvons au Japon un dieu-chien, *Canon*, (dont le nom offre en même temps une grande analogie avec le mot *canis*), comme il existait en Egypte le dieu-chien *Anubis*.

Nous avons entendu le témoignage oral des *Dènè-Dindjié* touchant le point de l'espace et le continent d'où ils ont émigré en Amérique. Le premier est l'ouest, l'autre l'Asie. Comparons maintenant leurs usages et leurs traditions aux coutumes et aux croyances des peuples Asiatiques et des Anciens.

II

LÉGENDES ET COUTUMES DES DÈNÈ-DINDJIÉ ANALOGUES A CELLES DES ASIATIQUES ET DES ANCIENS.

Plusieurs de ces coutumes et de ces croyances ressortent de la peinture descriptive que nous avons déjà faite des *Dènè-Dindjié*. Mais nous

allons accumuler ici toutes les corrélations que nous avons pu rencontrer entre les *Dènè-Dindjié* et les peuples de l'Asie anciens ou modernes. Nous ferons donc observer que, dans un grand nombre de tribus, l'antique foi à la métempsychose et à la migration des âmes est profondément enracinée. Ce sont ordinairement les petits enfants naissant avec une ou deux dents, fait assez commun parmi les *Dènè*, qui passent pour ressuscités ou réincarnés. Il en est de même de ceux qui viennent au monde peu après le trépas de quelqu'un. Le témoignage de Hearne confirme mon assertion. J'ai eu bien du mal pour dissuader les Peaux de Lièvre de cette superstition, et je doute d'y avoir réussi. Je n'ai pu chasser de l'esprit d'une jeune fille la persuasion où elle était d'avoir vécu, antérieurement à sa naissance, sous un nom et avec des traits autres que ceux que je lui connaissais; ni empêcher une vieille femme de revendiquer la propriété de l'enfant de sa voisine, sous le spécieux prétexte qu'elle reconnaissait en lui l'âme émigrée de son fils décédé. J'ai connaissance de plusieurs cas semblables.

Les Hurons partageaient la même croyance. D'après Malte-Brun, ils enterraient les petits enfants au bord des sentiers, afin que les femmes qui passeraient par là pussent recevoir leurs âmes et les mettre de nouveau au monde. Cette faculté de se réincarner, les *Dènè-Dindjié* l'appliquent également aux animaux. J'ai connu une malheureuse mère qui se désolait, parce qu'une sorcière de profession lui assurait qu'elle avait vu son fils mort se promenant sur le rivage sous la forme d'un ours. Il est rare qu'après le trépas de quelque sauvage marquant, ses compagnons n'affirment l'avoir vu métamorphosé en caribou à deux pattes, en ours ou en élan. — Or, cette doctrine vieille comme le monde, partagée par les Celtes comme par les Egyptiens, et qui fut importée jusqu'aux extrémités de l'Asie par le philosophe *Lao-Tsé*, à son retour de la terre des Pharaons, comment est-elle parvenue en Amérique si ce n'est par l'Asie?

Les Peaux de Lièvre et les Loucheux conçoivent pour le bœuf musqué une sorte de respect et de crainte révérencieuse. Ils prétendent, avec les Hindoux, que la bouse de vache est une médecine qui rend voyant et invulnérable. Un de leurs héros, dont l'histoire offre les plus grands rapprochements avec celle de Moïse, est nommé *Etsiégé* (bouse de vache), parce qu'étant petit, il fut, disent-ils, frotté de bouse afin d'acquérir la puissance magique.

Les *Dènè* des Montagnes-Rocheuses, certains Peaux de Lièvre et les Flancs de Chien en disent autant du chien et de sa fiente. Je connais un prétendu sorcier qui ne jouit d'une immense réputation que parce que, dans ses incantations, il avale cet objet dégoûtant, que les *Dènès* considèrent comme un poison mortel.

En cas de maladie dangereuse, les Peaux de Lièvre tiraient du sang à un homme sain et le buvaient sans scrupules. J'ai vu cet usage en vigueur; dans certains cas on le pratique encore quoique à notre insu.

Nos *Dènè-Dindjié*, comme les Chinois, font entendre en signe de douleur un soufflement palatal, long et sifflant. Ils en font autant lorsqu'ils se reposent durant la marche ou pendant le travail.

Ils ont un jeu nommé *udzi* qui ressemble au *tsi-mei* des Chinois [1] et à la mourra des Italiens. Il consiste à deviner dans quelle main le partner tient un objet caché. Ce jeu est également connu des Algonquins. Ils l'accompagnent de chants, de clameurs et du son du tambour.

Les Loucheux ou Dindjié se couvrent la chevelure d'argile mêlée de graisse et de duvet de canard ou de cygne, usage en honneur chez les Papouas et les Tasmaniens. A la cour de Salomon, les dandys Israélites ne se saupoudraient-ils pas la tête de poudre d'or? [2]

Jadis, dans la tribu des Peaux de Lièvre, on traitait les prisonniers de guerre à peu près comme en usaient les anciens Mexicains, les modernes Sioux, les Chinois et les Celtes. Après les avoir étendus sur le dos, on les fichait en terre au moyen d'un pieu aigu qui leur traversait le nombril, on leur ouvrait la poitrine avec un couteau de silex, et, après leur avoir arraché le cœur, on le donnait aux femmes qui, avec rage, le mâchaient tout palpitant.

Nos Indiens personnifient tous les éléments, l'eau, le feu, le vent, les rivières, etc.; ils prétendent converser avec eux par la vertu de la magie ou jonglerie, comme les païens d'autrefois.

Ils exposaient à la mort et détruisaient les enfants du sexe féminin, comme les Chinois, les Egyptiens, les Malgaches et les Arabes, parce qu'ils regardaient la naissance d'une fille comme une infortune. Ils se reconnaissaient donc le droit de vie et de mort sur leur progéniture, à l'instar des Lacédémoniens et des Romains. Ils croient encore que les astres président à la destinée des humains, et qu'il meurt un homme chaque fois qu'ils aperçoivent une étoile tombante.

D'après les *Dènè-Dindjié*, la foudre est produite par l'éclat du regard d'une sorte d'aigle monstrueux nommé *idi*, *iti*, dont les battements d'ailes forment les roulements du tonnerre. Cette croyance est partagée par les Algonquins qui appellent cet oiseau *piyèsiw*, et en font une sorte de coq de bruyère (*piyéw*). En *Dènè-Dindjié*, ce dernier oiseau se nomme également *di*, *ti*. A quelque espèce qu'appartienne l'oiseau-tonnerre de

---

1. *L'Empire chinois*, par l'abbé Huc.
2. Flavius Josèphe, *Antiquités des Hébreux*.

nos Indiens, il offre une analogie parfaite avec l'oiseau de Jupiter « *a nido devota Tonanti.* »

Les Malgaches, d'après le récit des missionnaires jésuites, partagent la même croyance, et appellent cette sorte d'aigle *Voroum baratra*. D'après d'autres missionnaires, les Mandingues nomment le dieu du tonnerre *Jéviero*. Ce mot se rapproche singulièrement du latin *Jovis*, lequel n'est qu'un dérivé du nom de Dieu en hébreu, *Jévé*, *Jéovah*. Les mots dènès *di*, *idi*, *ti*, *iti*, qui caractérisent l'oiseau-tonnerre, sont racines par rapport au nom de la lumière dans cette même langue *indi*, *inti*, ainsi qu'à celui de la chaleur, *dié*, *tié*. Or, il est assez curieux de retrouver la même racine dans le latin *dies*, jour, d'où sont dérivés les mots *deus*, dieu, *dii*, dieux; sans doute parce que la Divinité est éminemment lumière : *Et lux erat apud Deum*. N'est-ce pas dans le langage que doit se trouver toute logique, toute vérité?

Chez les *Dènè-Dindjié*, ce ne sont pas les fils qui prennent le nom de leurs parents, mais ce sont les pères et mères qui changent leur nom à la naissance de leur fils aîné, pour prendre le nom de celui-ci. Ainsi le père de *Tchèlè* se nommera *Ttchèlè-t'a*, père de *Ttchèlè*; et sa mère *Ttchèlè-mon*, mère de *Ttchèlè*. D'après l'anglais Burchardt, qui a longtemps résidé chez les Arabes, ce peuple a la même coutume. Ainsi, dit-il, le père de *Kasim* se nommera *Abu-Kasim*, le père de *Bèker* prendra le nom d'*Abu-Bèker*. Il en est de même des femmes, *Omm-Kasim*, *Omm-Bèker*.

A la mort de leurs parents, les *Dènè-Dindjié*, pour manifester leur deuil et leur douleur, coupent leur chevelure, se roulent dans la poussière, déchirent leurs vêtements et s'en dépouillent même. Jadis, dans ces occasions, ils s'incisaient la chair et allaient entièrement nus. Ainsi le pratiquent encore les Algonquins, les Arabes, descendants des Amalécites. Ainsi faisaient les Egyptiens.

Ils personnifient souvent leur triade divine sous la forme d'oiseaux gigantesques de la famille de l'aigle, père, mère et fils, qu'ils nomment *olbalé*, *orelpalé* (l'immense, le blanc, le pur), *nontèlè* et *kanédètè* (le voyageur[1]). Or nous trouvons dans le *roch*, oiseau énorme et fabuleux des Arabes, dont *nisroch*, dieu-aigle des Assyriens, a bien pu leur donner l'idée, une analogie avec ces aigles fantastiques des Dènès. Les Juifs talmudistes de Babylone croyaient aussi à un oiseau prodigieux nommé *ziz*, dont la tête atteindrait à la voûte des cieux et serait la cause des éclipses de soleil[2]. Cette dernière particularité est un rapprochement

---

1. « *Qui extendit cœlos et graditur.* » Job. IX, 8.
2. *Synagoga Judaïca.*

de plus avec le *nontèlè* des Peaux de Lièvre et l'*olbalé* des Montagnais, dont le mâle, d'après leur récit, apporte le jour en arrivant à son nid, tandis que la femelle y amène la nuit avec elle. Nous verrons plus loin que les *Dènè* prétendent qu'au commencement des temps cet aigle reposait sur l'océan, qui seul existait alors. De même les livres hébreux nous disent que l'Esprit de dieu reposait sur les eaux, et ils nomment cet esprit *Rouach Ellohim*. De là aussi a pu venir le Roch des Arabes.

Les armes de pierre des *Dènè-Dindjié* en silex, en pétrosilex, en phonolite et en kersanton, ressemblent exactement pour la forme, aux instruments des différentes périodes de pierre que renferme notre beau musée de Saint-Germain en Laye. Leurs principaux analogues se trouvent sous les rubriques Danemark, Erivan (Caucase), et Asturies (mines de cuivre del Milaño). De semblables échantillons ont été apportés des îles Aléoutiennes par l'honorable M. Alphonse Pinart.

D'après une histoire de Mahomet, écrite par un auteur Anglais, les Arabes ont une singulière légende touchant le premier couple. Ils prétendent que lorsque Adam et Eve furent rejetés du Paradis terrestre, Adam tomba sur une montagne de l'île Sorendib ou Ceylan, bien connue sous le nom de Pic d'Adam; tandis qu'Ève tomba en Arabie, au port de *Joddah*, sur les bords de la mer Rouge. Pendant deux cents ans, ils voyagèrent en pélerins autour du monde, séparés et isolés l'un de l'autre, jusqu'à ce que, en considération de tant de pénitence et de misère, Dieu leur permit de se réunir de nouveau sur le *mont Arafat* ou *Safa*, situé non loin de la Mecque et où se trouve la *Kaaba* ou tombeau d'Adam.

Or voici une allégorie Peau de Lièvre dans laquelle on trouvera de grands points de ressemblance avec la fable arabe. Tout d'abord je dois rappeler mon observation que presque toujours, dans les traditions *Dènè*, le couple primitif se compose de *deux frères*. On ne voit figurer la femme que dans les récits de certaines tribus. « Tout au commencement du monde, dans un passé très-éloigné, dit la parabole, deux frères, seuls habitants de la terre, se séparèrent lorsqu'ils n'étaient encore que petits garçons : « Voyons qui de nous deux est le plus ingambe, » se dirent-ils, et ils partirent autour du ciel, dans deux directions opposées, pour faire le tour de la terre. Lorsqu'ils se rencontrèrent de nouveau, ils étaient devenus des vieillards courbés par les ans et marchant à l'aide de béquilles. — « Mon frère aîné, dit l'un, « te souviens-tu du jour où nous nous séparâmes? » — « Oh! oui, ré- « pondit celui-ci, je voulais tout savoir, tout mettre dans l'ordre, chasser « les monstres, tuer les baleines; j'ai parcouru toute la terre, je l'ai fait « grandir; mais en retour de ma hardiesse, voilà que je me suis rendu « misérable. » — « Il en est de même de moi, répartit le second frère;

« mais attends, voici une *montagne qui surgit tout à coup*. Cette mon-
« tagne qui l'a placée ici, je me le demande? O mon frère, entrons
« dans la montagne [1] ! »

« Le cadet dit, et ayant pénétré dans la montagne, il en ressortit rajeuni. — « Je vais en faire autant, dit l'aîné. » Il entra à son tour dans la montagne et celle-ci s'étendit, s'étendit encore ; elle remplit toute la terre, et le frère aîné en ressortit plein de force et de jeunesse. C'est donc ainsi que les choses se passèrent. Au commencement, les deux frères voulurent tout faire par eux-mêmes, mais ils gâtèrent tout. Enfin lorsqu'ils furent accablés de vieillesse, ils entrèrent dans la montagne, et la montagne refit les hommes, dans un passé éloigné. Voilà ce que l'on dit. » Si l'on admet que cette famille Peau Rouge a reçu anciennement, soit en Amérique soit en Asie, une teinture de la foi chrétienne, cet apologue aurait alors trait au drame accompli sur le Calvaire, montagne qui, d'après la tradition, reçut la dépouille du premier homme, comme elle garda pendant trois jours celle du second Adam, notre Rédempteur.

Les *Dènè-Dindjié* croient à l'immortalité de l'âme, à une autre vie, à un monde supérieur et à un monde inférieur. Leur séjour des âmes (*ttsintéwi-t'an* des Peaux de Lièvre, *ttsintèni-t'èt* des Loucheux) est surtout semblable à l'Hâdès des Grecs et à l'Orcus des Latins. Voyons plutôt ce qu'en dit la légende Dènè :

« Il existait jadis un magicien nommé *Nayéwèri* (celui qui crée par la pensée), dont le regard avait le pouvoir de donner la mort. Il était très-puissant et ne se servait que de la fronde pour toute arme. Un jour il tua un géant avec cet instrument en lui lançant une pierre dans le front. Cet homme pénétra vivant dans le pays des mânes (*ttsintèwi-t'an déya*) et voici comment. Un jour d'automne, comme il apercevait le gibier aquatique qui s'en retournait par grands voliers dans les terres chaudes, vers le sud-ouest, il le suivit, et il arriva avec ces oiseaux au *pied du ciel*. »

« Or dans le sud-ouest (*Inkfwin*), au pied du ciel et rez de terre, il existe un antre immense, et de cet antre sort un fleuve. A travers l'ouverture de la caverne, on pouvait apercevoir ce qui se passait en bas dans l'intérieur [2], jusqu'à la hauteur du genou. C'est vers cet antre que

1. Il faut savoir, à ce propos, que les *Dènè-Dindjié* croient que les montagnes sont creuses. *Chesh, chiw, chiè* (montagne), dont le génitif est : *yué, jyé, yi*, ont la même racine que *cho*, air ; *guyo*, gonflé ; *inyol*, yeux du pain, du fromage, etc.

2. Ceci indique que le paradis des *dènè-dindjié* est inférieur et chaud, puisque les oiseaux qui craignent le froid y émigrent en automne. Leur enfer, situé au nord-ouest, est sombre et glacé. L'un et l'autre sont, d'après leur croyance, la fidèle image de cette terre. (*Notes de l'auteur.*)

s'en retournent, à l'approche de l'hiver, les âmes des morts errantes sur la terre, le gibier émigrant et l'oiseau du tonnerre. Mais au printemps, quand les oiseaux aquatiques immigrent de nouveau dans notre pays, les mânes, les esprits (*éttsiné*), ainsi que le tonnerre nous arrivent de là en leur compagnie.

« *Nayéwéri* regarda dans l'antre. Il y aperçut des âmes qui tendaient leurs rets aux poissons du fleuve. C'était du menu frétin qu'elles y prenaient. Avec des pirogues doubles [1], les mânes visitaient leurs filets; d'autres dansaient sur le rivage. Le magicien ne put distinguer que les jambes des danseurs qui chantaient en même temps : *l'éttcha tsél'iné !* nous dormons séparés les uns des autres ! (En termes voilés, ces paroles signifient : il n'existe plus d'union matrimoniale entre nous).

« Le magicien était demeuré jusque-là en dehors de l'antre, sur les bords du fleuve et au milieu de ces âmes en peine appelées les *morts-brûlés*. Elles y vivent misérablement de fœtus morts-nés, de souris, de grenouilles, d'écureuils et de petits animaux que nous nommons *natsa"olé* (nageurs) [2]. Voilà le gibier auquel ces âmes donnent la chasse. »

« *Nayéwéri* demeura mort durant *deux jours*. Pendant *deux nuits* son corps resta gisant sur terre, et dans ce laps de temps il tua le *faon* d'un animal. Il n'en tua qu'un seul, et il lui donna le pouvoir de ressusciter sur terre le troisième jour. Voici maintenant comment il avait pu pénétrer dans l'antre : Au devant de la caverne un grand arbre s'élève; le magicien l'avait saisi et par son moyen avait sauté dans le ciel. Voilà ce qu'on dit qu'un homme fit dans un passé très-éloigné. Or cette terre du pied du ciel, on l'appelle *L'é-nèné* (l'autre terre). C'est la fin. »

Comme on le voit, l'histoire de nos Dènè ne le cède pas en merveilleux à l'Enéide et à l'Odyssée. *Nayéwéri* renouvelle le même haut fait qui illustra les Thésée et les Hercule, les Orphée et le fils d'Anchise. Mais ici nous voyons quelque chose de plus précis que dans la fable, ce sont ces deux jours et ces deux nuits que *celui qui crée par la pensée* demeura parmi les morts; c'est la mort de ce faon ou agneau qui lui

---

1. *Élla-χhé-klu-étchu* (avec des canots ou pirogues liés). Cette particularité mérite attention, car ni nos indiens, ni aucune autre nation de l'Amérique du nord, à ma connaissance, ne se servent de pirogues doubles; tandis que personne n'ignore que plusieurs peuples de l'océan indien et du grand océan en usent ordinairement. Comment la connaissance de telles embarcations se retrouve-t-elle dans les traditions de nos Dénés, sinon parce qu'ils ont dû en faire usage jadis, lorsqu'ils étaient riverains du Pacifique.

2. Je pense que ce sont des nautonectes, ou bien des dytiques, des gyrins. (*Notes de l'auteur.*)

donna le droit de ressusciter; c'est cet arbre auquel il doit l'entrée du ciel. N'aurions-nous pas de nouveau ici, sous une forme allégorique, un souvenir vague de la foi chrétienne reçue à une époque fort éloignée; ou bien faut-il n'y voir qu'un de ces mythes figuratifs et prophétiques, que l'on a rencontrés chez toutes les nations asiatiques, et qui sont évidemment un écho de la révélation primitive? De plus, par une petite addition, le mot *nayèwèri*, devenu *an-nayèwèri*, signifie *celui qui attend* ou *qui est attendu.*

Notons encore quelques traits d'identité que cette tradition *Dènè-Dindjié* offre avec les théogonies antiques. Elle exprime le nom d'âme par des mots qui sont la traduction du latin *spiritus*, esprit, souffle, ou qui ont la même racine. Comparez *èttsinè*, âme, avec *attsey*, *nilttsi*, vent; *édayiné*, *éyunnè*, âme, avec *éda"yié*, *éyu*, haleine, souffle. Elle place le paradis dènè au pôle sud, mais vers l'ouest, dans un lieu souterrain situé *au pied du ciel*, c'est-à-dire à la jonction du firmament et de la terre; tandis que leur enfer se trouve au pôle nord comme celui des Tlascaliens et des Esquimaux, Or, c'est également aux pôles que les Anciens plaçaient leurs Champs-Elysées et leur Averne.

.... « At illum (*solicet polum*)
« Sub pedibus Styx atra videt manesque profundi. »

Chez tous les peuples anciens, tels que les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs, et même chez les Latins, le Nord fut considéré comme néfaste, dit le savant M. de Charencey.

N'est-il pas curieux également de retrouver sous le cercle arctique l'antique croyance qui refusait l'entrée de l'Elysée et la privation du repos éternel aux âmes dont les corps n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture? Ici il s'agit, à la vérité, des âmes des esclaves et des prisonniers de guerre, dont les corps avaient été brûlés, et que les Dènè nommaient pour cela *Ewiè-llurè* (cadavres brûlés); mais au fond la raison est la même. Ces âmes incomplètes nous sont présentées, par la tradition dènè, comme rôdant tristement sur les bords du fleuve infernal, se nourrissant de la mort, figurée par la souris, l'écureuil, les fœtus, le crapaud, animaux réputés immondes et diaboliques chez nos indiens. Les âmes des bienheureux, au contraire, vivent de poisson, symbole de vie, et dansent, jouent ou chassent éternellement.

Comparez maintenant à la croyance Peau de Lièvre celle des anciens Hurons, que nous ont transmises les savantes et intéressantes relations des Jésuites. Les Hurons plaçaient le pays des esprits très-loin, à l'ouest de l'Amérique. Pour l'atteindre les mânes devaient traverser un fleuve et se défendre du grand chien céleste. Ils prétendaient égale-

ment que les prisonniers brûlés étaient repoussés de cet olympe et tourmentés en dehors de l'entrée, ainsi que les âmes privées de sépulture. Ils croyaient même que les âmes des bêtes s'y rendaient comme celles des hommes. En un mot on dirait que nos Dènès hyperboréens ont calqué en tous points la croyance des Onéidas, bien que les deux peuples soient si distincts de langue et de coutumes ; et que les uns et les autres ont appris par cœur le VI[e] livre de l'Enéide.

Les Idaans ou Bornaisiens ont une foi à peu près identique, d'après Beechey, déjà cité. En présence de ces corrélations frappantes que devient l'autochthonie des Américains ?

Les *Dènè-Dindjié* pensent que la terre est plate, disculaire, entourée d'eau et reposant sur cet élément. Telle est aussi la persuasion des Abyssiniens qui la disent, de plus, étreinte par deux énormes boas nommé Bihéyamoth et Zérabrok [1]. Les Arabes et les Egyptiens, qui partagent la même croyance, entourent le disque terrestre d'une montagne longue et circulaire nommée *Kaf*, qui rappelle le pied-du-ciel ou *yakkè-tchiné*, *yakkètlay-tchiné* dont il est si souvent parlé dans les légendes Dènè-Dindjié. Enfin il ne faut pas oublier que les Grecs du temps d'Homère croyaient aussi la terre disculaire et entourée d'eau. On pourrait peut-être trouver quelque chose de cette idée dans l'expression du psaume CXXXV[e] « *qui firmavit terram super aquas*, » si les livres saints ne nous représentaient en cent autres endroits la terre sous la forme d'un globe. D'après nos Indiens, le firmament, semblable à une calotte demi-sphérique. reposerait sur les bords du disque terrestre, comme une cloche de cristal sur un plateau à fromage. Un étançon nommé *ya-ottcha ni'ay* soutiendrait ciel et terre, et remplacerait ainsi la tortue des Algonquins et l'éléphant des Hindoux. En plaçant ce pivot ou étai obliquement, les *Dènè-dindjié* semblent avoir eu jadis la connaissance, partagée par les Anciens, de l'inclinaison de la terre vers l'ouest :

> « Adspice convexo nutantem pondere mundum. »
> (*Eglog.*, IV).

chantait Virgile ; et encore :

> « Obliquus quâ se signorum vertent ordo.
> « Mundus ut ad Scythiam Rhipœasque arduus arcis
> « Consurgit, premitur Libyæ devexus in austro. »
> (*Géorg.*, v. 235.)

J'ai dit que Peaux de Lièvre et Loucheux font la seconde personne

---

1. *Life in Abyssinia*, déjà cité.

de leur triade divine du sexe féminin. Ces derniers la nomment *Yakkọay-ttṣièg* (femme lumière-boréale), et ils la placent au nord-est. Ce mot *yakkọay*, qui désigne la lumière polaire, l'aurore-boréale, et qui veut dire mot à mot blancheur céleste (de *ya*, ciel et *dekka*, blanc) a le plus grand rapport avec le nom de Dieu (*yakkọasta*), dans le dialecte dènè des Porteurs, ainsi qu'avec celui de bœuf musqué (*yakkọay*) dans le dialecte dènè des Flancs-de-Chien. De telle sorte que dans la même langue le même mot signifie Dieu, bœuf et lumière.

Ne pouvons-nous pas voir dans cette curiosité linguistique un rapprochement avec l'antique mythe d'Isis, de Cérès, d'Astarté ou Astaroth et de Diane ou la Lune, dans lequel le culte de la lumière lunaire, que symbolisait cette déesse aux noms multiples, se liait si intimement avec l'adoration de l'espèce bovine, dont la disposition des cornes rappelait jusqu'à un certain point le croissant lunaire? Ainsi la vache représentait Isis, comme le bœuf Apis était l'emblème d'Osiris mort.

Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit de la valeur magique que les *Dindjié*, de concert avec les Hindoux adorateurs du bœuf-zébu, attachent à la bouse du bœuf-musqué, on verra que cette coïncidence de termes pour désigner la divinité, la lumière et le bœuf, n'est peut-être pas plus fortuite, en *dènè-dindjié*, que l'union des cultes de la lumière lunaire et du bœuf ne le fut en Égypte et dans l'Hindoustan, d'où il a bien pu passer en Amérique.

On pourrait bien tirer une autre preuve en faveur de l'identité de la croyance égyptienne et de celle des habitants du Bas-Mackenzie, en ce que les Loucheux nomment *Etṣiégé*, c'est-à-dire Celui qui a été frotté de bouse de vache, la divinité mâle qu'ils disent résider dans la lune. Les Peaux de Lièvre disent aussi de ce dieu qu'il fut de son vivant sur la terre *gofweṇ tsaṇné*, c'est-à-dire taboué par la bouse. Les uns et les autres l'invoquent dans la lune à l'équinoxe du printemps et au mois qui correspond à mars-avril; or, c'est en ce même mois que les Phéniciens invoquaient Astarté, les Scandinaves *Ména*, leur dieu mâle lunaire, que les Grecs et les Romains célébraient Cérès et les Egyptiens Isis. Au mois de mars on sacrifiait à Diane ou la Lune sur le mont Aventin. Au début de la lune de mars les Druides allaient à la recherche du gui sacré. C'est en mars-avril que les Tlascaliens offraient leurs sacrifices humains, et que les Mahométans actuels font leur ramadan et les Juifs leur Pâque.

Chez les *Dènè-Dindjié* la fête de la lune a pour but d'obtenir l'heureuse issue de la chasse du renne et une grande abondance de viande; en même temps que de délivrer l'astre qu'ils disent en souffrance, et de procurer la mort de leurs ennemis. Or la fête de *Cérès* et de *Diane*

chez les Romains et celle d'Arthemis chez les Grecs, répondait au premier de ces buts. Elle se célébrait aussi au printemps.

« Atque annua magnæ
« Sacra refert Cereri lætis operatus in herbis
« Extremæ sub casum hiemalis jam verè sereus. »
(*Georg.*, v. 340.)

Et on sait qu'en Egypte, la fête printanière d'Isis n'avait d'autre but que de célébrer la délivrance d'Horus, fils du soleil, ou Osiris, et de la lune, ou Isis; d'Horus, la lumière, la cause et l'esprit.

Encore un fait caractéristique : si certains *Dènè-Dindjié* immolent un faon de renne, à l'occasion de cette fête équinoxiale, il le faut noir, comme l'indique le chant qui accompagne la cérémonie:

« *Tsiè détley endjion nèkkwènè! Aïllaha!* »

« Petit faon noir, voici tes os! Aïllaha! »

car cette fête a également un caractère funèbre et se nomme *Promenade funèbre autour des tentes* (*t'ana-èλélé-tsatéli*). De même les Arabes modernes, d'après l'Anglais Burchard, sacrifient à l'équinoxe du printemps une brebis noire en l'honneur de leurs parents morts.

Les Flancs-de-Chien et les Peaux de Lièvre croient qu'après le déluge qui fit périr tous les hommes, la terre fut repeuplée par un brochet et une loche, deux poissons carnassiers dont la forme allongée et sinueuse offre, en petit, une certaine analogie avec le crocodile et le serpent. Du ventre du brochet sortirent tous les hommes. On ne dit pas s'ils étaient armés de pied en cap comme les Mirmidons, qui naquirent des dents du serpent tué par Cadmus. Du ventre de la loche naquirent toutes les femmes. Mais leur Noë, figure de Dieu, ainsi que le corbeau, cause de leur déluge et qui symbolise le démon, furent les procréateurs de ce nouveau genre humain; leur Noë fut père des hommes et le corbeau-démon père des femmes. Telle est aussi la raison pour laquelle les *Dindjié* et les Kollouches prétendent descendre du corbeau par deux femmes; tandis que les *Dènès* reconnaissent pour père *Kunyan* ou leur Noë. Ainsi donc, l'espèce de darwinisme accusée dans cette tradition est encore supérieure à celle de l'inventeur de ce ridicule système religieux.

Je ferai remarquer à propos de cette légende, que le brochet (*ondagè*, *on-tayé* : celui qui a l'habitude de se tenir en haut, parce que ce poisson aime à prendre le soleil en dormant tout près de la surface de l'eau) offre dans son nom du rapport avec *dag-on* (le poisson illuminateur ou le poisson Eon), auquel les Syro-Phéniciens prétendaient

devoir leur science et leur origine, et qu'ils adoraient comme un dieu. Toute la différence consiste en ce que les deux membres de ces noms composés sont intervertis.

Les *Dindjiés* ou Loucheux célèbrent une fête des morts qui offre la plus grande analogie avec celle des Néo-Calédoniens, dont parle le R. P. Gagnière, mariste, dans les *Annales de la Propagation de la Foi.* Celui ou ceux qui donnent la fête amassent quantité d'objets destinés à être distribués aux invités. Puis, au milieu d'une danse finale et générale, l'amphytrion fait la répartition de ses présents en les jetant à la tête de celui qu'il veut honorer. Si le don ne convient pas à l'invité, celui-ci est en droit de le renvoyer à la tête du donataire, qui le colloque à un tiers de la même facon qu'il l'a donné et reçu.

Les *Dènè-Dindjié* font du feu au moyen de la pyrite compacte ou sulfure de fer, à l'instar des Egyptiens et des Esquimaux des îles polaires.

Avant notre arrivée, ils enterraient leurs morts aussitôt après le trépas, affectant dans cet office, comme les Juifs et les Musulmans, une grande précipitation. Ils cousaient étroitement le cadavre dans des peaux qu'ils peignaient en rouge, puis le déposaient dans les tombes que j'ai décrites ailleurs, ou bien l'ensevelissaieut debout dans le tronc creusé d'un arbre, mode africaine. Dernièrement, une de ces momies fut découverte aux environs du fort Good-Hope. Les Kollouches, qui appartiennent à la souche *Dènè-Dindjié*, brûlent leurs morts sur des bûchers, à la manière des Grecs et des Hindous, et en recueillent les cendres dans des outres qu'ils suspendent aux arbres.

Les Peaux de Lièvre pleuraient autrefois leurs parents défunts par des chants accompagnés de gémissements. Un homme qui avait perdu son frère chantait en pleurant :

« *Sé tchilé, étié né-ϙoṇ nu"a !*
« *Sé tchilé, nné na-yinta !* »

C'est-à-dire :

« Mon cadet, le renne céleste va t'attirer pour te tromper!
Mon cadet, reviens sur terre ! »

Un frère qui déplorait la mort de sa sœur chantait :

« *Ndu tchô winṇa wéliṇ ané !*
« *Sé tiézé sé zalé t'u yéwa riṇk'iṇ, ey !*
« *Sé tiézé t'atsé yaṇ yériṇ"i aḥentlé ey!* »

C'est-à-dire :

« Dans le fleuve qui contourne la grosse île
Ma sœur cadette à mon insu a bu l'onde amère, malheur!
Ma sœur cadette que méprisait le petit épervier, malheur[1] ! »

En promenant le cadavre d'un chasseur autour des tentes, dans une course précipitée, on affectait un désordre et une fuite factices, on sonnait de la crécelle et en même temps on chantait :

« *Intégétié étié dékʔalé biṇkϱa kfwi wiṇna édéwin,*
« *χhè toʔè wuṇsè, né diyey nédendi !*
« *Yeykʔa inttsè iṇkϱa yiṇfwiṇ*
« *Ttsen nawinéya eṇgu éllaninéwet?* »

C'est-à-dire :

« Dans la terre supérieure tends tes lacs aux rennes blancs,
Perce les antilochèvres de tes dards, te disent tes parents!
Pourquoi donc pour chasser l'orignal, sur cette terre
Est-tu venu, ce qui a causé ta mort? »

Mais s'ils célébraient le trépas d'un ennemi, ils variaient ainsi leur thème funèbre :

« *T'u-tchó étsellé t'u kkè étuh !*
« *T'u-tchóni bé-ϱoṇ diṇtsè nè !*
« *Kot'ié-éta néziṇ ná-dutcha tla illé!* »

« Les brumes de la mer glaciale descendent sur les eaux!
« La grande mer gémit sur son sort, hélas!
« Car l'Ennemi du pays-plat n'y retournera pas sain et sauf! »

III

TRADITIONS ET OBSERVANCES DES DÈNÈ-DINDJIÉ SE RAPPORTANT SOIT A LA LOI NATURELLE SOIT A LA LOI MOSAÏQUE.

J'ai déjà tellement outrepassé les limites que je m'étais imposées dans ces prolégomènes du dictionnaire *Dènè-Dindjié*, que je dois glisser

1. Les Hébreux étaient dans la même coutume que nos *Déné-Dindjié*, car Jérémie en maudissant Joachim, roi de Juda, au nom du Seigneur, dit : « On « ne le pleurera pas par les gémissements usités : Malheur, mon frère ! « malheur, ma sœur! Ils ne répéteront pas : malheur, Seigneur! et mal- « heur, homme illustre ! » (*Jérémie*, XXII, v. 18.) (*Note de l'auteur.*)

rapidement sur cette troisième partie de ma dissertation, qui devrait et pourrait être cependant la plus volumineuse. Je me vois nécessairement forcé de ne donner qu'une briève esquisse de quelques traditions *dènè-dindjié*, qui me paraissent se rapprocher du récit mosaïque, et j'en omets un bien plus grand nombre.

Je n'ai pas la prétention d'identifier les *Dènè-Dindjié* avec les Hébreux, ce serait de la témérité; mais le lecteur de bonne foi trouvera peut-être dans ce qui va suivre, une preuve convaincante de la vérité des révélations primitive et mosaïque, ainsi que de la force probante de la tradition; outre que c'en est une très-forte des relations que les *Dènè-Dindjié* ont eues avec l'Asie et peut-être avec les Hébreux eux-mêmes.

Cinq cents ans seulement séparaient Moïse d'Homère ; mille deux cents l'éloignaient de Socrate, de Platon et d'Aristote; de plus, ces écrivains payens avaient l'avantage d'habiter une contrée très-voisine de la Palestine et de l'Egypte, théâtre des hauts faits des Hébreux. Eh bien, on trouvera moins de rapprochements entre la doctrine de ces sages, les dogmes du Paganisme et les Saintes Écritures, qu'entre les observances et les traditions de nos *Dènè-Dindjié* et ces mêmes livres. Et cela, bien que nos Indiens soient d'obscurs et ignorants sauvages, bien qu'ils soient relégués aux extrémités de la terre, dépourvus de tout moyen graphique de transmettre leurs souvenirs, et réduits, depuis plus de trois mille ans peut-être, à la seule tradition orale de leurs ancêtres.

S'il n'y a pas dans ce seul fait un dessein et un but tout providentiels, un trait de lumière qui illuminera peut-être tout le passé et l'origine encore ténébreuse des Peaux-Rouges, alors j'avouerai que leur présence en Amérique est une véritable énigme pour moi, et je cesserai dès lors de m'en occuper.

RÉSUMÉ DES TRADITIONS MONTAGNAISES.

La tradition dés *Dènè* de Churchill nous montre au commencement des temps le grand oiseau *Idi* qui produit le tonnerre, seul vivant dans le monde et planant sur les eaux qui couvraient tout. Il descendit sur la mer, la toucha de son aile, et aussitôt la terre s'élança du fond des eaux et surnagea à leur surface L'oiseau *Idi* en fit alors sortir tous les êtres à l'exception de l'homme qui naquit du chien, comme nous

l'avons dit. C'est pourquoi les *Dènè* ont horreur de la chair de cet animal[1].

Chez ces mêmes *Mangeurs de Caribou*, de Churchill, les filles parvenues à l'âge de leur première séparation, se voilent la tête et les épaules d'un grand bonnet de paille et prennent dès lors le nom de emmes.

Au temps critique, les femmes et les jeunes filles sont séquestrées de la compagnie de l'homme ; elles ont défense de s'approcher de tout ce qui a vie ou sert de nourriture à l'homme, et même de passer par les sentiers ou sur les lacs poissonneux. Elles accouchent sans aucun secours étranger et sont ensuite séparées de leur mari pendant quarante jours.

Ces Indiens se coupent les cheveux en signe de deuil, et pleurent leurs morts accroupis. Leur deuil dure un an. Voilà ce qu'en dit Hearne.

Les traditions des *Dènè* Montagnais ou Chippewayans débutent avec l'homme. Elles le présentent unique et seul de son espèce sur terre. Il y apparaît dans la saison des fruits, c'est-à-dire en automne. Il manifeste le besoin où il est d'un aide semblable à lui, en montrant l'impossibilité où il se trouve de lacer des raquettes, après en avoir fabriqué le cadre en bois ; parce que, dit la tradition, le laçage des raquettes étant un ouvrage de femme, le premier homme ne pouvait même avoir l'idée d'une telle opération, Cette conception ne devait émaner que de la tête d'une femme. Or, une gélinotte blanche comme la neige vint au secours de l'homme. Pendant son sommeil et en six jours, elle parfit les raquettes (*"ay*), et, à la fin du sixième jour, elle se métamorphosa en femme pour devenir la compagne inséparable de l'homme. Le mot *"ay*, raquette, signifie aussi anathème, suspension, obstacle. Ce mot paraît donc avoir été choisi à dessein pour symboliser, dans cette parabole, l'état d'arrêt et de spéculation où se trouvait l'homme avant la création de la femme.

La même tradition montagnaise nous montre l'homme donnant, dès le principe du monde, des noms à tous les animaux et à tous les objets. La vie de l'homme atteignait une longévité si extraordinaire que les premiers humains, disent nos Indiens, ne purent mourir que lorsque leurs pieds vinrent à s'user par la marche et leur gosier à se trouer à force de manger.

---

1. Voyez Samuel Hearne, *A journey from Prince of Wale's fort, etc.* En parlant de l'incubation des eaux par l'Esprit de Dieu, au commencement des temps, le Talmud emploie aussi par comparaison la manière dont la colombe couve ses petits (Guérin du Rocher). (*Note de l'auteur.*)

Il exista dès le commencement une race de géants très-puissants. Un d'entre-eux qui était marié et avait un fils, plaça deux frères, seul couple alors existant, sur une terre élevée et fort belle; il leur donna des provisions de voyage et deux flèches magiques qui devaient tuer toute espèce d'animaux servant à la nourriture de l'homme. Mais il leur fit la défense expresse, sous peine des plus grands malheurs et de la mort, de ne pas toucher aux flèches qu'ils auraient décochées, pour les reprendre, car elles devaient revenir d'elles-mêmes vers la main qui les aurait lancées. Ils promirent tout; mais en dépit de leur parole et des remontrances de son aîné, le frère cadet porta la main à la flèche qu'il avait lancée contre un écureuil perché sur un arbre. Alors celle-ci l'emporta dans les airs à sa suite et causa sa perte. De malheur en malheur, il fut trompé par une femme qui le descendit dans l'aire du grand oiseau-tonnerre *Olbalé*. Celui-ci, dans sa fureur, voulait donner l'homme en pâture à son fils, mais l'aiglon eut pitié de la jeunesse de l'homme. Il le prit sous ses ailes pour le dérober à la colère de son père, auquel il déclara qu'il se précipiterait de son aire sur la terre, plutôt que de consentir à la mort de l'homme. En cette considération, *Orelpalé* le père laissa vivre ce dernier. L'aiglon lui donna quelques plumes de ses ailes, puis le prenant sur ses épaules il lui apprenait à voler. « Si tu peux faire trois fois le tour de mon aire « par tes propres forces, lui dit-il, alors tu seras apte à retourner « dans ta patrie première. » L'homme en vint à bout, aidé de l'aiglon, et il revit son pays.

Cette tradition rapportant tout au long, quoique sous la forme de l'apologue, l'histoire de la déchéance et de la réhabilitation de l'homme, nous rappelle instinctivement ce passage du *Deutéronome* qui est également pris dans un sens parabolique : « Il (Dieu) le « trouva (le peuple Hébreu) dans une terre déserte, en un lieu hor- « rible et dans une vaste solitude. Il l'entoura et l'enseigna. Il le « conserva comme la prunelle de son œil. Comme l'aigle qui provo- « que ses petits à voler et qui voltige sur eux, il le prit et le trans- « porta sur ses épaules. » (Cantique de Moïse. *Deuter.* Ch. XXXII, v. 10-11).

Avant d'être descendu chez l'aigle par la femme, l'homme avait déchiré les vêtements de celle-ci, et de son sein s'était échappée une multitude d'animaux malfaisants et rongeurs, tels que souris, belettes, écureils, martres, etc., qui se répandirent sur la terre pour le malheur de l'homme. Ceci rappelle la fable de *Pandore*. Le nom de cette femme céleste est *Dluné-tta-naltay* (sein plein de souris).

Il est à remarquer aussi que la flèche, cause occasionnelle des malheurs de l'homme, s'appelle *kkin* en Peau de Lièvre, mot qui signifie

poire ou *pomme* en montagnais; et que le nom de l'écureuil, *klié*, *kli*, *klu*, a la même racine que le nom du serpent, en loucheux, *klan*. C'est ainsi qu'en latin une légère différence distingue le nom du pommier de celui du mal.

Au commencement des temps, dit une autre tradition chippewayane, eut lieu au mois de septembre un déluge de neige. Il se changea en inondation après que la souris[1], en perçant l'outre qui contenait la chaleur, en eût déterminé l'épanchement sur la terre. Cette chaleur fit fondre en un instant toute la neige qui la couvrait jusqu'au sommet des plus hauts sapins, et elle éleva tellement le niveau des eaux que celles-ci inondèrent notre planète et s'élevèrent au-dessus des Montagnes-Rocheuses.

Un seul homme, un vieillard, qui avait prévu cette catastrophe, en avertit vainement ses concitoyens : « Nous nous sauverons sur les « montagnes. dirent-ils. » Ils y furent noyés. Lui s'était construit un grand canot et il commença à voguer, recueillant sur son passage tous les animaux qu'il rencontrait. Mais, comme il ne pouvait vivre longtemps dans cet état affreux, il fit tour à tour plonger le castor, la loutre, le rat musqué et le canard arctique, à la recherche de la terre. Ce dernier seul revint avec un peu de limon dans sa patte. Le vieillard plaça le limon à la surface des eaux, l'y étendit de son souffle et y ayant placé successivement et pendant six jours tous les animaux, il y débarqua à son tour, lorsque ce peu de limon eut pris la forme et la consistance d'une île immense.

D'autres Dènè disent que le vieillard lâcha d'abord le corbeau, qui trouvant, dans les cadavres flottants sur les eaux, de quoi se repaître ne revint plus; puis la tourterelle (*dzar*), qui revint par deux fois après avoir fait le tour de la terre. Ayant été envoyée une troisième fois, elle rentra sur le soir très-harassée et tenant dans sa patte un bourgeon verdoyant de sapin.

Il est bon de remarquer ici que la majorité des Peaux-Rouges possède la tradition du déluge universel. Les Cris et les Sauteux ont exactement la même tradition que les *Dènè*. J'ai montré ailleurs que les Esquimaux en ont une à peu près semblable. On sait que les Tlascaliens, qui croyaient la terre plate comme nos *Dènè-Dindjié*, admettaient deux catastrophes dans le monde, l'une qui serait arrivée

---

1. La souris dont le nom est *klo, glu, gluné, dluné*, selon les dialectes, (même racine que les noms du serpent et de l'écureuil, bêtes malfaisantes,) passe chez les Peaux de Lièvre pour le symbole ou le génie de la mort. La souris c'est le diable, disent les Peaux de Lièvre; et ils ne veulent pas coucher dans une maison qui en contient, parce qu'alors, elle est semblable, disent-ils, à un tombeau. Ils tuent les souris partout où ils en trouvent.

par un déluge universel du temps de *Tespi* [1] ou *Coxcox*, l'autre par le vent et les tempêtes. Nous retrouverons cette dernière croyance dans les traditions des Peaux de Lièvre et surtout des Loucheux.

Les *Dènès* Couteaux-Jaunes m'ont dit qu'ils pratiquaient jadis la confession auriculaire vis-à-vis de leurs jongleurs, lorsqu'ils étaient atteints de quelque maladie, parce qu'ils croient que le péché est la cause de nos infirmités, et que nous ne saurions guérir avant d'avoir rejeté le péché en en faisant l'aveu.

Les Montagnais croiraient pécher en mangeant d'un animal impur, tel que du chien, du corbeau, de la martre, etc.

Les Chippewayans d'Atabaskans ont conservé le souvenir d'un enfant merveilleux qui fut élevé .par une jeune fille et qui voulait les conduire dans une belle terre. Il disparut en leur promettant qu'il accourrait pour les secourir toutes les fois qu'ils l'invoqueraient.

Les Chippewayans ont pratiqué jusqu'ici la séquestration des personnes du sexe qui se trouvent dans un état critique.

Les traditions des *Dènès* Flancs-de-Chien et Esclaves racontent que ce fut un vieillard à cheveux blancs qui fit la terre, qu'il eut deux fils qu'il plaça sur la terre dans la saison des fruits, qu'il leur défendit de manger des fruits verts, et leur ordonna de manger seulement des fruits noirs. Le fils cadet ayant désobéi à son père en mangeant des fruits défendus celui-ci le chassa de sa présence, ainsi que son frère aîné et tous leurs enfants. C'est pourquoi ces Indiens disent en manière de proverbe « les pères ont mangé des fruits verts et les dents des enfants en ont été agacées. »

Ils ont la même tradition du déluge que les Montagnais. De plus, ils partagent avec les Peaux de Lièvre la croyance que jadis un jeune homme fût avalé par un un gros poisson, qui le vomit vivant au bout de trois jours.

La séparation des femmes et des filles en souffrance est poussée, chez ces sauvages, jusqu'à la cruauté. Il ne leur est pas permis d'occuper la tente maritale ou paternelle; elles sont mêmes exclues du camp et contraintes d'habiter seules, durant cette période, dans une cahute de branchages. Leur tête et leur poitrine sont cachées par un long capuchon qui ne leur permet pas d'être vues. Elles ne peuvent ni traverser ni suivre les sentiers communs, ni passer sur la piste des animaux, ni prendre place dans la pirogue de la famille. Il leur est encore moins permis de s'asseoir sur les peaux qui servent de lit aux hommes, et de se

---

1. Ce mot est parfaitement *déné*. *T'espi* veut dire je nage en Montagnais. Dans le dalecte des indiens des Montagnes-Rocheuses, *despi* ou *tespi*, signifie il nage ou le nageur. (*Note de l'auteur.*)

servir d'aucun ustensile du ménage. On leur donne à boire au moyen d'un chalumeau fait d'un os de cygne. Dans cet état, la femme prend le nom à double sens de *ttsa ttini*, qui signifie également « celle qui porte le capuchon » et « celle qui est dans le mal. » Ceci tient à la persuasion où sont nos Indiens que cette infirmité naturelle de la femme est une cause de maladie et de mort pour l'homme.

Les *Dènè-Dindjié* ne prennent leurs épouses que dans leur propre tribu ; ils ne répugnent nullement à s'allier avec leur belle-sœur ou avec leur nièce. Tout au contraire, la parenté d'une femme avec leur épouse défunte leur semble une raison suffisante pour l'épouser en secondes noces. Mais ils ont en aversion les liaisons entre autres consanguins.

Ils éprouvent la plus grande répugnance à manipuler les cadavres ou les ossements des morts, et ne se servent jamais d'aucun objet ayant appartenu à un défunt. Dès qu'une personne entre en agonie, on se hâte d'abattre la tente, de crainte que le moribond ne vienne à y mourir, ce qui la rendrait anathème, c'est-à-dire tabou.

Parmi les Esclaves et les Peaux de Lièvre, un chasseur ne dépose jamais le sang d'un animal tué à la chasse au même lieu que les membres de cet animal; mais il le ramasse dans la panse de la bête et va l'ensevelir dans la neige à quelque distance de la viande. Les Peaux de Lièvre prétendent qu'un géant bienfaisant, qui fut jadis leur protecteur, leur donna ce précepte, même pour le sang du castor.

Chez ces mêmes Indiens, ainsi que chez les Flancs-de-Chien, plusieurs personnes éprouvent du scrupule à manger du sang, de la graisse des intestins, des fœtus, et de certaines parties des animaux qu'ils tuent à la chasse. Elles ne manquent pas de nous questionner touchant la licéité de cette comestion, lorsqu'elles sont admises au saint baptême. Dans certaines tribus les femmes s'abstiennent de la chair de l'ours.

Les *Dènè-Dindjié* n'ont point de terme dans leur vocabulaire pour nommer leurs cousins et leurs cousines, soit germains soit éloignés à quelque degré que ce soit. Ils les appellent tous du nom de frères ou de sœurs. Ils sont également dépourvus du mot frère et du mot sœur en général; mais ils ont des termes spéciaux pour désigner les aînés des cadets. Les orphelins, qu'ils sont dans la coutume d'adopter, donnent le nom de père et de mère à ceux qui les ont élevés. Dans la langue *dènè*, les mots oncle et tante sont des dérivés des mots père et mère. Pour les traduire en français d'une manière littérale il faudrait inventer les néologismes *surpère* (*èt'agé*), *surmère* (*ènongé*). Ils n'ont pas de nom abstrait pour désigner le mot de parent en général ; ils emploient alors le mot frère. Mais ils possèdent un mot pour désigner leurs parents en tant qu'ancêtres, auteurs de leurs jours. Ce mot est *sé tchǫ́ę*

k'é, sè t'i kwi, sè téjyé k'é, c'est-à-dire mes gros, mes grands, mes plus élevés. Ainsi en usaient les Hébreux, témoin le cantique de Moïse : « *Interroga* majores tuos *et dicent tibi.* »

Les Chippewayans donnent à leur femme le nom de *sœur*, conjointement avec celui d'épouse.

Ils disent que la nuit a existé avant le jour, et, en conséquence, ils mesurent le temps d'un coucher du soleil à l'autre.

Les *Peaux de Lièvre* et les *Loucheux* joignent à toutes les pratiques et croyances qui précèdent, celles qui suivent :

Ils nomment leurs jongleurs *nako"i* ou Voyants, et ils les payent afin d'en obtenir qu'ils rêvent pour eux et qu'ils voient ce qu'ils doivent faire dans tel ou tel cas. Ils attribuaient à ces devins le pouvoir de délivrer du péché et des maladies, et de faire descendre l'Esprit sur terre.

Tout en reconnaissant, avec les Montagnais, le péché comme la cause de tous les maux, ils possèdent ce dicton qui a pour eux la valeur d'un aphorisme : *Etendi koëdeṇyé,* qu'on ne saurait mieux traduire que par la phrase de saint Paul : *stipendium peccati mors.* En conséquence de cette similitude, on pourrait être tenté de considérer cette dernière phrase comme une sorte d'adage qui aurait eu cours parmi les Juifs du temps du grand apôtre.

Bien que les *Dènè-Dindjié* habitent à près de neuf cents lieues au nord des contrées où se trouvent des couleuvres, il ont la connaissance du serpent, et de très-gros serpents qu'ils nomment *naduwi, natéwéri, klaṇ, it'ini.* Ils identifient tellement cet animal avec le mal, la maladie et la mort, que pour désigner un accès ou une crise aiguë d'une maladie fièvreuse ou nerveuse, ils se servent de la phrase : *nätéwédi yé nadeṇkkwé,* le serpent est tombé en lui. Ils prétendent que dans leurs incantations, leurs Voyants forçaient ces reptiles de sortir du corps des malades qui les consultaient.

Les traditions loucheuses nous montrent l'une des deux femmes du premier homme ayant des relations avec un serpent noir (*klaṇ*), dans un bourbier ou marécage. Ils nomment cette immonde créature la femme de la nuit (*ϱ'a ttṣégœ*). De ce commerce naquit, disent-ils, une race abominable que l'homme détruisit entièrement, tandis qu'il abandonna la malheureuse entichée du reptile. Mais il conserva la femme de lumière (*yakkϱay-ttṣègœ*), mère de gélinottes blanches comme la neige.

Loucheux et Peaux de Lièvre prétendent qu'il leur est défendu de manger du tendon de la jambe des animaux, parce qu'un de leurs héros trancha ce nerf à la jambe du génie du mal, *Ya-na-kfwi-odiṇza* (celui qui use le ciel de sa tête). Mais il est peu de sauvages qui respectent cette défense, comme toutes les autres prescriptions relatives au sang

et à la graisse. Les mets taboués et les animaux réputés impurs sont seuls rejetés absolument.

Les Indiens de ces deux tribus circoncisaient leurs enfants mâles quelques jours après leur naissance, à l'aide d'un morceau de silex. Ils guérissaient la blessure de la circoncision au moyen d'un mélange de graisse et de pyrite compacte pulvérisée. Je tiens ces renseignements de la bouche d'une ancienne jongleuse peau de lièvre et d'une vieille chefferesse loucheuse. Dans cette dernière tribu, on reconnaît souvent des femmes pour chefs.

Je tiens en outre de la même source que l'on tirait aussi un peu de sang de l'enfant que l'on avait circoncis, en lui piquant avec une alène la paume des mains et la plante des pieds. Quel qu'ait pu être le but primitif et maintenant oublié de cette seconde et curieuse cérémonie, les Peaux de Lièvre d'aujourd'hui disent qu'elle n'avait d'autre motif que de rendre l'enfant bon archer et bon marcheur. C'était donc une sorte de bénédiction. Quant à la circoncision, ils la pratiquaient contre deux maladies cutanées qui ont plus d'un point de ressemblance avec la lèpre, et que nos Indiens distinguent fort bien de la gale, qu'ils appellent *kol!ed* (croûte). La première de ces maladies nommée *t'andé* était, disent-ils, accompagnée d'un tremblement convulsif. La seconde, qu'ils désignent sous les noms de *kokkąalé* (gratelle, brûlure, démangeaison) et de *dzen-kkąalé* (morsure du rat), consistait en éruptions larges, blanches et farineuses, qui tantôt boursouflaient la peau et tantôt la déprimaient.

Je n'ai pas entendu dire que les Montagnais connussent la circoncision ; les Flancs-de-Chien ne la pratiquent pas non plus. Il en est de même des Esquimaux ; tandis qu'il paraîtrait que les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'observent fidèlement comme les Peaux de Lièvre.

Cette divergence de pratique, entre des tribus de même souche, ne doit pas surprendre davantage, que de voir cette même observance en honneur dans l'archipel des Philippines, chez les Tagals, même chrétiens, tandis que les Malais qui les entourent ne l'observent pas.

A l'appui de ce que j'avance, on pourra lire, dans sir Alexandre Mackenzie [1], qu'il crut remarquer les traces de la circoncision sur des Indiens Peaux de Lièvre. Je n'ai eu connaissance de ce passage qu'après avoir recueilli de la bouche de ces sauvages le récit de toutes leurs coutumes. D'ailleurs, il n'est pas plus extraordinaire de rencontrer la circoncision dans les régions arctiques que de la trouver en usage

---

1. *A journey from Montreal to the Polar and Pacific Oceans*, by sir Al. Mackenzie. London, 1792.

dans l'Abyssinie [1], la Nigritie, la Cafrerie et la Malaisie. Dans toutes ces contrées, elle a dû être importée soit par les émigrations des Israélites, soit par les conquêtes des Musulmans.

Bien que les traditions Peaux de Lièvre et Loucheuses aient entre elles beaucoup de rapprochements, je les esquisse ici séparément. Ce ne sont bien souvent que des paraboles, mais il est d'autant plus nécessaire de faire la part de la figure, que les livres saints eux-mêmes sont remplis de paraboles et d'apologues. « J'ouvrirai ma bouche pour « prononcer des paraboles, je proposerai des énigmes depuis le com« mencement, » dit le livre des Psaumes [2]. Qu'y aurait-il donc d'étonnant que des peuples, qui se disent sortis de la région que nous nommons l'Orient, eussent conservé cet amour du symbolisme que nous trouvons dans les livres hiératiques et dans les traditions des Hébreux ?

RÉSUMÉ DES TRADITIONS PEAUX DE LIÈVRE.

D'après les Peaux de Lièvre, ce sont les génies, serviteurs d'*Inkfwiṇ-wétay*, qui ont créé toutes choses, en étendant par six fois sur l'univers un voile magnifique, souple et doux comme la peau de l'élan passée en basane. Chaque fois qu'ils levaient ce voile, l'univers apparaissait un peu plus beau.

Or la Sainte-Ecriture se sert fréquemment d'une image semblable pour exprimer les œuvres de Dieu. Dans le psaume CII^e^, il est écrit : « Il étend les cieux comme une peau. » Isaïe dit (chap. 50) : « Je couvre « les cieux d'un voile, et les ténèbres les enveloppent, etc. »

Les Peaux de Lièvre nomment le premier homme tantôt *Kuṇyoṇ* (le Sensé), nom par lequel ils désignent aussi leur Noé, tantôt *Enna-gu''ini* (celui qui voit en avant et en arrière). Mais ce nom ils le donnent à Dieu dans d'autres traditions.

« Au commencement, disent-ils, existaient *Kuṇyoṇ* et sa sœur, qui était aussi sa femme. On était en automne. Avant que l'homme le sut, la femme lui tressa des raquettes (*''a*, mot qui signifie aussi anathème, malédiction, arrêt) ; elle lui fabriqua un vêtement en peau de lièvre. Ce fut pendant la nuit et à l'insu de son mari qu'elle le fit, et avec la peau d'un seul lièvre. »

« Or donc, un jour, au bord du ciel, le premier homme jouait à la paume et sa femme dansait. Mais voilà que tout à coup, ils se prirent à

1. *Life in Abyssinia*, t. II, p. 35, by Mansfield Parkyns, 1854.
2. *Psaume*, 77, v. 2.

pleurer : « Nos enfants ! hélas ! hélas ! nos enfants ! hélas ! hélas ! » disaient-ils en sanglotant. Depuis lors l'homme meurt sur cette terre. C'est parce qu'ils avaient joué à la paume. Ils savaient que leurs enfants mourraient, et c'est pourquoi ils se lamentaient. »

« De plus sensé et de plus voyant que *Kunyon* il n'y en a jamais eu depuis. »

Le déluge des Peaux de Lièvre est semblable à celui des Montagnais, mais l'apologue s'y efface davantage devant le récit véritable. *Kunyon* ou le Sensé construit à grand'peine un immense radeau, en vue d'une inondation qu'il prévoit et dont il essaye en vain de prémunir ses compatriotes. Ils lui répondent qu'ils grimperont sur les arbres. Cependant le déluge a lieu, les eaux s'élèvent au-dessus des Montagnes-Rocheuses et l'humanité entière est détruite ; mais le radeau du Sensé flotte sur les eaux et lui sauve la vie, ainsi qu'à tous les couples d'animaux qu'il y avait placés.

Le reste est semblable à la tradition Montagnaise, mais les Peaux de Lièvre attribuent cette inondation générale et la destruction de tous les hommes à la vengeance du corbeau, que le Sensé, pour le punir de sa méchanceté, *avait précipité dans le feu*. Après le déluge, le corbeau fut le premier des habitants du radeau qui se sauva sur terre, où il parqua tous les ruminants afin de condamner *Kunyon* à mourir de faim ; mais la hulotte blanche déjoua ses ruses méchantes et avertit le Sensé qui délivra les animaux et repeupla ainsi la terre.

A cette tradition succède celle de la chute, déjà citée, avec la variante suivante : Les deux frères aperçoivent l'arc-en-ciel et veulent l'atteindre. Un vieillard à cheveux blancs leur donne les flèches magiques et leur fait la même défense dont il a été question dans la parabole Montagnaise. Une condition posée à l'homme comme prix du bonheur et de la vie, une défense et une prévarication suivie de malheur, voilà ce que l'on trouve au commencement de toutes les théogonies.

« Les deux frères enfreignirent l'ordre ; le cadet ressaisit la flèche qu'il avait décochée. Mais celle-ci s'élançant les conduisit l'un et l'autre au sommet d'une montagne conique qui s'élevait jusqu'au ciel. »

« A peine y furent-ils parvenus qu'ils entendirent une voix souterraine et railleuse qui leur disait : « Mais, mes amis, vos langues ne « sont plus semblables ! » Ils auraient dû abandonner leur flèche, mais ça leur était difficile, car la flèche montait toujours. Tout à coup, étant parvenus tout au sommet de la haute montagne, ils y trouvèrent une grande foule d'hommes. « Qu'allons-nous faire ici, se disaient-ils « entre eux, cette montagne est bien dure, bien solide, à la vérité ; « mais elle est trop petite pour nous tous. » Alors on fit du feu, et comme il se trouvait là des mines d'asphalte, le bitume prit feu, les

rochers éclatèrent avec un bruit affreux, la multitude prit l'épouvante. Tout à coup la haute montagne disparut, elle se changea en une plaine immense, les hommes, séchant de terreur et ne s'entendant plus, se dispersèrent de toutes parts. On s'éloigna chacun de son côté. Alors les nations se formèrent. C'est depuis lors que nous ne parlons plus la même langue, dit-on. »

« Il existait un homme qui habitait dans l'antre des porcs-épics. Il y faisait noir; on allait l'y brûler. Tout à coup Celui qui voit en avant et en arrière (*Enna-gu″ini*) frappa leur terre de son tonnerre, il délivra l'homme en lui ouvrant un passage souterrain vers la terre étrangère. L'homme se nommait *Sans feu ni patrie* (*Kpon-édin*) ; nous l'appelons aussi *pat'onné* (le voyageur). Ayant regardé *Enna-gu″ini*, il le vit qui passait au milieu du feu, et il eut peur : « Ah! mon grand père, j'ai peur de toi, » lui dit-il. « Du tout, mon petit-fils, dit le géant, je « suis bon et ne détruis pas les hommes, demeure avec moi. » — Et le voyageur, l'homme sans patrie, demeura avec ***Celui qui voit en avant et en arrière***. Celui-ci le plaçait sur son épaule, il le transportait dans ses mains, il le mettait dans ses mitaines. Pour l'homme il tuait des élans et des castors — « Celui qui use le ciel de sa tête (*Ya-na-« kfwi-odinza*) est mon ennemi, lui avoua-t-il un jour , ses jeunes « gens sont nombreux; un jour il me tuera, et alors tu verras mon « sang rougir la voûte des cieux. » L'homme s'attrista. « Viens, « continua *Enna-gu″ini*, je le vois qui s'avance, allons à sa ren-« contre. »

« Il donna à l'homme sans patrie une énorme dent de castor: « Tiens, « lui dit-il, cache-toi ici, je vais aller combattre le géant mauvais, « voilà une arme, tiens-la haut et ferme. » Il partit. »

« Un moment après, on entendit le monstre se débattre sous l'étreinte de ***Celui qui voit***. Longtemps ils luttèrent; mais le mauvais géant allait avoir le dessus, lorsque *Celui qui voit* cria à l'homme : « Oh! mon fils, « coupe, coupe-lui le nerf de la jambe. » L'homme sans feu coupa le nerf, le géant tomba à la renverse et fut tué. Sa femme et ses enfants eurent le même sort. C'est pourquoi nous ne mangeons pas du nerf de la jambe. »

« C'est bon, mon fils, va-t-en, dit alors ***Celui qui voit***. Si jamais tu « aperçois le ciel rougir, c'est qu'on aura versé mon sang. Tiens, « ajouta-t-il, voilà mon bâton, avant de t'endormir plante-le à ton « chevet, et quand quelque chose te sera pénible, crie vers moi »

« Il s'en fut, et l'homme sans lieu demeura tout triste. Quand quelque chose lui était difficile, que les animaux malfaisants le tourmentaient, il montait sur un sapin et il appelait son grand père, ***Celui qui voit en avant et en arrière***, et aussitôt celui-ci entendait sa voix. Quand il se

couchait, il plantait à son chevet le bâton du Géant, et alors il revoyait en rêve la maison de sa mère. »

« Quant à celle-ci elle le pleurait comme mort, car jamais il ne revit sa patrie. Il suivit une belle jeune fille et l'épousa. Le lard, il le changea en farine cuite, et la graisse en vapeur. Il rendit la viande très-grasse. Tout à coup il arriva que le ciel apparut tout rouge. L'homme sans feu ni lieu se ressouvint alors de la parole, et il éclata en sanglots. Il parcourait les bois en criant : « Oh! mon Grand père! hélas! hélas! »

« A la fin il ne se leva plus, il ne commanda plus personne. Il se creusa un tombeau dans une colline, sur une île : « Quand je mourrai, « dit-il, c'est là que vous mettrez mes os. » C'est la fin. »

Il serait trop long de raconter toute l'histoire de *Kpoṇ-èdiṇ*, laquelle a plusieurs phases ou chapitres.

Il y est dit que sa femme était si belle, que plusieurs prétendants se la disputaient et la ravirent à l'*homme sans patrie*. C'est pourquoi on appelle celle-ci *L'at'a-na-tsandé* (celle pour laquelle on se dispute). A cause d'elle, *Kpoṇ-èdiṇ* fut obligé de descendre dans un pays étranger en suivant le bord de la mer; mais arrivé à un détroit, sa femme lui fut ravie par un homme puissant nommé *Yamonk'a* ou l'horizon blanchissant. L'homme sans patrie le combattit, lui reprit son épouse, et avec elle plusieurs autres femmes qu'il épousa également.

De *L'at'anatsandé*, il eut un fils unique nommé *Chi a"iṇi* (le chasseur) qui, à son tour, eut un grand nombre de fils et une fille.

Voici comment continue la tradition :

« Les fils du *Chasseur* tuèrent un jour un brave homme. « Il veut « notre mort, » pensèrent-ils, et ils le prévinrent en le tuant; mais il n'en était rien, c'était un fort brave homme. »

« Aussitôt on ne les revit plus; ils s'étaient sauvés, et habitaient seuls dans une île. Ils demeurèrent depuis lors toujours séparés des autres hommes. Un jour l'un d'entre eux ayant quitté sa retraite pour revenir parmi ses semblables, il entendit tout à coup qu'on lui criait : « Mon frère aîné que vous avez tué m'a chargé de vous dire ceci : « vous « m'avez tué tous ensemble, en moi vous avez mis à mort un fort brave « homme! » C'est mon frère aîné qui vous le dit. »

« En entendant ces mots, le fils du *Chasseur* se sauva; il revint vers ses frères, et leur rapporta ce qu'il avait ouï : « Le frère cadet de celui « que nous avons mis à mort, dit-il, m'a crié : « Ah! malheureux, « vous avez tué un brave homme, un fort brave homme. »

« Alors on prit l'épouvante, on s'en fut loin de ce lieu, on demeura parmi les nations, mais seuls, toujours à part. « Celui que nous en« visagerons et qui détournera de nous ses regards, celui-là nous dé« teste, tuons-le! » se dirent ces hommes les uns aux autres. »

Cette tradition des Peaux de Lièvre concerne expressément les *Dènè-Dindjié*, puisqu'ils revendiquent parmi leurs héros les ancêtres des meurtriers, *Chia"ini* et *Kpon-édi n*; mais comme il s'agit ici d'un crime notable, d'un remords persévérant et d'une terreur panique, suivie d'une fuite honteuse, on conçoit alors que l'amour-propre de nos sauvages ait intérêt à déguiser un peu la tradition, en présentant le meurtre comme ayant été le fait d'une autre nation.

La tradition qui précède a un caractère d'autant plus étrange, que ses détails sont en contradiction palpable avec les mœurs et coutumes actuelles des Peaux de Lièvre et des Loucheux. Ainsi ces sauvages ne se creusent pas de tombeaux dans les montagnes, ils n'ont point de serviteurs auxquels ils puissent commander; et il est évident qu'ils ne pourraient même avoir de semblables idées, si jadis ils n'avaient vécu dans une patrie autre que leurs affreux déserts, et que, par conséquent, leurs récits ont un fondement véritable.

J'omets une foule d'autres légendes, persuadé que celles-ci suffiront, et je termine ce qui a trait aux Peaux de Lièvre, en citant une de leurs traditions qu'ils m'ont donnée comme des plus récentes :

« Cétait, disent-ils, pendant que nous demeurions au bord de la mer. Un jeune garçon se construisit un canot et chaque jour il se dirigeait vers le large et y disparaissait. Ses parents étant dans le plus grand chagrin, par suite de ses escapades, l'enfant dit à sa mère : « Ah! ma mère, dans la haute mer il existe une île où je me rends « en canot. Elle est si belle, si belle, que quoi que tu puisses en dire, « il faudra que j'y retourne. C'est là que se trouve la femme invisible. » Ainsi il dit, et peu de jours après il avait de nouveau disparu. Son père et sa mère se désolaient, ils le cherchèrent vainement au bord de la mer. Il n'y avait ni enfant ni pirogue. On ne put venir à bout de le trouver. »

« Pendant leur sommeil il revint : « Mère, leur dit-il, pourquoi me « cherchiez-vous? Il faut que vous alliez au lieu où je me rends. Pour-« quoi pleuriez-vous sur moi? » — « Eh bien, c'est bon, se dirent-« ils l'un à l'autre, quand il sera grand nous agirons d'après ses « paroles. »

« En attendant, ses compatriotes se mirent à la recherche de cette terre si belle dont l'enfant leur avait parlé; mais ils ne trouvèrent rien et ils demeurèrent incrédules. »

« Cependant le petit pêcheur devint homme, et toujours il disait la même chose. En même temps il faisait des actions merveilleuses. « Il « faut que vous alliez dans cette belle terre, disait-il sans cesse, dans « cette île où se trouve la femme invisible. Là vous ne manquerez ni « de viande ni de poisson. » Mais on pensait qu'il mentait. Son père

seul disait : « C'est mon fils qui parle ainsi, il ne saurait mentir. Fai-« sons ce qu'il nous dit. » — « Oui, continuait sa mère, imitons-le, « imitons-le. Nos compatriotes nous haïrons; mais n'importe, nous « du moins, imitons-le. »

« C'est pourquoi tout ce qu'ils disaient était traité de mensonge par les autres hommes. Aux yeux de tous ils passaient pour des insensés. Ils demeurèrent toutefois avec nous, mais tous ne les croyaient pas. Quelques-uns seulement les crurent et découvrirent la belle terre. C'est pourquoi nous disons en proverbe : « Celui qui a faim et qui mange, « celui-là est rassasié; mais celui qui voyant de la viande, la laisse « de côté, celui-là risque bien de passer un très-long temps sans « manger. » Voilà ce que nous disons depuis lors. »

RÉSUMÉ DES TRADITIONS LOUCHEUSES.

J'omets ici toutes les légendes loucheuses qui sont identiques à celles des Montagnais ou des Peaux de Lièvre, pour ne mentionner succinctement que les récits qui présentent quelque chose de nouveau pour nous.

La première des traditions dindjié s'éloigne un peu du récit génésiaque, toutefois on y retrouve les principaux traits.

« Au commencement du monde *deux frères* demeuraient seuls sur la terre et ils allaient nus. L'aîné, mécontent de son jeune frère, le frappa d'une flèche et le tua; puis désespéré à la vue de son crime il s'enfuit loin de la maison paternelle et on ne le vit jamais plus [1]. »

« Le père et la mère des deux frères (la tradition ne dit pas qui ils étaient), tous deux très-âgés, eurent un troisième fils. Celui-ci, sans cesse préoccupé de la mort de son frère et de la disparition de l'aîné, se mit à la recherche de ce dernier et disparut aussi. Voici le récit de ses aventures :

« Après avoir longtemps voyagé il arriva sur les bords d'un grand lac couvert d'oiseaux aquatiques. Au milieu des eaux et à leur surface il aperçut comme la tête d'un homme, et il se cacha pour l'épier. C'était un chasseur de gibier. Cet homme se tenait immobile dans l'eau en dérobant sa tête sous une touffe de joncs; puis, lorsque les oiseaux aquatiques s'approchaient de lui, il leur saisissait les pattes, et les

1. D'après les traditions des Hurons, ***Juskéka***, fils aîné de la première femme, tua son frère *Tahwitzaron*. (Relation des Jésuites, citée par le Dict. d'Ethnographie.)

tirant sous l'eau, il leur tordait le cou [1]. Le chasseur sortit enfin de l'eau, et l'homme qui l'épiait reconnut en lui son propre frère. Il le serra dans ses bras, se fit reconnaître et lui demanda la permission de jouir de sa compagnie pendant un certain temps, ce qui lui fut accordé. »

« Le chasseur conduisit son cadet dans sa demeure et lui apprit que le Grand-père lui avait primitivement donné deux femmes célestes : « Maintenant retire-toi dans ta terre avec tes femmes, lui avait-il dit, « et obéis-moi. Dans ton voyage tu rencontreras un *détroit entre deux « mers;* le détroit est congelé, mais tu défendras à tes femmes de passer « sur la glace ; elles devront prendre le portage par terre. » Ainsi leur dit le Grand-père, et l'homme promit de lui obéir. Il était donc parti pour son pays avec ses deux femmes célestes. Arrivé au bout de la terre il aperçut la mer de chaque côté et le détroit devant lui. Comme l'eau en était congelée, il le traversa à pied. La nuit venue l'homme voulait camper, mais ses deux femmes ne reparaissaient pas. « Elles « ont fait le tour par terre sur le portage, » se dit-il; mais il n'en était rien. Il les vit bientôt qui arrivaient sur la glace du détroit, malgré la défense du grand-père. Dès qu'elles s'y furent engagées, la glace fondit sous leurs pieds et elles furent englouties, car on était en automne et la glace était encore mince. »

« L'homme s'en retourna donc tristement vers le Grand-père et lui redemanda de nouvelles femmes. Celui-ci lui en donna deux autres, deux femmes du ciel parfaitement belles, mais invisibles aux yeux d'un mortel. L'une s'appelait *Yakkǫay-tlșegœ* (femme de lumière ou femme matin), l'autre *ϛá-tlșégœ* (femme des ténèbres ou femme soir). C'est vers elles que l'homme avait conduit son frère cadet. Celui-ci ne les vit pas tout d'abord, mais il put observer que l'une et l'autre quittaient la tente alternativement, et lorsqu'elles rentraient chacune d'elles apportait le produit de son travail. Lorsque la femme de lumière sortait il faisait jour, mais lorsqu'elle rentrait pour prendre la place de sa rivale, celle-ci sortait à son tour, et il faisait nuit [2]. »

---

1. Ce genre de chasse est très-usité en Chine. Le chasseur y cache sa tête dans une calebasse vide qui paraît flotter sur les eaux. Il est d'autant plus curieux de voir ce mode de chasse connu de nos *Dindjié*, qu'ils ne le pratiquent pas et qu'il est inconnu dans l'Amérique du Nord. N'aurions-nous pas en ceci un souvenir du pays qu'ils occupèrent avant de parvenir en Amérique ?

2. Les Montagnais racontent la même particularité de l'oiseau céleste et divin, *Orelbalé*. Quand le mâle rentre au nid, alors il fait jour; mais quand c'est la femelle, la nuit lui succède. Cette fable rappelle un peu ce que Rab. Bechaï dit dans le Talmud, sur le chapitre XXXIV du Deutéronome, à savoir comment Moïse pouvait distinguer le jour de la nuit lorsqu'il était sur le

« Le frère cadet passa six jours avec son aîné et chaque jour il put voir un peu mieux les deux femmes; mais il ne les aperçut jamais qu'incomplètement et par derrière. « Mon cadet, lui dit le frère aîné, « puisque tu peux jouir de la vue de mes femmes célestes, c'est une « preuve qu'elles ont de la considération pour toi, car il faut que tu « saches qu'elles sont invisibles à tout mortel; moi-même je suis « devenu immortel depuis le jour où je partis pour la lune. C'est là « que le Grand-père m'a donné ces secondes femmes. Maintenant je te « les confie car je n'ai eu aucun rapport avec elles, adieu. » Et le frère aîné disparut. »

« Le cadet se lamenta de la disparition de son frère, mais il n'y pouvait rien. Il demeura donc avec les deux femmes que son aîné lui avait données, quoique sans entretenir de commerce avec elles. « Que « font-elles quand elles sortent, » se disait-il en lui-même. Avant de prendre pour épouse l'une ou l'autre il voulut les éprouver et il les épia. »

« Le soir venu, *ϱá-ttṣégœ* quitta son époux et la nuit se fit. Peu après l'homme suivit les pas de la femme. Horreur! il l'aperçut debout dans un marécage à l'eau noire et infecte, entichée d'un noir serpent (*klaṉ*), dont elle recevait les embrassements. L'homme s'en retourna épouvanté, mais il dissimula. »

« Le jour arrivé, *ϱá-ttṣégœ* rentra au logis comme si de rien n'était, et *Yakkϱay-ttségœ* le quitta. L'époux jaloux épia aussi celle-ci. Il la trouva occupée à allaiter de petites gélinottes plus blanches que la neige. Il sourit à cette vue et rentra satisfait. »

« Quelque temps après, les deux femmes arrivèrent au logis portant dans leurs bras leur progéniture, qu'elles dérobèrent soigneusement à leur époux. Mais en l'absence de ses femmes celui-ci souleva le voile qui cachait les enfants. Ceux de la femme de lumière étaient de beaux petits garçons à la peau blanche, ils avaient un joli nez aquilin perforé et orné de tuyaux de plume de cygne. L'homme contempla ces beaux enfants et les recouvrit en souriant. Je les adopte se dit-il. »

« Il découvrit ensuite les petits de la femme de ténèbres: ah! c'étaient des hommes-serpents, noirs et hideux, avec une gueule épouvantable. L'homme saisit ses flèches et il tua ces montres, sans pitié aucune. »

« Lorsque la mère rentra, elle fut émue de colère à la vue du trépas de ses enfants, et, honteuse de se voir découverte, elle chercha d'abord

---

Sinaï. Voici comment répond le docteur juif : Quand Dieu lui enseignait la *Loi écrite*, alors il reconnaissait qu'il faisait jour; mais quand il lui apprenait la *loi orale*, alors la nuit arrivait. (*Notes de l'auteur.*)

à faire périr l'homme; mais n'y pouvant réussir, elle le quitta pour jamais. On ne l'a plus revue depuis lors [1].

« Mais l'homme conserva pour sa seule et légitime épouse la femme de lumière, et c'est de ce couple que nous descendons. »

Le lecteur constatera aisément dans ce récit le mélange des idées génésiaques avec le fait bien plus récent de l'immigration des *Dindjié* sur le continent américain. Le souvenir d'un détroit et de la mer se retrouve dans un grand nombre de légendes *dènè-dindjié* de toutes tribus.

Peut-être que dans l'apologue des deux femmes, qui représentent ici le bien et le mal, et sont peut-être une parabole explicative du mé-

1. Mon narrateur ajoutait que lorsque les *Dindjié* apprirent, il y a près d'un siècle, qu'une Compagnie de marchands venait d'arriver dans leur pays, dans leur ignorance de ce qu'était une compagnie, et la prenant pour une femme, ils s'imaginèrent longtemps que c'était la femme de ténèbres qui revenait les visiter pour leur malheur.

Cette tradition fabuleuse offre beaucoup de ressemblance avec la fable talmudique de *Lilis* rapportée par Rab Ben-Sira et par le *Speculum ardens* (Cracovie, 1597), d'après la *Synagoga Judaïca* (cap. IV, folio 80).

Lilis ou la femme des ténèbres (de la racine *Lel* nuit) fut, au dire des Rabbins, la première compagne que Dieu créa pour Adam, et il la fit de terre comme lui, c'est pourquoi, disent-ils, il est écrit dans la Genèse : « *Masculum et feminam creavit eos!* » Et cela avant le texte où il est dit : « *Non est bonum hominem esse solum,* » espèce de contradiction que les Rabbins expliquent ainsi qu'il suit : *Lilis* ou la première femme d'Adam lui fut rebelle et désobéissante; elle s'échappa même loin de lui en *s'envolant* dans l'espace par la vertu du tetragrammaton qu'elle invoqua. Elle devint ensuite la mère des *Shédim* ou démons, dont chaque jour elle procréa une centaine en donnant la mort à tous les enfants qui naissaient d'elle.

Aussi les Juifs appellent-ils cette première femme, cause de tous les maux, *chouette*, *Lamie* et *mère des démons*. C'est ce que l'on peut voir dans plusieurs passage du Lexique Talmudique et dans Médrasch.

Après la disparition de *Lilis*, Dieu tira d'une côte d'Adam *Chava* ou Ève, qu'il lui donna pour femme, parce qu'il ne jugeait pas bon de le laisser seul sur terre. *Chava* fut soumise au premier homme et devint la mère des mortels. Voilà comment les rêveries rabbiniques expliquent l'origine du genre humain.

Ce qui impliquerait encore similitude d'origine entre la légende *Dènè* et la fable Talmudique, c'est : 1° la division de ces Indiens les plus septentrionaux en *blancs* et en *noirs*; et 2° la crainte superstitieuse qu'ils ont de l'espèce de capricorne que nous appelons, je ne sais pour quelle raison, Lamie (*Lamia obscura*). Nos Indiens nomment ce chétif insecte *Lla-tsutéè* (celui d'où sortent les maux) et ils le tuent sans pitié toutes les fois qu'ils le rencontrent; parce que, disent-ils, au commencement des temps la Lamie prononça cet oracle : « *Dènè kkèoyinlé wuléni.* » (Il faut que les hommes meurent). Ils en conçoivent une aversion aussi profonde que les Juifs pour leur *Lamie* ou leur chouette *Lilis*, contre laquelle, dit le même auteur déjà cité, ceux-ci ne manquent pas de prémunir les femmes en couche, de crainte que la mère des esprits mauvais ne procure la mort au nouveau-né et ne le transforme en jeune démon. A cet effet ils se servent d'un charme qui consiste en ces quatre mots : *Adam, Chava, chutz Lilis.* (*Note de l'auteur.*)

lange des enfants de Seth avec les enfants de Caïn, faudrait-il voir la raison de la division des Loucheux en deux castes, les *Ettchiaṇ-kẹè* ou gens de la droite, et les *Nattsiṇ-kẹé* ou gens de la gauche. Ces deux castes, bien loin d'être opposées entre elles, ont au contraire pour but d'empêcher que les *Dindjié* ne s'abandonnent à des querelles intestines; car un *Ettchian* ne peut épouser une femme de sa caste, mais doit la chercher dans le camp des *Nattsiṇ-kẹé*; et vice versa. Les *Ettchian-kẹé* sont réputés hommes-blancs, parce que, disent les Loucheux, ils se nourrissent de poisson et de la chair du renne. Les *Nattsiṇ-kẹé* ou gens de la gauche, au contraire, sont tenus pour noirs, parce qu'ils font leur pâture de l'élan ou orignal. Voilà l'explication que m'ont donnée les *Dindjié* de cette division nationale.

On constatera également que nos Loucheux prêtent à la première femme les mêmes rapports charnels avec le serpent, que lui ont reconnu la plupart des mythologies antiques. Le mystère qui se passa au commencement dans le paradis terrestre et qui, par la chute de la femme, souilla la source de l'humanité entière, a été interprété chez tous les peuples anciens par la conjonction charnelle du dieu-serpent avec la mère des humains. Ainsi l'ont cru les Grecs et les Scandinaves, les Romains et les Cingalais, les noirs de la Nigritie et ceux du Dahomey. Les rabbins eux-mêmes reconnaissaient dans la race des géants que détruisit le déluge, le fruit de la connexion des mauvais-anges avec les filles des hommes [1]. Ce commentaire libre de la chute de l'homme expliquerait pourquoi l'antiquité, même païenne, a toujours cru qu'une vierge pure, mère d'un Dieu pur, pourrait seule dominer et écraser le serpent.

« Jam redit et Virgo... occidet et serpens, » dit Virgile.

Or ce commun accord de tous les peuples sur un fait de cette nature ne mérite-t-il pas considération, ou tout au moins quelque étude? L'Eglise, d'ailleurs, ne s'est pas prononcée sur la nature de la chute. Quelle qu'elle ait été, le fait est avéré chez tous les peuples, et tous reconnaissent que nous sortons d'une source empoisonnée.

Enfin on remarquera l'analogie que le nom de la femme en hébreu, *ischa*, offre avec celui du serpent dans l'Inde, *schein*, et dans l'Arabie, *scheitan* ou *schatan*, où ce nom s'applique aussi au démon. Les Loucheux appellent la magie *schian*. N'y aurait-il pas une conformité et une association d'idées dans ces différents mots formés par la même racine?

Le déluge des Loucheux est identique à celui des autres *Dènès* et

1. *Antiquité des Hébreux*, Flavius Josèphe.

même au déluge des Cris. Leur tradition nous apprend en outre que le grand canot de leur Noë, *Etœtchokpén*, flotta sur les eaux, jusqu'à ce que leur évaporation arrivât par l'effet des vents et de la chaleur. Alors seulement il s'arrêta au sommet d'une haute montagne, qu'ils m'ont montrée dans la chaîne des Montagnes-Rocheuses, et qu'ils nomment pour cette raison *Tchané-guta* (le lieu du vieillard). C'est là que leur Noë prit terre et qu'il demeura jusqu'à ce que la terre fût sèche et habitable.

Les Peaux de Lièvre, comme les Loucheux, disent que les eaux du déluge se retirèrent dens un gouffre, qui rappelle le *tannour* des mahométans et le *theum* des Hébreux. Là quelques-uns placent leur Noé quêtant au passage les humains échappés au cataclysme, afin d'achever de détruire l'espèce humaine, à l'exception de sa famille.

Certains Peaux de Lièvre prétendent, comme les Hurons, que la terre ne se repeupla que par le changement des bêtes en hommes. Et généralement les Montagnais parlent des animaux antédiluviens de la même manière que des créatures intelligentes.

Les Loucheux possèdent également la tradition de l'*Etranger sans feu ni lieu*, qu'ils nomment *Kpwon-atan*, traduction du *Kpon-édin* des Peaux de Lièvre. Ce qu'ils en disent complète le récit de ces derniers :

« *Kpwon-atan* est ainsi appelé parce qu'il n'avait ni feu ni briquet. Sa femme, pour laquelle on se battit longtemps et qui lui fut souvent ravie, s'appelait *L'at'a-tsandia;* elle était très-belle quoique vieille, mais sans enfants, car son mari avait tué son fils unique. Non loin de leur tente s'élevait un rocher à pic, là son fils se cachait, sans doute par crainte de son père. *Kpwon-atan* gravit la montagne en portant à la main un tison enflammé, il y rejoignit son fils unique, il le saisit : « Mon fils « lui dit-il, j'ai froid, allume du feu. » L'enfant coupa et empila le bois, il y mit le feu que tenait son père. Alors l'homme sans feu ni lieu saisissant son couteau, il l'enfonça dans le ventre de son propre fils et l'égorgea. Après cette action, il dit à la montagne sur laquelle il venait d'immoler son enfant : « *Tchi tchpô kutig, atenen gwottsen, ñen tséttié* « *ñêt vœdhelpen, t'èninl'''iya kutchin?* » — « Dès le commencement, au « sommet de la grande montagne, je t'ai immolé un animal bien gras, « l'y verras-tu? » Puis il redescendit dans sa tente. »

« L'homme sans feu avait un frère qui s'en fut comme un étranger chez les Hommes-chiens (*l'en-akpéy*). Après sa mort, *Kpwon-atan* en épousa la femme; mais elle était d'une humeur chagrine et acariâtre, parce que le nerf de sa jambe s'était desséché et retiré. Elle était mère d'un petit chien, car elle était de la race des hommes-chiens. »

« Un jour donc, *Kpwon-atan* fâché contre elle lui dit : « C'est bon, « prends ton chien de fils et va-t-en; et quand bien même ton chien

« pleurerait ne reviens jamais plus ici. » Elle se leva en gémissant, prit son petit chien dans ses bras et s'en alla bien loin toute seule. Elle marchait en pleurant, tenant son petit chien sur son sein, et elle se dirigea vers les terres stériles, vers un peuple qui voulut bien ne pas la tuer. Elle entra dans le désert où il n'est point de sentier. Tout l'hiver elle y erra à l'aventure. Alors les provisions et l'eau venant à lui manquer elle se coucha pour mourir, elle et son chien. Tout à coup un carcajou accourut vers elle et la secoua. La femme abandonnée se leva, elle suivit la piste de l'animal et arriva au bord de l'eau. Elle était sauvée. »

« *Kρwon-atan* avait un grand nombre d'ennemis nommés *Nakkan-tsell*. Leur chef lui ravissait toujours sa femme, car elle était fort belle. L'homme sans feu était donc toujours en guerre. Un jour qu'il était en voyage dans le désert, lui et sa vieille femme bivouaquèrent dans un camp abandonné. La vieille alluma pour lui un petit feu, car elle en avait un chez elle qui brûlait toujours. *Kρwon-atan* s'endormit et pendant son sommeil sa femme lui fut ravie. « De mon petit feu j'ai « vu s'élever une fumée immense, » dit-elle à ses ravisseurs. Ces gens-là accoururent alors sur le sentier, *Kρwon-atan* y était couché entre deux feux sans qu'il en fût brûlé. Il s'éveilla. — « Qui es-tu et « d'où viens-tu ? lui dirent les habitants du désert, à quelle nation « appartiens-tu ? » — « Mes amis, répondit-il, j'ai voyagé tout l'hiver « sans feu ni lieu, c'est pourquoi on m'appelle *Kρwon-atan*, c'est-à-dire » l'étranger sans feu. » — « Demeure avec nous, lui dirent-ils. Et il « demeura avec eux. »

« Assise sur le seuil de sa tente, sa femme se désolait parce qu'elle était seule et vieille, que ses pieds étaient tout usés et déchirés, et elle n'avait plus qu'un petit feu. — « Cesse de pleurer, lui dit son mari, « car à l'avenir tu auras un fils. Ainsi m'a dit *Eta-odu"ini* (celui qui « voit des deux côtés). Voici que je vais pour le voir et lui parler. »

« Pendant son absence les ennemis lui ravirent une seconde fois sa femme[1]. Ne la trouvant plus à son retour, *Kρwon-atan* se remit en marche pour la reprendre. Il amena avec lui beaucoup de monde, car ses ennemis étaient forts et nombreux. L'homme sans feu et ses serviteurs arrivèrent ainsi au bord de la grande mer, dont les rives sont

1. D'après l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, l'enlèvement de Sara est un fait qui se retrouve fréquemment dans l'histoire des Egyptiens. Quelque arbitraires et outrées que soient certaines identifications présentées par ce livre, entre les faits bibliques et les chronologies égyptiennes, je dois remarquer ici que l'histoire de l'*Homme sans feu*, qui se rapproche de celle d'Abraham, tient une place marquante parmi les légendes de l'extrême nord de l'Amérique. et que le fait de l'enlèvement de sa femme y est fréquemment répété. (*Note de l'auteur.*)

arides et sans arbres. Ils la contournèrent pendant vingt nuits et finirent par apercevoir une montagne, au sommet de laquelle une grande fumée obscurcissait les cieux. La montagne était bien loin; mais par sa puissance magique l'homme sans feu la fit se rapprocher. Ils la gravirent. C'était là que les ennemis gardaient *L'al'atsandia* qu'ils avaient ravie. *Kϛwon-atan* battit les ravisseurs dont il partagea les corps en deux, en les fendant de la tête aux pieds, puis il reprit sa femme qui lui fit présent d'un gâteau composé de chair et de graisse. L'homme sans feu éleva le gâteau dans ses mains en présence de ses compagnons, mais il en sortit aussitôt une fumée si épaisse, que l'air en fut obscurci. C'était cette même fumée qu'il avait vu de loin s'élever au sommet de la montagne. »

« Dans la suite des temps, les descendants de *Kϛwon-atan* et leurs ennemis *Nakan-tsell* se battirent sans cesse, mais ils ne purent jamais se détruire les uns les autres. Quant à l'homme sans feu, il vécut fort longtemps et mourut de vieillesse. »

J'omets ici plusieurs autres légendes, afin de pouvoir citer une tradition qui a également cours chez les Peaux de Lièvre, et qui est l'explication de la fête lunaire que les *Dènè-dindjié* célèbrent au printemps. Sa description terminera ce travail.

« *Etșiégè* est ainsi nommé parce que, étant tout petit, on le frotta de bouse de bœuf musqué. afin de lui communiquer l'esprit magique. Il fut trouvé au bord de l'eau dans une auge de bois, par une vieille femme qui l'éleva. Devenu grand, il fut un magicien très-puissant tout en étant le plus doux des hommes. Il n'appelait ceux-ci que ses frères, et, lors même qu'il se fâchait, sa colère n'avait pas de suite. Le pouvoir d'*Etșiégé* n'était pas celui dont se vantent nos Jongleurs; c'était une puissance dont nous ignorons maintenant la nature. Il produisait des merveilles à l'aide d'un bâton ou d'une baguette. » D'autres disent avec la ramure d'un renne.

« Or, en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelons *Dhœnan* (femmes publiques) [1]. Ce peuple était riche, il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux ; mais il complotait notre destruction. Nous nous moquions d'eux, car ils allaient nus, et ils se régalaient en mangeant du chien. Telle était la nourriture qu'ils nous forçaient de prendre; mais *Etșiégé* n'en mangea jamais. Ils se rasaient la tête et portaient de faux cheveux. Nous étions si malheureux parmi eux que nous ne pou-

1. En peau de lièvre *L'é-nènè* (l'autre terre), sans doute en supposant le mot Habitants; c'est-à-dire les habitants de l'autre terre, du continent que nous avons quitté.

vions rire que dans un péricarde de renne ou dans une vessie, de crainte d'être entendus de nos persécuteurs ; car ils s'imaginaient toujours qu'on les tournait en dérision »

« *Etṣiègé* rassembla les hommes ses frères, il les réunit en armée, et résolut de combattre ses ennemis, puis de s'enfuir dans les steppes du littoral. Il arma ses raquettes de deux cornes, quitta sa tente ainsi que la vieille femme qui l'avait élevé, il abandonna tout ce qu'il possédait et entra de nuit chez ses frères, afin d'y faire l'opération magique qui devait les délivrer. Au milieu de leur village, un jeune homme lié par l'esprit bondissait deçi delà à travers les tentes. C'est la magie que nous appelons *akṗey antschiw* (le jeune homme magique). *Etṣiègé* l'apercevant chaussa ses raquettes armées de cornes et s'élança sur le jeune homme, qui le transporta à travers les tentes des ennemis. Le jeune homme magique courait et sautait en tournoyant, emportant *Etṣiègé* dans sa course. Celui-ci ensanglanta de ses cornes tous les *Dhœnan*; il les massacra entièrement. Alors, cette nuit même, on entendit une grande clameur dans le pays de nos ennemis. La vieille se désolait sur le bord du sentier en criant : « Ah! si mes fils vivaient, « si mes fils vivaient encore! *nètchṗa kṗoakṗan antschiw :* cette nuit « même le jeune homme magique les a tous tués. » Cependant *Etṣiègé* ne s'était pas battu, il avait immolé une petite chienne blanche (*ollè*) [1], de son sang il avait frotté sa tente, et pendant la nuit le sang avait coulé dans toutes les maisons. On n'entendait de partout que ces cris : « Hélas! « hélas! mon fils est baigné dans son sang! »

« Le chef des *Dhœnan*, nommé *T'atsaṇ-èko* (le corbeau-qui-court), s'ennuyait et réfléchissait. Il ne prononça que ces paroles : « *Elloṇnè yè"a eṇsiṇ.* » — « Il a mangé notre fétiche (l'animal-dieu). »

« Alors *Etṣiègé* renversa tous les jolis plats de bois de *T'atsaṇ-èko* et il y mit le feu. En fuyant, il vit sur un échafaudage de belles peaux de chèvres et il se les appropria. Tous ses frères s'en furent avec lui vers le lieu où primitivement ils avaient vécu. Mais comme ils étaient partis un peu tard, le Corbeau-qui-court les poursuivit. Ils arrivèrent au bord de la mer, sur laquelle s'élevaient des vagues hautes comme des montagnes. *Etṣiègé* frappa l'eau de son bâton et leur ouvrit un passage : « Par ici, par ici, mes frères! » s'écria-t-il. Ils le suivirent tous, et il leur fit très-bien traverser la mer à pieds secs. Ils prirent tous terre sur l'autre rive. Alors lui, seul au bord de la mer, promena de nouveau son bâton et en frappa la terre. Aussitôt l'étai qui soutient

1. Ailleurs il est dit que ce fut un petit renne (*sié*) ; d'autres disent une hermine (*zoé*). (*Notes de l'auteur.*)

celle-ci s'affaissant, l'eau inonda le disque terrestre et fit périr tous les *Dhœnan.* »

« Le soir arrivé, *Etşiégé* (les Peaux de Lièvre le nomment *Kotsidat'è*, Celui qui opère par le bâton), dit à ses frères : « Notre patrie est encore « bien éloignée, mais tranquillisez-vous, je vais la faire se rappro- « cher. » Ce disant, il prit un faon de renne (*sié*) et l'ayant tué, il lui arracha le nerf de la jambe : « Vous ne mangerez pas ceci, » leur dit-il. Par la vertu de cet acte magique la terre se rapprocha un peu. Le soir arrivé, elle n'était pas très-loin. « *Etşiégé* retourna donc vers ses « frères, qui lui dirent : « Les enfants n'ont rien à manger et les « hommes sont sans provisions ! »

« Or il y avait là une foule immense. On tendait depuis plusieurs jours des filets et des hameçons aux poissons, mais on ne prenait rien. Un grand serpent avait transformé tous les poissons en rochers, dans le grand désert, dans la terre glacée. *Etşiégé* se rendit au bord de l'eau et ne dit que ces paroles en soupirant : « *Etinụ! yakkè-tchiné-kkètla sè"è* « *bènnènè ttsen nawiya, yèri bèọon du t'a nittayint'oṇ?* » — « Quoi « donc ! j'aurai conduit mes frères jusqu'au pied du ciel, dans la « patrie de mes aïeux; pourquoi donc maintenant la mer est-elle « fermée pour nous? » Il ne dit que ces mots, et aussitôt le poisson abonda. »

« Dans le désert aride on rencontra une autre nation d'hommes puissants; ils étaient revêtus de casques de bois et de vêtements couverts d'écailles. Il n'était donc pas aisé de s'en défaire. Cependant les *Dindjié* partirent pour les combattre; mais à la vue de leur grande multitude, les frères d'*Etşiégé* lui dirent : « Toi seul parle, *Etşiégé*, et « alors nous verrons ce qui arrivera par en bas, » car il se trouvait au sommet d'une haute montagne. *Etşiégé* leur dit : « Placez-moi dans « mon traîneau et précipitez-moi du haut de la montagne au milieu de « nos ennemis. » Ils lui obéirent. Or, dès que son traîneau commença à rouler sur les pentes de la montagne, il y produisit un bruit terrible comme celui de plusieurs tonnerres. Les ennemis aux casques de bois en furent dans une telle épouvante qu'ils prirent la fuite, et les *Dindjié* les égorgèrent. »

« *Etşiégé* avait un frère cadet nommé *Nédhœvé "ig ti"i* (celui qui est revêtu de l'habit blanc magique). De concert avec son frère il massacrait nos ennemis, mais ce n'était pas en combattant. Revêtu d'un long habit de peau d'hermine, il balançait sans cesse un instrument suspendu au bout d'une lanière. Il le balançait tout en parlant ; mais nous ne savons plus ce qu'il disait ni ce qu'il faisait. La première fois que nous vous avons vus, balançant vos encensoirs et priant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien,

par cette parole et ce balancement, ***Nédhœvè"ig ti"i*** massacrait nos ennemis. »

« Un jour, entre autres, il s'en rassembla une si grande foule pour nous combattre qu'on en fut dans l'épouvante. Néanmoins on se mit en défense ; mais nous avions le dessous et nous fuyions. Lorsque ***Etṣiègé*** aperçut la tournure que prenait la bataille, il se tint sur la montagne en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère, revêtu de l'habit blanc, balançait son instrument en parlant tout bas. Tout à coup, ***Etṣiègé*** se prit à sauter en forme de croix, par-dessus chacune des épaules de son frère, en prononçant à chaque fois ce seul mot « *isch*! [1] », et chaque fois qu'il le disait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier, car toute la journée les deux frères ne firent l'un que balancer son instrument et l'autre que sauter en forme de croix [2]. »

Ce même ***Etṣiègé*** ou ***Kotsidat'è*** était invoqué par les Peaux de Lièvre et les Loucheux dans toutes les occurrences difficiles, car il se montra toujours leur protecteur. Ils le nomment aussi *Sa-kkè-dènè* (l'homme sur la lune), *Sa-kkè-wèta*, *Sa-wèta* et *Si-zjé-dhidiè* (celui qui réside dans la lune). Ce nom fait allusion à sa brusque disparition de dessus cette terre. Les Couteaux-Jaunes, qui le nomment *Otsint'esh*, disent qu'ayant gravi une montagne, il s'y enferma dans une tente magique et qu'on ne l'en vit plus ressortir. Loucheux et Peaux de Lièvre ont une autre version. Après avoir rappelé qu'il fut trouvé tout petit au bord de l'eau par une troupe de jeunes filles dont une l'éleva, et que le chef de leurs ennemis, le Corbeau-qui-court, l'adopta pour son fils, ils rapportent que cet enfant puissant prenait grand soin de ses parents adoptifs et les nourrissait d'une manière mystérieuse, sans que ceux-ci lui en eussent aucun gré. Ils le détestaient même. « Un jour il demanda à ces hommes qu'on séparât pour lui l'épaule et la graisse des entrailles de tous les animaux qu'il leur procurerait. *T'atsaṇ-éko* ne voulut pas y consentir : « Cet enfant est par trop vain, » observa-t-il. Alors l'enfant se retira avec colère : « Je m'en irai, dit-il à sa mère, car les hommes « sont mauvais et ingrats. Après mon départ ils mourront tous ; mais « vous, si vous voulez sauver votre vie, observez mes préceptes : « Ce soir, lorsque la nuit sera venue, fermez bien votre tente, sus-

---

1. Les sauvages n'ont pu me donner la signification de ce monosyllable ; c'est un mot perdu de leur langue, comme cette phrase : « ***nonna tamène***, » que répétait l'homme au blanc vêtement.

2. Nous avons encore ici une répétition de l'***Akpey antschiw*** ou jeune homme sautant et bondissant, dont la tradition a parlé plus haut. C'est maintenant une des formes de jonglerie en usage chez les Loucheux et les Peaux de Lièvre. (***Notes de l'auteur.***)

« pendez au faîte, dans une vessie, le sang de l'animal que je tuerai,
« et liez le chien en dehors de la maison. L'épaule de renne que voici,
« découpez-la sans en rompre les os et la placez hors de la tente. Quant
« à moi je m'en vais dans la lune où ceux qui me haïssent me verront. »
Comme sa mère se désolait : « Taisez-vous, ne pleurez plus, ajouta-t-il,
« je ne suis point digne de pitié ; dormez demain et après-demain, et
« ensuite suivez-moi. » Il ceignit sa tête, et avant de partir il ajouta :
« Quand l'homme mourra l'astre pâlira. » Il dit et il s'en fut. »

« La nuit arrivée on lui obéit. Ses parents fermèrent soigneusement leur tente, ils placèrent le sang de l'animal qu'il avait tué au-dessus de la porte, et en dehors ils lièrent son chien. Ils firent cuire et ils découpèrent l'épaule du renne, en prenant bién garde de n'en point rompre les os. Cela fait, ils en mangèrent la viande et se couchèrent. L'enfant puissant était encore avec eux. »

« Alors du sommet de la tente s'éleva une grande fumée et l'enfant disparut. Il était parti pour la lune. Tout à coup cet astre pâlit, et il s'éleva un vent violent qui vint tourbillonner parmi les tentes des ennemis. Cette trombe emporta les tentes et les hommes; elle les lança contre les arbres et contre les rochers où ils furent tous massacrés par cet esprit formidable. A cette vue *T'atsaṇ-èko* s'écria : « Ah! c'est l'en-
« fant lié qui est cause de cela. Il a placé en l'air son chaudron plein
« de sang, et l'esprit (le vent) est venu. »

« Cette nuit même tous les ennemis moururent. Quant à l'enfant magique, prenant son vase plein de sang, la peau de l'animal tué (*sié*), et le petit chien qu'on avait laissé à la porte, il s'enfuit dans la lune, où nous pouvons le voir encore. »

Il existe un grand nombre de versions de l'histoire d'*Etṣiégé* et de l'*Habitant de la lune*. Chacune d'elles contient plusieurs traits de l'histoire de Moïse.

FÊTE DE L'ÉQUINOXE DU PRINTEMPS.

Conformément à la tradition qui précède, les *Dènè-Dindjié* du Mackenzie célèbrent la solennité suivante. A la nouvelle lune du mois que l'on appelle *le rut des rennes* (mars-avril), et à la nuit tombante, on hache dans chaque tente de la viande menu et on la met rôtir dans la terre à l'étuvée ; puis on en fait des paquets en l'entassant dans des gibecières, que chaque homme charge sur son dos. Ces préparatifs achevés, tous les adultes mâles de la peuplade se réunissent dans une première tente, les mains armées d'un bâton et les reins ceints,

dans l'attirail de voyageurs. Ils s'y placent autour du feu dans la posture de gens harassés par la marche. Puis, se relevant l'un après l'autre, et sortant de la tente en procession, à demi-courbés, comme s'ils succombaient sous le faix de leur viande hachée, ils parcourent les sentiers tracés autour des tentes, en chantant : « *Ouf sédha ! klodatsolé, él'è-kkè-t'è nondat'alé ! ttsu-chiw yéèn !* » — C'est-à-dire : « Hélas ! ô souris au museau pointu (musaraigne), saute deux fois par-« dessus terre en forme de croix! ô montagne du bois, arrive! » Ce disant, les Peaux de Lièvre du fleuve, car c'est d'eux que je parle ici, pénètrent dans la première tente venue, ils y mangent en commun et à la hâte une partie du contenu de leurs gibecières, puis ressortant incontinent, ils reforment leur procession, en parcourant chacune des huttes dans laquelle ils renouvellent leur festin.

Les *Dènè* Esclaves du Grand-Lac-des-Ours ne font pas de procession autour des tentes. Ils se contentent de manger en commun dans la même loge leur viande hachée menue, en chantant de temps en temps : « *Klodatsolé, né kla t'è nakodéfwiwé* ! » — « O musaraigne, nous avons « passé (ou bien, nous sommes sortis) par dessus ta croupe! »

Les *Dènè* des Montagnes-Rocheuses, qui font cette cérémonie à chaque renouvellement de la lune, répètent pour refrain avec accompagnement de crécelle : « *Klodatsolé, ét'è ni-ná-din'tla ! ku sé-ya !* » — « Musaraigne, saute pardessus terre en forme de sautoir! Encore un « peu de temps! » Le dernier mot est à double sens et signifie aussi *or sus, petit faon!*

Les Peaux de Lièvre des bois, au lieu de se promener, se traînent comme accablés sous un pesant fardeau. Ils n'accomplissent cette cérémonie que lors des éclipses de lune, et crient en regardant le ciel : « *Enék'éw ! klodatsolé ; né kla t'è na-sik'in ! ttsu-chiw yengé !* » — « Que c'est lourd ! ô musaraigne, par-dessus ton dos tu m'as chargé! « Montagne du bois, arrive! »

Les *Dindjié* sortent de leurs loges comme en se cachant, ils rôdent de tente en tente furtivement, à la hâte et d'un air ahuri, heurtant en même temps deux ou quatre flèches teintes en rouge. C'est ce qu'ils nomment *ϱandja kkèkϱaw ttsitchitandja*. Ce faisant, ils chantent :

« *Klag-datha, nan kkèt'ow ñikkié anashœkϱay ! aéχuha !* » — « Souris-jaune, passe promptement sur terre en forme de croix ! aéχuha ! » Ils ne célèbrent cette fête qu'à l'équinoxe du printemps.

Enfin, les Peaux de Lièvre des steppes ou *K'a-tchô gottiné*, croyant que la lune est en souffrance puisqu'elle a disparu, et pour obéir, disent-ils, à la prescription de *Sa-wéta*, chantent : « *Klodatsolé, né kla* « *t'è anaséttiné ! ttsu-chié yengé, "onna ttchiré-dinzégé !* » — « O souris au museau pointu, tu m'as rejeté par-dessus ton dos (*post tergum tuum*).

Montagne du bois arrive, arrache-nous et attire-nous loin d'ici ! »

J'eus beaucoup de peine à obtenir les paroles de ce chant, dans les différentes tribus que j'ai visitées, et de me les faire répéter par les *Dènè-Dindjié* jusqu'à ce que j'en eusse appris l'air par cœur. Le rhythme est lent et plaintif. Les sauvages n'ont point pu ou n'ont point voulu me donner d'autre raison de cette bizarre coutume, si ce n'est qu'ils la tiennent de leurs ancêtres ; qu'ils obéissent en cela aux recommandations de l'Homme puissant et bon qui fut leur protecteur sur terre et qui maintenant habite la lune; enfin que cette cérémonie a pour but d'obtenir ses bénédictions, une grande abondance de rennes et la mort de leurs ennemis. Lorsque je pressai davantage mes Indiens pour avoir d'autres détails, je ne réussissais qu'à les attrister. Ils prenaient un air sérieux et me disaient : « Il ne faut point mépriser ce « chant, c'est un mystère et une chose sacrée ; mais nous l'ignorons. « Fais cette demande à d'autres, pour nous, nous ne le redirons plus, « car ce serait parler de l'Esprit de la mort : *Ettsọnné dèti.* »

Entre toutes choses, je voulais savoir pourquoi, dans ces chants, ils appellent la divinité lunaire, *souris* et *musaraigne*, tandis qu'ils l'assimilent, dans la tradition, à *Etsiégé* ou *Kotsidat'é*, dont l'histoire offre, comme on a pu s'en convaincre, plus d'un rapprochement avec celle du législateur des Hébreux. Les *Dènè-Dindjié* n'ont jamais pu ou voulu me satisfaire sur ce point, qui est d'autant plus curieux que la souris est réputée *éttsọnné*, c'est-à-dire génie de la mort, chez les Peaux de Lièvre, comme l'est la loutre chez les Esclaves; tandis que *Etṣiégé* ou *Kotsidat'é*, qu'ils invoquent évidemment sous le nom de la musaraigne et de la souris, est considéré par eux comme une sorte de demi-dieu bienfaisant. La seule explication que je puisse en donner moi-même c'est que, de même que Protée est dit, par la fable, avoir passé comme la taupe et la souris sous la mer et sous terre; de même aussi nos *Dènè-Dindjié* peuvent croire que leur *Etsiégé*, autrement *Kotsidat'è* ou *Sa-wéta,* lorsqu'il traversa la mer à sec, à l'instar de Moïse, le fit à la manière de ces rongeurs; d'autant plus qu'en leur langue le même mot signifie taupe et musaraigne, et que ce dernier animal est appelé taupe dans leur pays. On sait également que les Juifs croient que les âmes des justes, morts en dehors de la Terre sainte, vont y ressusciter en s'ouvrant un passage souterrain à travers les continents et les mers, à la manière des taupes et des souris, et que c'est en se roulant ainsi péniblement dans ces sombres terriers qu'elles acquièrent le droit d'entrée dans la terre des élus. Serait-ce une persuasion semblable qui porterait nos Indiens à invoquer la souris ou musaraigne, qu'ils considèrent d'ailleurs comme le génie de la mort, afin que, des affreux déserts où ils habitent solitaires et délaissés, elle leur ouvre un pas-

sage vers la *montagne* où paraissent tendre tous leurs désirs? D'après Guérin du Rocher, cité ailleurs, la mer rouge s'appelle *Suph* en hébreu, et peut, dit-il, avoir occasionné la comparaison avec la taupe ou la musaraigne *Siphneus*. Ce qui est dit par cet auteur des Egyptiens, ne pourrait-il avoir son application dans un fait en tout semblable et qui offre bien plus de similitude chez nos *Dènè-Dindjié*?

Beaucoup d'autres particularités m'avaient frappé dans ces chants stéréotypés. D'abord ces interjections qui là expriment l'accablement « Que c'est lourd ! » ici l'espérance « Encore un peu de temps ! » Puis ces nombreuses invocations à une montagne mystérieuse, dont le souvenir est tellement demeuré gravé dans l'esprit des *Dènè-Dindjié* qu'on la retrouve dans toutes leurs traditions. Mais ces paroles sont maintenant mortes à l'esprit de nos sauvages. Ils paraissent en avoir perdu toute signification.

Or les invocations à la montagne de Sion devaient être d'un usage fréquent parmi les Hébreux, car Jérémie, en prophétisant le retour des Israélites captifs, s'exprime ainsi : « Ils répèteront *encore* cette pa- « role dans la terre de Juda..... Que le Seigneur te bénisse, *ô monta-* « *tagne sainte !* [1] » On n'ignore pas d'ailleurs que les livres saints sont remplis des expressions de « la montagne du Seigneur préparée « sur le haut des monts... » où « le peuple viendra en foule, » de la « montagne d'Israël » « de la montagne sainte d'où viendra le salut, » « sur laquelle le Seigneur doit règner dès à présent et jusque dans « l'éternité [2]. » Il y aurait donc sur ce point un trait de ressemblance de plus entre nos *Dènè-Dindjié* et les Hébreux. Mais dans cette *montagne du bois* qui doit les arracher de leur état forcé ne dirait-on pas que nos Indiens ont eu comme la prévision du Calvaire [3]?

La fête lunaire des *Dènè-Dindjié* se nomme *T'ana-èχèlé-tsatèli* en Peau de Lièvre, et *Kϱon-t'a-naχa tṣètœtal'* en Loucheux, c'est-à-dire « procession nocturne et funèbre autour des tentes. » Telle qu'elle est, et expliquée naturellement par la tradition qui l'accompagne, elle a tout l'air d'une manière de pâque renouvelée des Hébreux, et unie à une sorte de culte idolâtrique de l'astre des nuits. Mais je trouve aussi à cette cérémonie plusieurs traits de ressemblance avec le *Towaf*, procession que les dévots de la Mecque opèrent autour de la Kaaba ou tombeau d'Adam. On sait, en effet, que les anciens Arabes et, depuis Mahomet, tous les partisans de l'Islamisme, en font sept fois le

1. Jérémie, ch. XXXI, v. 23.
2. Ézéchiel, Michée, Zacharie.
3. « *Et induxit eos in montem sanctificationis suæ, montem quem acquisivit* « *dexterâ ejus.* » Psalm. XCVII.

tour en habits de voyageurs et un bâton à la main, trois fois en se courbant et quatre fois en marchant. Les femmes musulmanes s'acquittent aussi de cette procession, mais durant la nuit, trait de ressemblance de plus. Enfin les musulmâns prétendent en agir ainsi à l'exemple de la lune qui, selon le Coran, fit aussi le tour de la Kaaba.

Les tribus *Dènè-Dindjié* qui célèbrent cette cérémonie à chaque renouvellement de la lune, nous donnent à penser qu'elle a peut-être une origine semblable à celle des *Néoménies* des Hébreux. En effet, le premier jour de la lune était un jour d'oblation et de sacrifices pour les Israélites [1]. La fête devait se passer de nuit, en plein air (*sub aperto cœlo*) et lorsque la lumière de la lune commençait à poindre. Le rabbin qui bénissait l'astre devait sauter trois fois vers le ciel pour attester sa joie; et en même temps, s'adressant à la lune, il implorait des bénédictions sur le peuple hébreu et des malédictions sur ses ennemis [2].

Les Néoménies étaient des jours de réjouissance et de festin pour les Juifs, qui prêtaient l'animation et la parole à la lune, comme l'atteste le Talmud [3].

Si, parmi les *Dènè-Dindjié*, il est une ou deux peuplades qui ne font cette fête que lors des éclipses de lune, et croient, en s'acquittant de cette cérémonie, venir au secours de l'astre en souffrance, on doit se rappeler que la majorité des Asiatiques, tels que Chinois, Birmans, Siamois, Annamites, partagent avec eux une superstition à peu près semblable. On sait quel tintamarre il se fait dans leurs villes, lorsqu'une éclipse de lune se produit, afin, disent-ils, d'empêcher le grand chien céleste de dévorer l'astre des nuits.

On peut aussi rapprocher de la fête lunaire de nos *Dènè-dindjié* le culte des Anciens. Quel était le but des Phéniciens lorsqu'ils invoquaient Astaroth *sur les places publiques*, si ce n'est celui d'obtenir les bénédictions de la terre et la défaite de leurs ennemis. Ainsi l'entendaient les Arabes en priant Alytta, les Assyriens en s'adressant à Mylitta, les Perses en suppliant Mitra, les Egyptiens Isis, les Grecs Arthémis, les Romains Cérès, Phébée et Hécate. Car toutes ces divinités n'étaient autres que la lune, Elles offrent donc la plus grande ressemblance avec le *Sa-wèta* de nos Indiens.

Enfin, qu'on se rappelle qu'il y eut des adorateurs d'Astaroth ou la lune depuis les temps mosaïques jusqu'à la captivité de Babylone, et que la cérémonie des Néoménies dégénéra parmi certains Hébreux en vé-

1. Nombres, ch. XXVIII, v. 11.
2. Synagoga judaïca, caput XXII. Bâle, 1680.
3. Synag. Jud., p. 479.

ritable idolâtrie. Voici ce que répondaient à Jérémie ceux des Israélites captifs en Chaldée, qui s'obstinaient dans leurs transgressions au milieu de l'adversité même : « Nous n'écouterons pas la parole que tu nous « parles au nom du Seigneur; mais nous remplirons nos vœux en « sacrifiant à la Reine du ciel (*Astarté* ou la lune, de *aster*, astre) et en « lui offrant des oblations, comme l'ont fait nos pères, nos rois et « nos princes, dans la ville de Jérusalem et *sur les places publiques;* « car alors nous avons *été rassasiés de pain*, et il nous est advenu du « bien, et nous n'avons point eu de maux[1]. »

C'est justement à cause de leur endurcissement à persévérer dans cette idolâtrie et dans d'autres pratiques païennes, que les Israélites, transgresseurs de la loi même dans la terre de captivité, furent frappés de cette seconde condamnation : « Je vous retirerai du milieu des peu- « ples chez qui vous vous êtes réfugiés (en fuyant les Chaldéens) ; je « vous rassemblerai des pays où vous avez été dispersés et je règne- « rai sur vous avec une main forte, avec un bras étendu et dans toute « l'effusion de ma fureur. *Je vous mènerai dans un désert écarté de « de tous les peuples* (où vous n'aurez aucun secours à espérer), et là, « *étant seuls-à-seuls*, j'entrerai en jugement avec vous..... Et je choi- « sirai parmi vous les transgresseurs et les impies et *je les chasserai « de la terre de l'exil, et cependant ils n'entreront pas dans la terre d'Is- « raël* : et vous saurez alors que je suis le Seigneur[2]. »

Jérémie avait dit également : « *Je vous jetterai dans une terre que « vous ignorez* et que n'ont point connue vos pères. » Et il leur prédit qu'ils n'y auront de repos ni la nuit ni le jour[3].

Moïse lui-même avait annoncé aux Hébreux prévaricateurs que « le « Seigneur les disperserait parmi tous les peuples, *depuis le sommet de « la terre* jusqu'à ses dernières limites[4]. » Mais plus loin, celui qui fut le plus doux des hommes ajoute par manière de consolation : « Quand vous seriez dispersés *jusqu'aux gonds du ciel* (*ad cardines « cœli*), le Seigneur vous en retirera[5]. » Ces gonds du ciel qui ne sont autres que les *pôles*, d'après les commentateurs, rappellent involontairement à l'esprit *le pied du ciel* et le *pivot céleste*, dont font si souvent mention les traditions, non-seulement des *Dènè-Dindjié*, mais de tant d'autres nations Peaux-Rouges.

Si on nous demande maintenant comment Dieu devait retirer des

---

1. Jérémie, ch. XLI, v, 17.
2. Ézéchiel, ch. XX, v. 34-39.
3. Jérémie, ch. XVI, v. 13.
4. Deutéronome, ch. XXVIII, v. 64.
5. *Idem.*

extrémités de la terre les restes malheureux d'Israël dispersé, je réponds que cette rédemption est entendue, par tous les Pères de l'Eglise et par les commentateurs, dans un sens mystique ; c'est-à-dire que ces infortunés débris de la captivité de Babylone recevront le salut et la paix par la connaissance du Rédempteur. Ezéchiel ne laisse subsister aucun doute à cet égard, quand il dit : « Je susciterai sur mes « brebis un pasteur unique, mon Christ David qui les paîtra,.... et je « ferai avec elles une alliance de paix,... et *ceux qui habitent dans le « désert dormiront en assurance au milieu des bois*[1]. » Il ne dit pas qu'il les en retira pour les ramener en Judée. Pour quiconque n'ignore pas l'état d'hostilités perpétuelles et de guerres intestines, auquel les peuplades Peaux-Rouges de l'Amérique et de l'Océanie étaient en proie, les craintes incessantes qui les accompagnaient, de jour, et troublaient leur sommeil durant la nuit, les folles et chimériques terreurs que conçoivent encore les sauvages restés païens d'un ennemi imaginaire qui les poursuit sans cesse; pour quiconque a entendu (non sans tressaillir), les chants plaintifs, mélancoliques et lugubres de nos Peaux-Rouges, alors même qu'ils veulent être gais ; pour celui qui connaît la persuasion où étaient Peaux-Rouges et Kanaks qu'un grand changement surviendrait dans leur état misérable, dès qu'un secours leur arriverait d'Orient[2]; enfin pour celui qui a pu comparer l'enjouement, la paix, la confiance naïve, la franche bonhomie de nos chrétiens d'hier, avec la physionomie prétentieusement grave, sérieuse, méfiante ou méchamment sardonique des indiens fétichistes, cette prophétie a reçu à la lettre son accomplissement. Et cette transformation de caractère s'est opérée depuis le jour oú la croix et l'Evangile de la nouvelle-alliance ont pénétrés sous la tente de ces fils de Sem, à la suite des fils de Japhet.

De plus, cette parole du Prophète nous apprend et nous prouve qu'il existe véritablement des Israélites parmi *ceux qui habitent les déserts et les bois*, c'est-à-dire parmi les sauvages, puisque ce texte s'applique exclusivement à la maison d'Israël, alors captive dans la Chaldée. En outre, un autre prophète nous apprend que les restes d'Israël seront dispersés dans les régions septentrionales, car il est écrit : « Va-t-en et « crie *vers le Nord* et dis : Reviens vers moi, Israël mon adversaire[3]...» Or, par ces Israélites, Jérémie ne pouvait pas entendre ceux de ses compatriotes qui étaient alors captifs dans la Chaldée, contrée

1. Ézéchiel, ch. XXXIV, v. 23-26.
2. Voyez Franklin, La Harpe, Cook.
3. Jéremie, ch. III, v. 12.

située à l'Orient de la Palestine, mais bien ceux qui, chassés même de la Chaldée à cause de leurs infidélités dans la terre de l'exil, devaient, selon la parole d'Ezéchiel et de Moïse, être pourchassés par Dieu *dans ce désert inconnu à tous les peuples*, et jusqu'aux *gonds du ciel*, c'est-à-dire jusqu'aux pôles.

CONCLUSION

Si donc nous voulions conclure à l'origine hébraïque ***probable*** des Dènè-Dindjié en particulier, d'après les similitudes qui existent entre les coutumes, le caractère, les mœurs, l'état social, les traditions de cette nation et ceux du peuple hébreu rebelle, les saints livres eux-mêmes nous fourniraient un criterium de grande probabilité. En cela nous serions beaucoup moins téméraire que Guénébrard et Thenet, deux savants qui, dès l'année 1555, avancèrent les premiers que les peuplades américaines, en général, sont les restes des tribus traînées captives en Chaldée par Salmanazar ; nous serions moins téméraire que les premiers missionnaires jésuites de la Louisiane qui furentimbus de la même pensée, après avoir entendu les Chaktas et les Chikasaws chanter des paroles qui leur rappelaient l'*Alleluia* hébreu [1]; moins téméraire que tant de ministres protestants du siècle dernier, qui partagèrent l'opinion des catholiques sur ce point, entre autres Mathew, Elliot et Rogers-William [2]; moins téméraire que De Maistre, que Miller, et que M. W. H. Davis, qui nous donne dans son ouvrage [3] de fortes probabilités en faveur de la provenance Israélite des Nabajos du Nouveau-Mexique, peuple qui se dit venu du Nord, après avoir traversé la mer à l'occident du continent américain, et dont les pratiques, les mœurs et la langue attestent évidemment une origine commune avec les *Dènè-Dindjié*; moins téméraire enfin qu'Aglio qui, dans une dissertation fort savante, tend a prouver que l'Amérique a été colonisée primitivement par les Israélites [4]. Notre conclusion serait, en effet, bien moins générale puisqu'elle restreindrait à la seule famille *Dènè-Dindjié*, ce que ces auteurs ou ces voyageurs avancèrent touchant l'origine de tous les Peaux-Rouges.

Mais nous demeurerons fidèle à la promesse que nous avons faite de proposer seulement et de débattre la question d'origine sans la trancher. Le bon sens et la science de nos lecteurs décideront. Nous croyons toutefois avoir exposé des preuves plausibles de la ***provenance asiatique*** de la famille *Dènè-Dindjié*, et par conséquent des Sarcis et des

---

1. Tous les *Dènè-dindjié* ont des chants analogues.
2. Smithsonian Reports.
3. New-Mexico and his people, New-Yorck, 1857. — Le lecteur peut faire la comparaison des coutumes des *Dènè-dindjié* avec celles des Nabajos, qu'un savant américain, M. Gregg, pense être des restes de la grande nation des Aztèques. Humboldt est aussi de cette opinion. Or, sir Alex. Mackenzie trouve aux Porteurs et aux Babines, tribus *Dènè* de la Colombie britannique, des rapports frappants de langue et de coutumes avec ces mêmes Aztèques. — (*Note de l'auteur.*)
4. *Antiquités mexicaines*, vol. VI, p. 232, 409, 420.

Nabajos, puisqu'ils appartiennent à la même souche. Que ces derniers (ainsi que la généralité des *Dènè-Dindjié*, par la même raison), fassent partie de la grande famille Aztèque, colonisatrice du pays d'Anahuac, ou bien qu'ils soient des Toltèques, comme d'autres le veulent [1],

1. Nous pensons que par ces Toltèques, on n'a pas voulu désigner les Toltèques à Têtes-Plates, mais bien ceux à Têtes-Longues, qui parlent un idiome diamétralement opposé à celui des premiers, et qui offrent dans leur vocabulaire quelques traits de ressemblance avec les Haïdas ou Kollouches et les Dènè-Dindjié.

Ils s'en distinguent en ce que leurs verbes ont des flexions formées par les suffixes pronominaux, à l'instar de l'Esquimau, tandis que dans le Wakisch ou Tête-Plate les éléments personnels du verbe sont initiaux comme dans le Dènè-dindjié et la terminaison verbale invariable; de plus, le verbe y forme son futur et son passé au moyen d'auxiliaires.

En voici un exemple comparatif qui m'est fourni par un de mes confrères, missionnaire dans la Colombie britannique, le R. P. Fouquet, auquel je dois également l'énumération des tribus qui va suivre :

	WAKISH (Têtes-Plates).	YUKULTAS (Têtes-Longues).
Je mange	etsén-elten	amapen.
Tu manges	nétchu-elten	lamtach-amap.
Il mange	nèh-elten	amapé.
Nous mangeons	etstètl-elten	amapènoh.
Vous mangez	nétchaptl-elten	laktorméch-amap.
Ils mangent	nékètl-elten	amaprôh.
—	—	—
Je mangerai	elten tchéncha	amamahu-chtlatlén.
Tu mangeras	— tchiucha	amamaptléla.
Il mangera	— tcha	amaptlé.
Nous mangerons	uelten tstécha	amaptlénoh.
Vous mangerez	— tchépcha	amaptorench.
Ils mangeront	— tcha	amaptlôh.
—	—	
J'ai mangé, etc	nétchén-elten	
Je bois	étsen-kahkah	nakren.
Tu bois	nétchu-kahkah	lamtach-nakr.
Il boit	nèh-kahkah	nakré.
Nous buvons	etstétl-kahkah	nénakrésotènoh.
Vous buvez	nétchaptl-kahkah	laktormech-nâkr.
Ils boivent	nékétl-kahkah	nenkréchôh.
—	—	—
Je boirai	kahkah-tchencha	nakramahu-chtlatlén.
Tu boiras	— tchiucha	nakré tlétuch.
Il boira	— técha	nakré tlétsor.
Nous boirons	ukahkah-tstècha	nakramtlénôh.
Vous boirez	— tchépcha	nakratorench.
Ils boiront	— técha	nakrétamtlôh.
—	—	
J'ai bu	nétchen-kahkah	

Au reste, j'avoue que si les Têtes-Plates, les Têtes-Longues et les Kollouches sont parents avec la famille *dènè-dindjié*, ce ne doit être que de loin.

l'opinion de l'autochthonie prétendue des Américains n'en est pas

Le Nabajo offre bien plus de ressemblance avec cette dernière. Voici quel-

	HAÏDAS (Kollouches) (Iles Charlottes)	TONGUAS (Kollouches) (Alaska).	YUKULTAS (Têtes-Longues) (Colombie britannique).	WAKISH (Têtes-Plates) (Orégon).	DNAÏNÉ (Atnans) (Alaska).	DINDJIÉ (Mackenzie).	DÈNÈ (Territoire du N.-O.)
Homme	étlingwą	kå	pékwaném	swékkraρ	dnaïné	dindjié	dénè ; danè.
Femme	ttsa-ta	châ	ttsé-ta	slani	ttsat ; ttsaké	ttsi-ndjô	ttsè-kwi ; ttsé-liné.
Gens	tah-tah	tlengété	lelkwalatlé	mistéyu	χottiné ; ttiné.	kuttchin	ottinè ; eyttané.
Maison	nah	ité	kiuk	lâlem		nivia ; zjé	nibali ; kuné.
Terre	kuë	tlatka	kwich	tamhô	nen ; nni	nœn	nni ; nné.
Fort	tlatskaken	tlétsiné	tlokwèmas	kwamkum		zjé-kotchρô	kuné-tchô
Bon	lakun	kénné	eykié	ëïllœ		nizjin	nézun ; nézin
Mauvais	komlahaken	tlatlichka	yåksem	srahas		tchaandiedh	tsinté ; slini.

ques termes comparatifs en ces différentes langues, on verra que, tout en

moins *entièrement détruite*. C'est là tout ce nous voulions prouver, parce que c'est la vérité, et qu'on la cherche encore en cette matière.

Mais l'autochthonie rejetée et l'unité d'origine des Américains et des Asiatiques établie et reconnue, il nous reste à examiner en peu de mots une dernière théorie par laquelle on a essayé d'étayer cette autochthonie, à savoir le fait de la formation en Amérique même des langues si multiples qui sont parlées sur ce continent. Nous ne pouvons nous dispenser d'exposer cette théorie, car à notre avis, elle sert de corollaire à tout ce qui s'est dit sur la question américaine jusqu'ici.

---

appartenant à la même catégorie, leurs divergences sont assez suffisantes pour constituer autant d'idiomes distincts, à l'exception des trois dernières.

Les ***Tonguas***, ou les ***Haïdas***, ou peut être encore ces deux nations réunies constituent ce que l'on nomme la famille ***Kollouche***, qui offre beaucoup de traits de ressemblance avec les ***Dindjié*** ou Loucheux de la presqu'île d'Alaska, quant au costume et aux mœurs. Ceux-ci les nomment ***Tchèkpœ***, les Canadiens ***Genì du fou***, les Peaux de Lièvre ***Tchint'aottiné*** et les Chippewayans ***Eyunné***. Ce sont ces mêmes Kollouches que les anciens navigateurs ont aussi appelés ***Tchinkitlané***, (habitants des bois).

Aux ***Tonguas*** se joignent les ***Stikin***, les ***Engwa***, les ***Silka***, etc.; ils habitent l'Alaska. Aux ***Haïdas*** qui ont 10 villages sur l'île Charlotte et autant dans l'Alaska, se joignent les ***Tlsatséné***, les ***Kahègwané***, les ***Simpchians***, qui peuplent 20 villages.

Les ***Têtes-Longues*** vivent en villages fortifiés et palissadés comme ceux des Polynésiens et des anciens Hurons. Ils comprennent les tribus suivantes : les ***Yukultas***, 5 villages; les ***Nawatès***, 5 villages; les ***Kwakwals***, 3 villages; les ***Pelkolas***, 5 villages; les ***Nemkrès***, 6 villages; les ***Klawitsis***, 1 village; les ***Memlakrèlas***, 5 villages; les ***Néchélos***, 1 village; les ***Rérëis*** ou Rarouaïs, les ***Kititsas***, et les ***Kittamaks***.

Las ***Têtes-Plates*** ou Wakisch, auxquels appartiennent les ***Chinouks***, comprennent les ***Sames***, les ***Sanisch***, 5 villages; les ***Snohomisch***, les ***Suhonomisch***, les ***Skwamisch***, 18 villages; les ***Dwamisch***, les ***Lamy***, les ***Etakmur***, les ***Kawètchin***, 10 villages; les ***Mnaïmos***, 3 villages; les ***Comox***, 2 villages; les ***Nutka***, les ***Meskoyems***, 3 villages; les ***Klayokots*** ou Galagwiuts, les ***Kétsis***, les ***Kwantlens***, 2 villages; les ***Maskwis***, les ***Sumas***, 2 villages; les ***Nékamels***, 2 villages; les ***Tchilkwak***, 5 villages; les ***Pélaltos***, 4 villages; les ***Tsènès***, 2 villages; les ***Téatés***, 4 villages; les ***Nwarolalps***, 3 villages; les ***Sémihamas***, 2 villages; les ***Tchwasèns***, les ***Sichals***, 5 villages; les ***Tlohos***, 4 villages; les ***Izikumisch*** ou Cœurs d'alène. — Cette nomenclature est du R. P. Fouquet, missionnaire de ces sauvages.

Enfin les tribus de la Colombie britannique et de l'Orégon qui appartiennent à la famille ***Dénè-dindjié***, sont les ***Babines***. les ***Nahanès***, les ***Thèkkanès*** ou Sékanaïs, les ***Talkpolis*** ou Porteurs, les ***Atnans***, les ***Spuzzums***, les ***Shoushouapes***; on y joint les ***Okanagans***, les ***Nikutamens***, les ***Koutanès***, les ***Yakamans***, les ***Spokans***, les ***Schuyelpis*** ou Chaudières, les ***Kalispels*** et les ***Pends d'oreille***.

Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer le rapport qui existe entre la désinence des noms de tribus Têtes-Plates terminés en ***isch*** ou ***itch***, et celle des tribus les plus occidentales de la nation Loucheuse, les ***Dindjitch***, et ***Intsi-dindjich*** d'Alaska. Les terminaisons en ***tch***, inconnues des Chippewayans, se font observer tout le long de la grande cordillère des Montagnes-Rocheuses, surtout parmi les Loucheux, les Castors et les Sékkanais. Ces derniers disent ***odesditch*** je parle, ***èddjich*** tomber (foudre), ***uduesditch*** je dis, ***édjioch*** éclabousser, ***otchoch*** géant, etc.

On pourrait voir dans cette similitude de désinences, ainsi que dans l'égal usage que toutes ces nations font des consonnes doubles ***kl, tl, ts, tts, kk, sl, sp, pk, ttch***, etc., un indice très-probable de communauté d'origine.

La comparaison de la langue ***dénè-dindjié***, telle qu'elle est parlée sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, avec celle qui est en usage sur le versant oriental, nous fournirait une dernière preuve de l'origine occi-

Les langues américaines diffèrent, nous dit-on, totalement dans leur vocabulaire, mais elles participent plus ou moins, dans leur structure, à l'élément polysynthétique. Or, cette différence, dit Galatin, a une origine antérieure ou postérieure à l'occupation du sol américain par ces peuplades.

Dans la première supposition, nous sommes amenés à admettre que l'Amérique a été peuplée par une foule de petites tribus parlant chacune un idiome différent; mais ceci répugne avec la similitude du type, la structure du langage, la ressemblance des mœurs et du genre de vie, la communauté des idées traditionnelles, etc. Ce savant conclut donc qu'il est grandement probable que la *prodigieuse division des langues américaines a pris naissance en Amérique même*, soit à cause des changements auxquels toutes les langues sont soumises naturellement, soit par suite de la désunion que les guerres intestines ont causée parmi les différentes tribus ou familles Peaux-Rouges.

Ce raisonnement du savant Français paraît péremptoire parce qu'il est logique; aussi est-il généralement admis de nos jours.

Toutefois, ceux qui épousent cette opinion ne paraissent pas s'apercevoir que le dilemme de Galatin prouve beaucoup en faveur de la théorie de l'immigration asiatique et même israélite, ou bien qu'il est fautif sur un point qui est celui-ci : Est-il possible que les changements naturels auxquels toutes les langues sont naturellement soumises, que la séparation résultant des guerres civiles ou nationales, soient des cau-

---

dentale de nos Indiens, quand bien même leur témoignage, leurs traditions et leurs coutumes ne paraîtraient pas d'un poids suffisant, ce qu'il est difficile d'admettre. Voici quelle est cette preuve : En français nous remarquons une gradation, constamment la même, entre les mots souches commençant en *st* et les mots actuels en *et*; ils ont passé par une phase ou l'*e* a précédé l'*s*, pour faire *est.* Mais *st* a toujours été primitif. Ainsi de *stella* on a fait successivement *estelle*, *estoile*, puis enfin *étoile*; de *stephanus* on a fait *estienne*, puis *étienne*; de *status*, *estat* et *état*; de *stratum*, *estrier* et *étrier*, etc., etc. Ceci paraît être une loi constante du langage. Nous sommes donc logiquement amenés à conclure que le composé a dû précéder le simple dans les mots dérivés. Or nous voyons sur les bords du Pacifique et à l'ouest des montagnes Rocheuses un grand nombre de mots en *st*, qui se prononcent *est* dans les montagnes et *et* sur les rives du Mackenzie. Ainsi on dit *sta*, assis, promontoire, chez les Porteurs de l'ouest, *esta* chez les Indiens de la rivière des Liards et *êta* chez les Peaux de Lièvre de Good-Hope; *spiz*, tante, chez les Porteurs, *esbé* au fort de Liard et *êpé* à Good-Hope; *st'a*, père, chez les Atnans d'Alaska, *est'a* dans les montagnes Rocheuses et *êt'a* au bord du Mackenzie; *sba*, antilochèvre, dans l'ouest, *esba* dans les montagnes, *êpa* au Mackenzie; *slan*, beaucoup, dans l'ouest, puis *estlan* et *entl'on*, enfin *l'an*, etc. Donc, puisque l'S, qui est ici une sorte d'article, possède l'antériorité sur *es* et sur *é* dans notre hémisphère, nous sommes autorisés à l'admettre également en Amérique, et à considérer, par conséquent, la langue des *Dènè* du Pacifique comme plus ancienne et plus pure que celui des *Dènè* de l'est. (*Note de l'auteur.*)

ses assez puissantes pour opérer la formation et la multiplication d'*idiomes*, qui ne présentent pas entre eux le plus léger rapport dans leurs vocabulaires? Nous ne le croyons pas, et le fait reste à prouver. Que ces causes puissent déterminer et engendrer la multiplicité des *dialectes*, nul doute. Nous en avons des preuves palpables dans les innombrables nuances de la langue *dènè-dindjié*, de la langue algonquine, de la langue siouse-iroquoise, de la langue des Têtes-Plates, etc. En Europe, nous en possédons un fort bel exemple dans la création des quatre dialectes frères issus du latin : le français, l'espagnol, l'italien et le provençal ou langue d'oc.

Que par suite du mélange qui se produit entre vaincus et vainqueurs, ces mêmes causes puissent encore créer des langues mixtes comme le sont entre elles le français, l'anglais et l'allemand, c'est ce qui est d'une évidence égale; car il est bien aisé de reconnaître dans chacune d'elles les éléments qu'elles ont empruntés à leurs voisines.

Mais rien de cela n'existe en Amérique. Les langues idiomes, quelque divisées qu'elles soient, y sont parfaitement tranchées quant à leur vocabulaire, et si un des principes de leur grammaire paraît commun à toutes, il ne les régit pas également avec la même intensité ; plusieurs d'entre elles l'accusent à peine, et d'autres ne le connaissent nullement.

De plus, chacun de ces idiomes présente en lui-même un tout foncièrement logique, admirable par la multitude des locutions et la justesse d'apropriation de ses mots ; preuve que les peuples abrutis, déchus et sauvages qui les parlent ne les ont point créés ; encore moins que ces langues aient pu être le produit forcé des guerres, de la violence et des divisions intestines, comme nous l'avons prouvé ailleurs.

Donc, en concluant que la division des langues américaines a pris naissance en Amérique, Galatin n'a voulu parler que des *dialectes* ; il a dû admettre implicitement que les *idiomes* y ont été importés d'ailleurs. Que si l'on entendait par langues américaines les *idiomes* eux-mêmes, tels que l'esquimau, le dènè-dindjié, l'algonquin, l'iroquois, le quichua, le maya, etc., il faudrait, pour être logique, rationnel et d'accord avec les prémisses posées par le savant déjà cité, admettre sans tergiversation de deux choses l'une : ou une création spontanée en Amérique, et alors nous retomberions dans l'autochthonie des Peaux-Rouges, opinion insoutenable et dont nous croyons avoir fait justice; ou bien *une seconde diffusion du langage, par un second jugement exercé par Dieu sur un peuple anathématisé et voué en proie*, comme le dit De Maistre, pour servir d'exemple de la justice divine. Mais je doute que certaines personnes se décident à admettre le dernier membre de cet autre dilemme. L'autochthonie pure et simple des Amé-

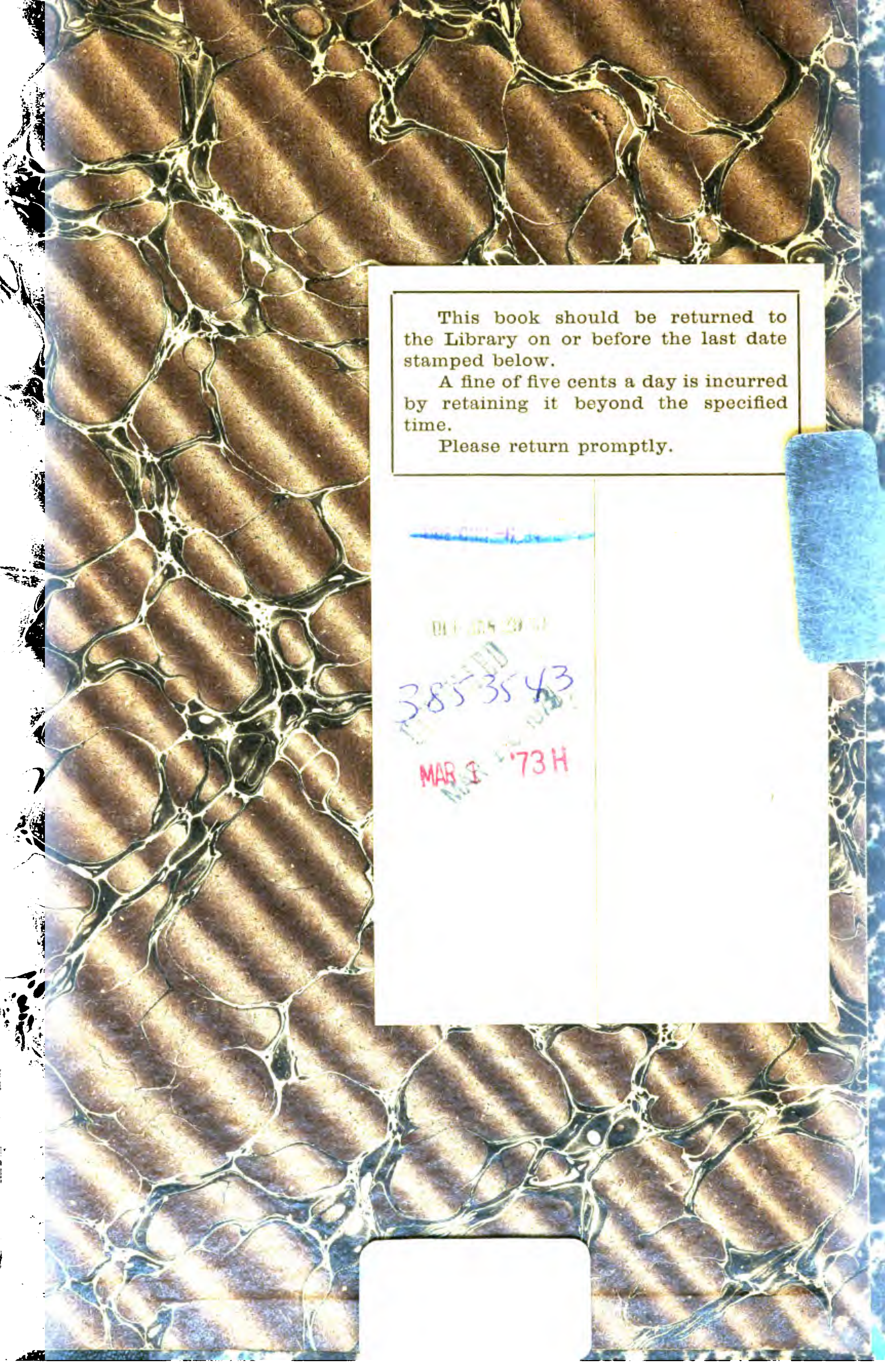
ricains, et par conséquent un schisme avec la Genèse, leur paraîtrait préférable. A notre tour, nous ne sommes pas prêts à reconnaître ce que nous ne considérons comme conforme ni à la vérité des faits ni à la vérité révélée [1].

Il nous faut donc, en dernière analyse, recourir à l'immigration asiatique, et replacer les contradicteurs de la Bible en face de la Babel de la *Genèse*, à moins qu'ils ne veuillent de la seconde Babel américaine que nous venons de présenter; car, de quelque côté que nous nous tournions, nous trouvons toujours un Dieu créateur et Providence, qui dispose à son gré des hommes et des peuples et les fait concourir ici d'une manière ostensible, là-bas d'une manière secrète, aux fins que sa sagesse se propose et contre lesquelles se cabrent en vain les théories et les opinions.

---

1. Au moment de mettre sous presse, j'ai l'honneur et la satisfaction de m'aboucher avec un prêtre des missions étrangères, qui a passé douze ou quinze ans au Thibet et qui y retourne, M. l'abbé Fage, bien connu par les lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*. Cet intrépide et savant missionnaire a manifesté le plus grand étonnement lorsque, en m'entendant parler la langue *Dènè-Dindjié*, il y a reconnu un grand nombre de mots identiques au thibétain, ou qui lui sont, à peu de choses près, semblables. Je ne citerai ici que les mots *terre, eau, maison, ours, ouest, père*. En outre les articulations et le procédé grammatical de ces deux langues nous ont offert de nombreuses similitudes. (*Note de l'auteur.)*

FIN.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
385 35 43
MAR 1 '73 H

